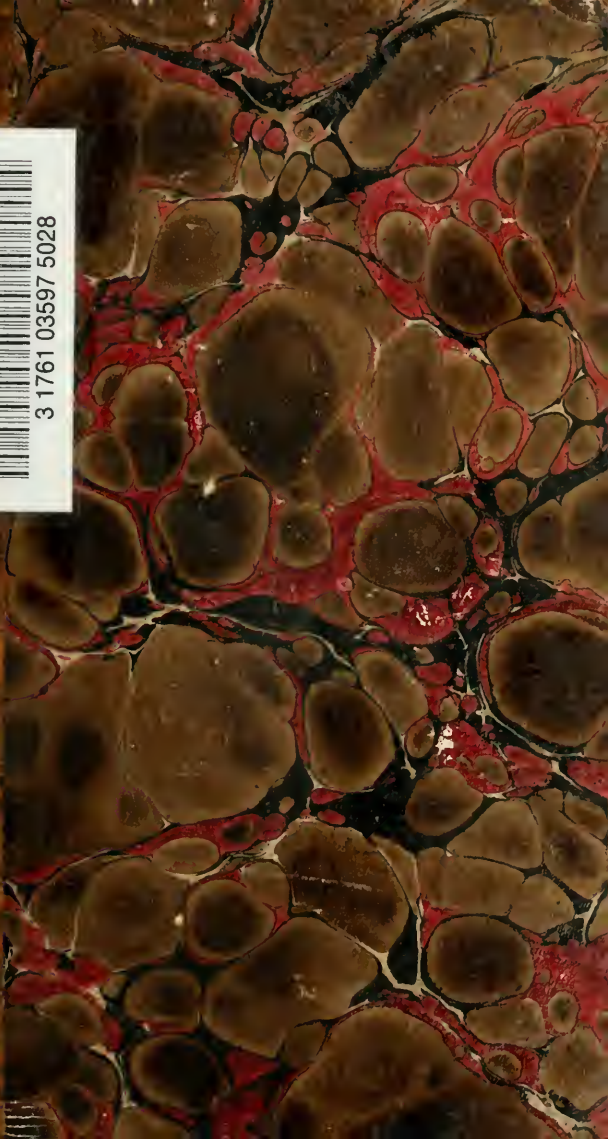




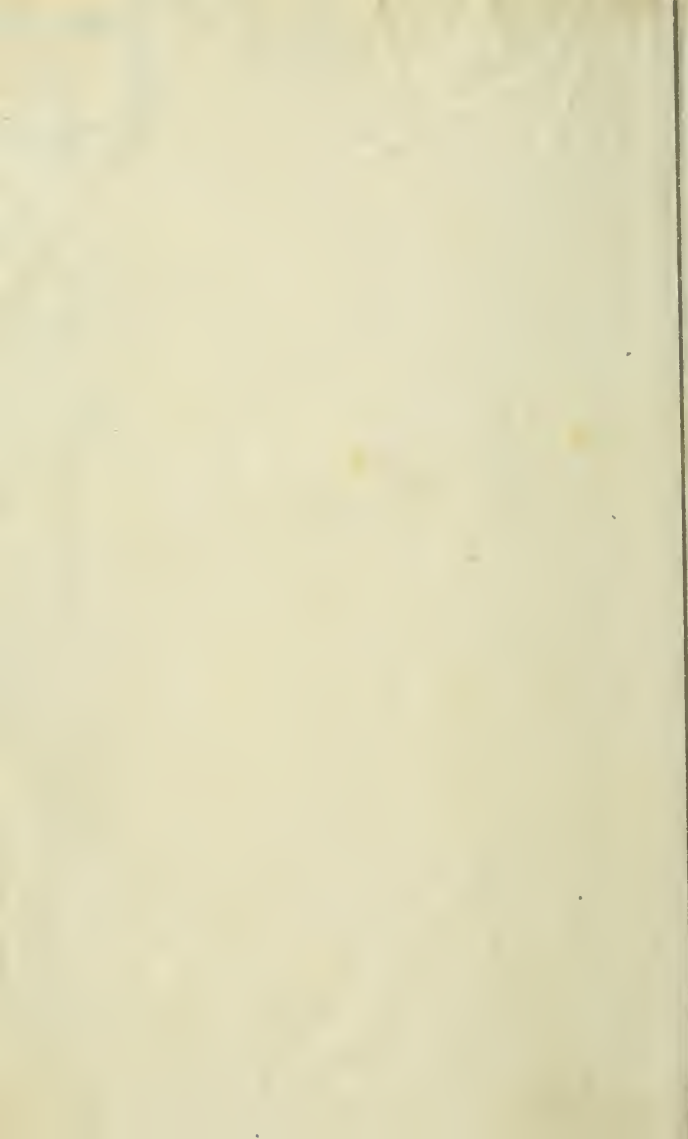
3 1761 03597 5028



1937

789.





LA DUCHESSE

DE

LA VALLIÈRE.

SIXIÈME ÉDITION.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-  
Augustins, n°. 29, ci-devant rue Pavée.

---

AN XIII. — 1804.



DC

130

L4G4

1804

# ÉPITRE DÉDICATOIRE

A

M. PIERRE LOMBARD.

MON AMI ,

*Depuis près de trente ans que j'écris ,  
je n'ai jamais jusqu'à ce moment , dédié  
mes ouvrages qu'à mes enfans , à mes  
élèves et à mes amis ; sous tous ces rap-  
ports , vous aviez des droits à cette es-  
pèce d'hommage ; vous êtes mon dis-  
ciple , mon ami , mon enfant d'adop-  
tion , et vous m'avez recherchée , ac-  
cueillie avec tant de graces et de sen-  
sibilité quand j'étois dans une terre hos-  
pitalière , mais loin de ma patrie ! . . .  
Vous aimez les lettres et la littérature*

*française , et vos premiers essais dans une langue qui n'est pas la vôtre , doivent vous faire espérer d'obtenir un jour les succès brillans et mérités de l'un des plus élégans traducteurs de Virgile ( 1 ). Je ne vous offre qu'un roman , mais j'ose croire que nul instituteur n'empêchera son élève de le lire. Il m'est doux de vous donner publiquement cette preuve de ma vive et tendre amitié ; vous n'en aviez pas besoin , vous connoissiez mes sentimens , je n'ai voulu que me satisfaire.*

*DUCREST - GENLIS.*

---

(1) M. Lombard , conseiller-privé du cabinet de sa majesté le roi de Prusse , frère aîné de celui auquel s'adresse cette Épître.



---

---

## PRÉFACE.

Nous avons dans notre langue une prodigieuse quantité de romans historiques ; c'étoit le goût dominant dans le siècle de Louis XIV. On aimoit alors les grands noms, parce qu'ils réveillent de grandes idées. Ce genre d'ouvrage, ainsi que tous les autres, a ses avantages et ses inconvéniens : les principaux personnages d'un roman historique sont plus intéressans que des héros imaginaires ; ici, comme dans la tragédie, l'histoire donne du prix à la fable, et la fiction, à son tour, embellit la vérité ; mais la curiosité n'est point excitée, le lecteur connoît d'avance les événemens les plus frappans, la plus grande partie des détails et le dénouement. Enfin, dans la composition d'un ouvrage de ce genre, l'imagination de l'auteur est toujours contrainte ; il ne lui est pas permis d'offrir des situations et des scènes éclatantes que l'his-

toire auroit dû nécessairement recueillir ; il ne peut inventer que des choses que le public a pu ignorer , et qui soient conformes aux caractères connus des personnages. J'ai suivi sur-tout cette dernière règle ; je me suis particulièrement attachée à conserver la vérité historique la plus intéressante , celle des caractères de tous les personnages dont je parle ; j'ai lu avec attention tous les Mémoires du temps , et je n'ai peint madame de la Vallière , Louis xiv , madame Henriette d'Angleterre , madame de Montespan , etc. que d'après le témoignage unanime de leurs contemporains. Si je n'eusse consulté à cet égard que les auteurs du dernier siècle , je n'aurois tracé que des tableaux très-infidèles ; dans son *Essai sur les Eloges*, M. Thomas dit : *Louis xiv eut, dans son caractère, je ne sais quoi d'exagéré, qui se répandit sur sa personne et sur son règne. Il fut jeté, pour ainsi dire, hors des bornes de la nature..... Sous ce règne, tout avoit une certaine*

*pompe ; le souverain en imposoit par sa dignité ; l'admiration publique devoit élever les expressions.*

On conviendra que l'auteur qui écrit ainsi se *jette hors des bornes de la nature*. Mais ce ne fut assurément le défaut ni de Louis-le-Grand , ni de son siècle ; les ouvrages immortels de ce temps sont tous écrits avec une simplicité majestueuse et le naturel le plus parfait , ceux de Bossuet , de Fénelon , de Pascal , de Boileau , etc. ; et dans un autre genre , les Fables de la Fontaine , les Lettres de madame de Sévigné , les Souvenirs de madame de Caylus , les OEuvres d'Hamilton (1) , sont sur-tout remarquables par le charme du naturel ; c'est de nos jours que l'on peut reprocher à la plupart des auteurs *une certaine pompe et je ne sais quoi d'exagéré* , qui bannissent absolument de leurs ouvrages le naturel , les graces

---

(1) Ses jolis Contes et les Mémoires du chevalier de Grammont.

et la vérité. Voltaire écrivit avec beaucoup de naturel ; mais ses admirateurs les plus passionnés ont apparemment trouvé qu'il étoit plus aisé d'adopter ses principes que d'imiter son style ; et comme écrivains , ils n'ont pris pour maîtres que Diderot , Thomas et Raynal.

Sans doute Louis xiv eut la représentation la plus noble et la plus imposante ; mais dans la société intime , il eut tous les agrémens et la simplicité du particulier le plus aimable. Il aimoit les gens d'esprit, et il détestoit la pédanterie et toute espèce d'affectation (1) ; d'ailleurs on ne plaisoit point alors quand on manquoit de naturel ; aussi madame de Caylus , dans ses Souvenirs , dit - elle en parlant de Matha : *C'étoit un garçon d'esprit infiniment naturel , et par-là de la meilleure compagnie du monde.* Dans ce même ou-

---

(1) On sait qu'il fut long-temps prévenu contre madame Scarron , parce qu'il la supposoit *pédante*.

vrage écrit depuis la mort de Louis XIV, madame de Caylus dit de ce prince : « S'il falloit badiner, s'il faisoit des plaisanteries, s'il daignoit faire un conte, » c'étoit avec des graces infinies, un » tour noble et fin, que je n'ai vu qu'à » lui ».

Les Mémoires de mademoiselle de Montpensier le représentent sous les mêmes traits, et peignent de plus une bonté parfaite : lorsque les troubles de la Fronde furent dissipés, mademoiselle de Montpensier reparut à la cour, après six ans d'absence et de révolte; le roi la reçut avec la politesse la plus aimable, la reine-mère lui disant : *Voici une demoiselle que je vous présente, qui est bien fâchée d'avoir été si méchante, mais qui promet d'être bien sage à l'avenir.* Le roi se mit à rire, et fit quelques plaisanteries remplies de grace et de douceur. Mademoiselle de Montpensier lui dit qu'elle devoit se mettre à genoux pour lui demander pardon du passé : *C'est moi,* répondit le

roi, qui devois être aux vôtres en vous entendant parler ainsi. Il fit une visite à mademoiselle de Montpensier, qui le reconduisit malgré lui jusqu'à son carrosse ; alors il lui dit : *Vous m'ordonnez donc de monter, sans cela je ne l'oserois devant vous* (1) ? A une collation chez le maréchal de l'Hôpital, le roi se mit à table, et y fit mettre tout le monde ; *il ne touchoit jamais à un plat sans en offrir. Il n'a jamais aimé les cérémonies*, ajoute mademoiselle de Montpensier, qui trouve même un peu mauvais qu'il eût *retranché plusieurs étiquettes*. Madame de Motteville en parle de même ; elle le peint, avec la sincérité que tout le monde reconnoît en elle, comme le meilleur des fils, et des frères et des maîtres. Tous ses domestiques l'adoroient. Il étoit constamment avec eux, doux, affable, indulgent et généreux. L'abbé de Choisi conte, dans ses Mémoires, que Bon-

---

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier.

tems , son valet-de-chambre , l'homme du monde le plus désintéressé , lui demanda un jour une charge pour quelqu'un. Eh ! Bontems , dit le roi , ne parlerez - vous jamais que pour les autres ? Je donne cette charge à votre fils. Choisi conte encore que le cardinal de Mazarin l'ayant vu recevoir à dix-neuf ans les députés de Bourgogne , dit au maréchal de Villeroy : *Avez-vous remarqué comme il écoute en maître et répond en père ?* En effet , ajoute Choisi , *il est véritablement roi de la langue ; les réponses qu'il fait sur-le-champ effacent les discours étudiés.* Le satirique Bussy-Rabutin et le duc de Saint-Simon , qui n'aimoient pas Louis XIV , lui rendent néanmoins la même justice. Voici le portrait que fait de lui le duc de Saint-Simon :

« Louis XIV parloit bien , en bons  
» termes , avec justesse ; il racontoit  
» mieux qu'homme du monde.... Dans  
» ses audiences particulières , quelque  
» prévenu qu'il fût , quelque mécon-

» tentement qu'il eût , il écoutoit avec  
» patience , avec bonté , avec envie de  
» s'éclaircir et de s'instruire. On y dé-  
» couvroit un esprit d'équité et un de-  
» sir de connoître la vérité , et cela jus-  
» qu'à la fin de sa vie. Là , tout pou-  
» voit se dire , pourvu que ce fût avec  
» le respect convenable dans les expres-  
» sions ; alors , en disant vrai , on in-  
» terrompoit le roi ; on lui nioit crû-  
» ment des faits qu'il rapportoit ; on éle-  
» voit le ton au-dessus du sien en lui  
» parlant ; et tout cela non-seulement  
» sans qu'il le trouvât mauvais , mais  
» se louant après de l'audience qu'il  
» avoit accordée et de celui qui l'avoit  
» eue , se défaisant des préjugés qu'il  
» avoit pris , et le marquant après par  
» ses traitemens..... Il avoit des com-  
» merces de lettres secrets avec quel-  
» ques personnes.... Jamais il ne lui  
» échappa de rien dire de désobligeant  
» à personne ; et s'il avoit à reprendre ,  
» à réprimander , ce qu'il faisoit rare-  
» ment , c'étoit toujours avec un air de



» bonté, presque jamais avec sécheresse.  
» Il étoit si beau, si noble, si majes-  
» tueux, qu'il falloit commencer par  
» s'accoutumer à le voir, si on ne vou-  
» loit pas s'exposer à demeurer court  
» en le haranguant. Le respect qu'ins-  
» piroit sa présence, en quelque lieu  
» qu'il fût, imposoit silence, et jusqu'à  
» une sorte de frayeur. Il excelloit à  
» tous les exercices du corps, la danse,  
» le mail, la paulme, à conduire une  
» calèche : il étoit admirable à cheval.  
» Il se mettoit simplement, et étoit le  
» seul de la famille royale qui portât  
» habituellement le cordon bleu des-  
» sous l'habit : il ne le portoit dessus  
» que les jours de cérémonie. Peu de  
» chevaliers de l'ordre l'imitèrent sur  
» ce point, quoiqu'il l'eût permis ».  
(*Mémoires du duc de Saint-Simon.*)

Avec tant de qualités aimables ou dignes d'admiration, et l'application constante au travail, on voit encore, par les journaux manuscrits du marquis de Dangeau, que ce grand prince

fut le roi *le plus paternel* qui ait honoré le trône de France ; il étoit sans cesse le confident et l'arbitre des discussions qui s'élevoient dans les familles non-seulement des gens de la cour , mais de ceux qui ne l'approchoient jamais. Il suffisoit , pour obtenir sur ces intérêts particuliers une audience de lui et sa médiation , d'avoir une réputation irréprochable ou des relations avec ceux qu'il aimoit ; alors , sans jamais interposer son autorité , il conseilloit comme un ami , il agissoit comme un père. Souvent il a réconcilié des frères ou des parens désunis ; il a fait rentrer en grace des enfans bannis de la maison paternelle ; il a prévenu des procès ; il a rétabli la paix dans une infinité de familles. En rassemblant tous ces faits , et beaucoup d'autres fort peu connus , insérés dans ce roman , et que l'auteur du *Siècle de Louis xiv* auroit dû recueillir , on ne conçoit pas pourquoi les écrivains du dernier siècle nous représentent ce bon roi comme un prince impérieux , rempli

de *morgue*, de hauteur et d'orgueil. On le blâme d'avoir été prodigieusement loué ; mais il mérita de l'être : c'est un hommage que la reconnoissance prodigua toujours aux grands souverains. On fit pour Henri iv (dit M. Thomas) plus de cinq cents panégyriques, sans compter les poèmes en vers. Tous ces ouvrages sont tombés dans l'oubli, et il nous semble que Malherbe seul ait loué Henri iv, tandis que des talens sublimes et des chefs-d'œuvre ont consacré toutes les louanges données à Louis xiv, et l'on en conclut que ce prince aima la flatterie, puisque tant de poètes et d'écrivains se sont réunis pour le célébrer avec un enthousiasme justifié par tant de gloire. On lui fait très-injustement un tort de la devise fastueuse qu'on imagina pour lui, puisque ce fut sans sa participation qu'elle fut inventée, qu'il ne la prit point, et qu'il ne la porta jamais, même dans les tournois et dans les autres fêtes. D'ailleurs, on sait qu'il repoussa toujours les

éloges exagérés ; il ne permit point que l'Académie française proposât pour sujet du prix d'un discours en prose , cette question : *Quelle est celle des vertus du roi qui mérite la préférence ?* L'histoire dit même que cette fadeur le fit rougir , et que , de premier mouvement , il montra combien elle lui déplaisoit. Il s'exprima toujours avec le ton de la modestie. Après la prise de Mons et de Namur , il sut , à son retour , que l'Académie devoit venir en corps lui offrir des couronnes de laurier , il lui fit dire qu'il ne les recevroit point , et qu'il desiroit qu'on ne fît rien de semblable ; il répondit au discours ces propres paroles : *Je vois avec reconnoissance le plaisir que vous avez à relever le peu de bien que j'ai pu faire.* Enfin , il supprima plusieurs étiquettes , que Henri iv même n'avoit pas réformées ; il fut le plus affable et le plus accessible de tous les rois : les écrivains modernes n'ont donc pu donner une idée si fausse de ce prince ,

qu'en confondant la dignité avec la morgue, et la grandeur avec la hauteur. On s'est aussi beaucoup récrié sur *l'austérité* de ses mœurs durant les vingt dernières années de son règne, c'est-à-dire depuis sa liaison avec madame de Maintenon, et ce reproche n'est pas mieux fondé que les autres. Louis XIV, qui, toute sa vie, avoit aimé la décence et respecté la religion, exigea sans doute encore plus de régularité, lorsque la piété la plus sincère eut perfectionné toutes ses vertus naturelles. Mais il fut toujours le souverain, le père, le chef de famille et l'ami le plus indulgent; et loin d'avoir du rigorisme, il ne bannit jamais de sa cour les amusemens qui la rendoient si brillante; toujours entouré de jeunes princesses, il s'occupa, jusqu'à la fin de sa vie, de leurs plaisirs ainsi que de leur bonheur. Outre les spectacles de Saint-Cyr, on jouoit toutes les semaines la comédie chez madame de Maintenon; on y faisoit de la musique

tous les jours ; on y dansoit souvent ; ce qui eut toujours lieu jusqu'à la mort du roi (1). On a beaucoup déclamé contre la révocation de l'édit de Nantes ; mais ceux qui savent l'histoire n'ignorent pas que Henri iv n'eût pas été plus tolérant s'il l'eût osé ; il connoissoit mieux que personne les caractères inquiets et remuans des calvinistes ; d'ailleurs , il dut ménager ceux qui le servirent avec tant de zèle dans l'adversité. Louis xiv, tout-puissant, affermi sur un trône environné de gloire, dut croire qu'il rendoit un éminent service à ses successeurs , en détruisant, par ce coup d'autorité, un germe de rébellion sans cesse renaissant jusqu'alors. En ceci, la politique s'unit à la religion pour le déterminer. Il est difficile de le blâmer quand on songe aux troubles affreux excités tant de fois par les protestans. Il est vraisemblable que sans cette mesure sévère, la mino-

---

(1) Journal manuscrit du marquis de Dangeau.

rité qui suivit ce règne eût été aussi orageuse qu'elle fut paisible. On ne veut assurément point excuser les excès commis en quelques provinces contre les protestans ; mais ces violences furent exercées malgré les volontés expresses du roi , qui en gémit lorsqu'il les découvrit , qui en punit les auteurs , et qui les répara autant qu'il lui fut possible. Tous les mémoires , et particulièrement ceux de Dangeau , sont remplis de traits qui prouvent sa bonté à l'égard des protestans qu'il se croyoit obligé de bannir. Tout ce qui vint directement de ce prince fut équitable et généreux.

J'ai parlé de Louis xiv , d'après ce que j'ai lu dans tous les ouvrages qui peuvent seuls instruire et guider les historiens ; je n'ai point eu la prétention de le peindre dans une brochure d'un genre aussi frivole ; je n'ai tracé qu'une esquisse , mais qui du moins est fidèle. J'ai représenté madame de la Vallière avec plus de détail : c'est sa

vie que j'écris. Je me suis permis d'inventer plusieurs choses, mais je n'ai rien omis ; l'histoire entière de la duchesse de la Vallière est renfermée dans cet ouvrage avec une parfaite exactitude , parce que tous les faits qui se trouvent dans ce volume ( après les trente premières pages ) sont historiques. J'ai supposé que madame de la Vallière étoit fille unique , et qu'elle fut élevée dans une profonde solitude ; elle avoit un frère , et elle passa son enfance et sa première jeunesse à la cour de Gaston d'Orléans ; enfin elle ne perdit sa mère qu'après sa profession religieuse , et j'ai supposé que la marquise de Saint-Remy mourut avant le début de sa fille à la cour. Du reste , en inventant plusieurs incidens , j'ai toujours eu le soin de suivre l'histoire et d'y conformer mon plan. Le caractère de madame de la Vallière est connu de tout le monde , parce qu'il n'en est point de plus intéressant , et qu'une favorite qui n'eut jamais d'ambition , et qui à



vingt-huit ans s'ensevelit pour jamais dans un cloître, n'a pu être haïe, et par conséquent calomniée par ses contemporains. Des motifs secrets, faciles à pénétrer, ont engagé les écrivains modernes à rabaisser la gloire de Louis XIV. Ils se sont ligués contre la mémoire de ce grand prince; mais ils n'avoient aucun intérêt à noircir le caractère d'une humble carmélite; ils lui pardonnèrent sa conversion, parce qu'ils ne l'attribuèrent qu'au malheur de n'être plus aimée; sa profession religieuse ne fut pour eux qu'une espèce de suicide, produit par le désespoir, ils durent l'excuser. Tous les historiens s'accordent à représenter madame de la Vallière avec les mêmes traits. L'abbé de Choisi, qui la connoissoit depuis son enfance, loue avec effusion son caractère et sa douceur; il applique à sa figure ce vers de La Fontaine :

Et la grace plus belle encor que la beauté!....

Madame de Sévigné, en parlant d'elle,

l'appelle toujours *l'humble violette*.  
« Madame de la Vallière (dit le duc de  
» Saint-Simon), modeste, désintéres-  
» sée, douce, bonne au dernier point,  
» combattant sans cesse contre elle-  
» même, victorieuse enfin de son dé-  
» sordre, finit par fuir la cour et par  
» se consacrer à la plus dure et la plus  
» sainte pénitence.... Madame de la  
» Vallière rendit de grands respects à  
» la reine, qui l'aima toujours ». D'après  
ce caractère si généralement connu,  
j'ai tâché de ne donner à madame de la  
Vallière que les sentimens qu'elle a dû  
avoir. Je sais bien que beaucoup de gens  
trouveront qu'elle n'est point assez *pas-  
sionnée*; mais je les prie de se rappeler  
que les *héroïnes* du dix-septième siècle  
né ressembloient point du tout aux  
nôtres; lorsqu'elles s'égaroient, c'étoit  
sans audace et sans impétuosité; elles  
étoient timides et souffrantes dans le  
vice, elles n'avoient de l'énergie que  
dans leur repentir; enfin, au lieu de se  
tuer, elles se convertissoient. Il ne m'é-

toit donc pas possible de donner plus de *philosophie* à une femme qui , dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté , s'est arrachée de la cour pour se consacrer à Dieu. Ce n'est pas moi , c'est l'histoire qui la représente au milieu même de son égarement , et dans le temps de sa faveur , humble , pieuse , repentante. D'ailleurs , pourquoi s'étonneroit-on de ses sentimens religieux ? Nos déistes elles - mêmes ne parlent - elles pas sans cesse de *l'Être Suprême* , ne lui adressent-elles pas continuellement de longs discours ? Je ne vois entr'elles et les dévotes qu'une petite différence , c'est que , dans leurs prières , elles se vantent avec intrépidité , tandis que les autres , accablées de remords , s'accusent avec confusion. On me reprochera peut-être aussi de n'avoir pas représenté madame de la Vallière mourante et désespérée quand elle quitte sans retour Louis XIV ; cependant ce que j'ai le plus médité dans cet ouvrage , c'est le dénoûment , et je crois que tout y est peint avec vérité ,

et c'est là mon but en écrivant, quoique je sache qu'une pompeuse représentation théâtrale ait beaucoup plus d'effet qu'une scène réelle, quelque touchante qu'elle puisse être; car, comme l'a si bien dit un poète illustre,

Toute blancheur cède à l'éclat du fard,  
Et la nature éblouit moins que l'art.

Il faut avouer, j'en conviens, que si la seule raison peut triompher des passions, elle n'a pas le pouvoir de tempérer la violence de la douleur causée par les sacrifices qu'elle exige, parce qu'elle ne sauroit remplir le vide affreux d'un cœur qui vient de renoncer à ce qu'il aime. Mais la religion préserve de l'abattement en occupant, en exaltant l'imagination, en élevant l'ame; elle est plus que suffisante pour remplacer les affections qu'elle réproouve; elle fait jouir la piété d'une surabondance d'émotions pures et de sentimens délicieux qu'on n'éprouvera jamais sans elle. Quand elle n'auroit que cet avantage

sur la philosophie , il faudroit encore la révéler et la chérir comme la source inépuisable et sacrée de toutes les consolations et de tous les dédommagemens du malheur. L'histoire de madame de la Vallière est si intéressante , le temps qu'elle rappelle est si brillant , qu'il est singulier que l'on n'ait pas eu plutôt l'idée d'en faire un roman. Cependant ce sujet offroit de grandes difficultés ; je ne me vante pas de les avoir vaincues , je veux montrer du moins que je les ai senties. Il étoit bien difficile de motiver et même d'excuser le retour à la cour de madame de la Vallière après sa seconde fuite ; il l'étoit davantage encore de la faire rester si long-temps spectatrice infortunée du triomphe de sa rivale , et de concilier ses sentimens religieux , son repentir , son amour , sa jalousie , avec ce long séjour à la cour , et cette complaisance étrange qui lui fit recevoir toujours sa rivale chez elle , et ces faits étoient trop connus pour les supprimer ; enfin , après quatre ans

de dégoûts , d'humiliations et de malheurs , le dénoûment n'offroit plus rien d'intéressant , parce que l'histoire est muette sur les détails ; il falloit que madame de la Vallière s'arrachât de la cour , et non qu'elle la quittât sans mérite ; il falloit un sacrifice , et non un exil. J'ai trouvé dans son caractère et dans celui de Louis xiv presque tout ce que j'ai inventé pour la relever et pour motiver sa conduite : je crois n'avoir rien imaginé ; il me semble seulement que j'ai deviné. Une chose dont je suis plus sûre encore , c'est que cet ouvrage ne contient rien de dangereux , et que la morale en est pure , parce que j'en ai puisé les principes à la véritable source. Ce mérite n'est pas celui qui peut le mieux assurer le succès d'un roman ; mais il me procurera les seuls suffrages que j'ambitionne.

---

# LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

---

Loin donc, honneurs de la terre, tout votre éclat couvre mal nos foiblesses et nos fautes; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connoître à tous les autres. *BOSSUET, Sermon pour la profession de madame de la Vallière* (1).

---

**J**E VEUX peindre les foiblesses d'un amour malheureux et la funeste in-

---

(1) Comme on l'a déjà dit dans la Préface, l'histoire est très-fidèlement suivie dans cet ouvrage; on a beaucoup ajouté, mais on n'a rien omis. Si tous les faits véritables eussent été désignés en notes, ce livre, depuis l'époque de la présentation de l'héroïne à la cour, eût été surchargé de notes presque à chaque page. On s'est contenté de n'en mettre qu'un très-petit nombre sur quelques détails qui pourroient paroître invraisemblables ou d'une invention trop commune, s'ils n'étoient pas historiques.

fluence d'une passion coupable , sur la destinée d'une femme sensible et née pour la vertu : que ce tableau sera moral , si les couleurs en sont vraies ! Il ne frappera l'imagination qu'en dissipant les vains prestiges qui l'égarent ; il ne touchera le cœur qu'en l'effrayant ! On verra la jalousie , les craintes , les inquiétudes déchirantes , et l'amertume du remords anéantir les illusions et tout le charme de l'amour ; on verra qu'on ne sauroit briser les liens sacrés du devoir , sans tomber dans l'esclavage le plus honteux et le plus déplorable ; enfin on connoîtra que la tyrannie des passions est si cruelle , que la vertu , loin d'être un joug pesant , n'est qu'un appui nécessaire. Tous les traits d'une telle peinture doivent se trouver dans l'histoire de cette victime intéressante de l'amour , qui ne se pardonna jamais sa foiblesse , qui sacrifia tout à son amant sans espérer un instant de bonheur , qui fut accablée sous le poids affreux de la honte au milieu des pompes de la cour , et en voyant à ses pieds le plus grand roi de l'univers , et qui ne recouvra



le repos que dans l'austérité d'une retraite obscure ! Puissé - je exprimer tout ce qu'elle a senti , tout ce qu'elle a souffert ! Son historien n'a besoin que d'une scrupuleuse vérité. Pourroit - il ne pas intéresser , ne pas instruire , s'il est fidèle ?

La terre de la Vallière , située dans l'une des plus belles Provinces de la France , à quelques lieues de Tours , appartenoit à la veuve du marquis de Saint Remi. Son antique château , bâti sur le penchant d'une montagne , dominoit du côté du midi , les bords enchantés de la Loire , et les ombrages majestueux d'une vaste forêt formoient un cintre imposant et mélancolique autour de la façade du nord. L'intérieur du château offroit par - tout les restes d'une magnificence dégradée par le temps ; on y voyoit la sage économie et la noble simplicité de ses habitans en s'y rappelant le luxe éclatant des anciens possesseurs. Nous n'avons plus que des souvenirs personnels ; ils sont bornés comme la vie , et même souvent comme la jeunesse , un petit nombre d'années les compose.

Nos pères les étendoient autant que le permettent l'imagination et la mémoire; ils se rappeloient avec attendrissement les actions de leurs ancêtres; ils travailloient avec ardeur pour leur postérité; le passé ainsi que l'avenir avoient pour eux toute leur immense étendue; ils en jouissoient également par leurs souvenirs, leurs sentimens, leurs projets et leurs espérances. Tant qu'on aima sa patrie et ses rois, on voulut se retracer les faits qui pouvoient les illustrer. La plus belle partie de l'histoire nationale devint une tradition de famille, et la gloire de ses aïeux fut alors le bien héréditaire le plus précieux et le plus estimé. On conserva dans les châteaux, avec un respect filial, avec orgueil, les meubles gothiques de ses pères; on montrait la tapisserie usée qu'une aïeule laborieuse avoit tissée de ses mains; on se promenoit dans les longues galeries remplies des portraits révéérés de ses parens et de ses souverains; chaque chambre avoit son anecdote, et gardoit les noms des princes et des grands personnages auxquels on avoit

donné l'hospitalité. Dans ces vénérables demeures, rien n'annonçoit le goût frivole de la nouveauté; l'oubli, l'ingrat oubli ne s'y montroit jamais; tout y portoit la noble empreinte de la solidité, de la gloire et de la reconnoissance.

La marquise de St.-Remi vivoit dans ce château qu'elle habitoit depuis vingt ans; elle y donnoit tous ses soins à l'éducation d'une fille unique et chérie; elle n'étoit point ce qu'on appelle de nos jours une mère passionnée; il y avoit alors dans les attachemens légitimes un naturel, une sagesse, une simplicité, qui ne permettoient pas de les comparer aux passions impétueuses; on ne parloit point de ses sentimens, la conduite entière les prouvoit; on n'éprouva le besoin de s'en vanter que lorsqu'on dut croire qu'ils pouvoient paroître douteux; on avoit avec sa fille l'indulgence, la bonté d'une mère, et la douce gravité d'un Mentor et d'une protectrice; la piété filiale y gaignoit; elle se nourrit sur-tout d'estime, de respect et de vénération. Louise de la Vallière justifioit par ses vertus la tendresse de la meilleure des mères.

res ; elle venoit d'entrer dans sa dix-septième année ; sa figure n'étoit ni régulière ni frappante , elle sembloit faite pour attendre et pour charmer le cœur et non pour éblouir les yeux ; l'expression de la modestie , de la candeur et de la sensibilité en embellissoit tous les traits , on la voyoit sans étonnement , on ne l'examinoit jamais avec indifférence ; de grands yeux d'un bleu foncé , voilés par de longues paupières noires ; la blancheur la plus pure , mais sans mélange d'incarnat , donnoient à sa physionomie une douceur enchanteresse ; son regard timide sembloit implorer l'indulgence ; son sourire plein de charme étoit à la fois ingénu , touchant et spirituel ; elle avoit une taille parfaite , quoiqu'un accident arrivé dans son enfance l'eût rendue un peu boiteuse ; mais ce défaut même avoit en elle de la grace , elle pouvoit le déguiser en marchant lentement , et sa démarche timide et mal assurée , paroissoit convenir à cette figure délicate , modeste et touchante ; elle s'accordoit avec son maintien ; elle ajoutoit

à l'intérêt inexprimable répandu sur toute sa personne ; son ame étoit pure , noble et profondément sensible ; elle joignoit une grande fierté de caractère à la modestie la plus vraie : elle se trouvoit si inférieure aux objets de son affection , qu'elle ne pouvoit s'enorgueillir de ses propres qualités ; car l'orgueil ne vient que de l'égoïsme et de la sécheresse de l'ame , qui laissent la triste faculté de voir les autres sans illusion , en ôtant le pouvoir utile de se juger soi-même sans partialité. Mademoiselle de la Vallière avoit toute la délicatesse que peuvent donner beaucoup d'esprit et une extrême sensibilité , son cœur étoit facile à blesser ; elle souffroit d'autant plus alors , que sa douceur l'empêchoit de se plaindre ; souvent on l'accusoit d'inégalité d'humeur quand elle gémissoit en secret d'un tort qu'elle n'osoit reprocher , mais on dissipoit aisément cette impression douloureuse ; un léger témoignage d'affection suffisoit pour lui persuader qu'elle avoit mal jugé , comme si un cœur sensible pouvoit se tromper quand il est

souvent mécontent ! Elle n'hésitoit point à se condamner , afin de justifier ce qu'elle aimoit. Combien il lui fallut de temps et d'expérience pour être en état sur ce point de se rendre justice à elle-même ! . . . Elle avoit pour sa mère ce sentiment inspiré par la nature et perfectionné par la religion , qui ne peut se comparer à nul autre , cette profonde vénération et cette confiance aveugle qui ressemblent à la foi religieuse. Mademoiselle de la Vallière n'avoit pas besoin de concevoir les opinions de sa mère pour les adopter , mais elle tâchoit de les comprendre , afin de s'en pénétrer mieux. Par la suite , pour son malheur , elle aima passionnément , et néanmoins cet ascendant suprême sur son esprit et sur son cœur , elle ne le donna jamais qu'à celle qui avoit soigné son enfance , instruit sa jeunesse et formé sa raison. C'est un tribut de respect et de reconnoissance que doit obtenir une mère tendre et vertueuse , et que la seule piété filiale peut offrir. La marquise de St.-Remi avoit recueilli dans sa maison une jeune or-

pheline sa parente , plus âgée de six ans que sa fille , et pour laquelle mademoiselle de la Vallière prit dès son enfance un attachement qui dura toute sa vie. Eudoxie ( on appeloit ainsi cette jeune personne ) étoit digne de l'inspirer. Elle avoit beaucoup contribué par ses conseils et par son exemple à perfectionner le caractère et les sentimens de mademoiselle de la Vallière. Le baron de la Baume , père de la marquise , possédoit une petite terre dans le voisinage , mais il avoit fixé sa demeure dans le château de sa fille. C'étoit un vieillard vénérable convert de glorieuses blessures , et qui avoit servi l'état avec distinction pendant cinquante ans. Le souvenir d'Henri iv faisoit le charme de ses vieux jours ; il savoit toutes les anecdotes de la vie de ce grand prince , et le plaisir qu'il trouvoit à les conter ajoutoit encore à l'intérêt de la narration ; sa passion dominante avoit toujours été son attachement pour ses rois. Ce sentiment alors étoit le gage et le résultat des vertus les plus estimables ; il se confondoit avec

l'amour de la patrie ; il avoit pour base la reconnoissance due à une longue suite de bienfaits, et pour garant l'honneur qui rend les sermens si sacrés. Et l'on conçoit que l'enthousiasme pour la royauté dut être éprouvé au dernier degré d'exaltation dans un temps où la jeunesse, docile, sensible et généreuse, écoutoit avec respect les leçons de ses instituteurs, et ne cherchoit la morale que dans la religion, dans un siècle enfin qui fut illustré par dix années du règne paternel d'Henri iv, par le ministère hautain, mais éclatant de Richelieu, et par la pompe majestueuse et la gloire éblouissante des belles années de Louis xiv.

Mademoiselle de la Vallière apprit dès ses plus jeunes ans à révéler et à chérir son souverain ; souvent son grand-père en se promenant avec elle dans la longue galerie du château, lui montra les portraits des rois de France, en disant : voilà les bienfaiteurs de notre famille ! . . . . Le portrait du roi manquoit à cette collection, mais le baron se promettoit bien de le faire venir de Paris. Tous les événe-



mens publics qui pouvoient intéresser la famille royale étoient célébrés au château de la Vallière ; on y recueilloit avec enthousiasme tous les traits de grandeur et de bonté du jeune roi , c'étoit le sujet de conversation le plus ordinaire ; à la nouvelle de son mariage avec l'Infante d'Espagne , on illumina le château , on assembla les paysans , et au milieu de l'allégresse d'une fête champêtre , le cri patriotique de ce temps fut répété mille fois avec transport , toutes les voix s'unirent pour exprimer le vœu de tous les cœurs , la longue durée de la vie du roi.

Mademoiselle de la Vallière fut élevée avec autant de simplicité que de soin , on ne lui apprit qu'à bien penser , et à se conduire d'après ses principes ; l'Écriture Sainte méditée sans cesse , quelques livres de piété , l'Histoire de France ; plusieurs odes de Malherbe , et les tragédies du grand Corneille , formèrent toute son instruction ; elle lut peu d'ouvrages , mais elle les relut ; ces livres ne se contredisoient point , ils offroient tous une morale uniforme , et leurs maximes sa-

lutaires se gravèrent ineffaçablement dans la mémoire et dans le cœur de mademoiselle de la Vallière. Rien n'étend l'esprit et ne forme le goût comme la vérité ; lorsqu'on est en état de juger , de comparer , et de raisonner avec une parfaite justesse , on a toujours de la grandeur dans les idées ; on ne prodigue point l'admiration , on ne l'éprouve que pour les objets dignes de l'exciter , on n'attache de l'importance qu'aux choses qui ont un prix réel , c'est l'erreur de nos jugemens , jointe à la fausseté des opinions , qui peut donner de la puérité , de la bizarrerie , de la petitesse et de l'inconséquence. Tout ce que la vertu a de plus noble et de plus exalté élevoit l'ame pure et sensible de mademoiselle de la Vallière ; la sagesse de son éducation et la simplicité de sa vie , l'avoient préservée jusqu'alors de ces idées romanesques et de ces écarts d'imagination , qui de nos jours ont une si funeste influence sur la destinée des jeunes personnes. La solitude du château étoit rarement troublée , même en été ; l'arrivée

d'un étranger étoit un événement ; le desir de le bien recevoir, le plaisir de remplir un devoir d'hospitalité, donnoient une sorte d'intérêt touchant aux visites les moins agréables. La cordialité de l'accueil inspiroit aux nouveaux hôtes une douce confiance, et répandoit du charme sur les entretiens les plus communs. Souvent, dans toutes les saisons, on voyoit arriver sur le soir de pauvres religieux, fatigués d'une longue route à pied ; si c'étoit en hiver, le seul aspect de la grande cheminée et du brasier du salon suffisoit pour les ranimer. On les invitoit à s'approcher ; la dame du château raccommoitoit le feu, et demandoit du bois ; les jeunes personnes s'empressoient de céder leurs places aux bons Pères ; l'une d'elles alloit chercher deux coupes remplies de vin, qu'elle rapportoit promptement, elle servoit avec respect la vieillesse et la vertu ; et les spectateurs en la regardant, sourioient à la douce image de l'innocence embellie encore par le charme sublime de la piété. Un vénérable religieux,

nommé le Père Anselme, venoit au château plus souvent qu'aucun autre. Dévoué depuis quarante-cinq ans à la religion et à l'humanité, il alloit prêcher dans les environs, et secourir tous les infortunés qui pouvoient avoir besoin de ses soins; il exposa plus d'une fois ses jours dans des incendies; à la suite de ces événemens désastreux, il quêtoit pour les pauvres; il assistoit les malades, il instruisoit les enfans, et malgré la pesanteur naturelle de la vieillesse, il retrouvoit de la force et de l'activité dès qu'il avoit l'espoir d'être utile. Mademoiselle de la Vallière le connoissoit et le révéroit depuis son enfance; elle conservoit précieusement tous les dons qu'elle avoit reçus de lui, entre autres, un chapelet de corail que le saint religieux avoit rapporté de Rome; elle l'avoit obtenu un jour où il la trouva dans une chaumière, faisant tout haut une lecture de piété à une pauvre femme paralytique. Le Père Anselme en voyant cette action, dit seulement : *persévérez*; ce mot dans sa bouche étoit un encou-

ragement et un éloge ; le soir même le beau chapelet fut donné. Cette journée fit époque dans la vie de M<sup>elle</sup>. de la Vallière ; et nulle autre par la suite n'en effaça le doux souvenir.

Un événement intéressant rassembla une société nombreuse au château de la Vallière. Eudoxie se maria ; elle épousa le comte de Thémine , un gentilhomme du voisinage , les noces se firent au château , les parens du comte s'y trouvèrent ; on distingua dans ce nombre le jeune marquis de Bragelone , nouvellement arrivé pour assister au mariage de son cousin germain. Le marquis, âgé de vingt ans, avoit quitté la province depuis plusieurs années pour entrer au service ; sous un extérieur timide et froid, il cachoit une imagination vive , un esprit étendu , et le cœur le plus sensible. Il avoit cette violence de caractère qui vient de l'énergie de l'ame , et qui , par un contraste bizarre , produit une foiblesse si dangereuse dans les occasions les plus importantes de la vie , quand on ne s'est pas accoutumé de bonne heure

à la vaincre. L'homme violent qui cède à l'impétuosité de ses mouvemens, sera toujours la victime de son enthousiasme; si sa force ne modère pas ses penchans, ne dompte pas ses passions, elle les exalte, alors il est abattu, subjugué par la puissance même qui pouvoit l'élever et l'affranchir.

Tous les gens sensibles qui n'ont point encore passionnément aimé, ont une idée vague de l'objet inconnu ou même imaginaire qui pourroit les séduire et les attacher; notre manière de voir, de sentir et de juger, forme en nous ce goût particulier qui détermine et fixe nos vives affections, non sur l'être le plus parfait, mais sur celui que la nature semble avoir créé pour nous plaire.

Le marquis de Bragelone, en jetant les yeux sur M<sup>lle</sup>. de la Vallière, éprouva cet attrait irrésistible; il l'aperçut avec une espèce de saisissement; cette vue réveilloit en lui toutes les idées de ses rêveries les plus intéressantes, elle réalisoit tous les songes confus mais enchanteurs de son imagination; les yeux fixés

sur Melle. de la Vallière, il attendoit avec émotion qu'elle rompît le silence, et il tressaillit lorsqu'il entendit cette voix douce, affectueuse et timide qui pénétra jusqu'au fond de son ame. Elle parloit au Père Anselme; sa physionomie charmante exprimoit la plus tendre vénération. Le marquis s'approcha du Père Anselme, et ne le quitta plus durant tout le reste du jour, car le bon religieux faisoit avec effusion de cœur l'éloge le plus touchant de Melle. de la Vallière. C'est un ange, disoit-il, on la connoît en la regardant; la candeur, l'innocence et la bonté se peignent sur tous ses traits. Voyez ce maintien noble et modeste! voyez cet air humble, soumis et caressant avec sa mère et son grand-père! voyez comme elle est occupée de son amie, et avec quelle grace et quelle simplicité elle fait les honneurs de la fête! elle se tient à l'écart, rien ne montre en elle le desir de paroître ou la moindre agitation; cependant, malgré cette réserve et ce calme si doux, elle a tout préparé, elle a l'œil à tout. . . .

Eh bien ! c'est ainsi qu'elle est tous les jours et depuis sa plus tendre enfance. Ici le bon Père s'arrêta en contemplant avec attendrissement M<sup>elle</sup>. de la Vallière. Mon Père, poursuivez, dit le marquis, je vous écoute avec tant de plaisir ! . . . . Ah ! reprit le vénérable Anselme, les domestiques du château et les pauvres du village la loueroient bien mieux encore ! . . . . Ces dernières paroles émurent profondément le marquis, dans ce moment M<sup>elle</sup>. de la Vallière venoit de sortir du salon ; lorsqu'elle rentra, le marquis la regarda avec un nouvel intérêt, elle lui parut ravissante et céleste.

Aujourd'hui ce n'est plus ainsi que les passions se forment ; l'amour veut de la célébrité ; c'est l'opinion générale qui décide son choix. Les femmes parées plutôt qu'embellies de tout l'éclat que peuvent donner la culture de l'esprit et le charme des talens, sont plus éblouissantes et touchent moins. Faut-il même donner le nom d'amour à l'espèce de sentiment qu'on inspire ne brillant dans



la conversation par des saillies ingénieuses, en dansant parfaitement, et en chantant et jouant de la harpe avec supériorité ! Non sans doute, car on a créé de nouvelles phrases pour peindre cet amour nouveau. On dit qu'on a *tourné la tête*, qu'on a *séduit*. Ne vaudroit-il pas mieux être aimée ? Mais ce n'est point en excitant une frivole admiration qu'on attache ; les succès éclatans peuvent valoir des conquêtes, il faut un charme plus doux pour gagner les cœurs, et sur-tout pour les fixer.

Qu'il est profond, qu'il est durable cet amour inspiré, non dans le tumulte d'un bal ou d'un brillant concert, mais dans l'intérieur d'une famille intéressante ! Qu'il est touchant ce sentiment si noble et si pur qui se forme et se fortifie par les principes même qu'on révère ! Telle fut la première passion que fit naître Melle. de la Vallière ; le marquis de Bragelone l'aima comme il aimoit la vertu, et ce fut avec enthousiasme.

Mademoiselle de la Vallière ne s'aperçut point du sentiment qu'elle inspi-

roit à un jeune homme qu'elle avoit à peine remarqué. Mais son amie, la comtesse de Thémine, en devint la confidente peu de jours après son mariage. Elle aimoit à parler de M<sup>elle</sup>. de la Vallière; elle observa promptement combien cet entretien intéressoit le marquis. Cette découverte la charma; elle en parla à la marquise de St.-Remi, et dès-lors le mariage de M<sup>elle</sup>. de la Vallière avec le marquis de Bragelone fut projeté, mais vaguement; la jeunesse du marquis et celle de M<sup>elle</sup>. de la Vallière ne permettoient pas de prendre encore des engagements positifs. Le marquis partit pour son régiment; M<sup>elle</sup>. de la Vallière n'apprit qu'après son départ, les nouveaux desseins de sa famille; elle y donna son consentement sans joie et sans répugnance; elle ne connoissoit pas celui qu'on lui destinoit pour époux, mais elle confioit sans inquiétude à la tendresse maternelle son bonheur et sa destinée.

Peu de mois après le mariage d'Eudoxie, le baron de la Baune, succombant aux infirmités de son grand âge, termina

doucement sa longue carrière dans les bras de sa fille et de M<sup>elle</sup>. de la Vallière. La santé de la marquise, depuis long-temps chancelante, parut s'affoiblir à cette époque d'une manière effrayante; son mal fit des progrès si rapides, qu'elle sentit bientôt que sa fin s'approchoit; elle vit la mort sans effroi, mais non sans douleur; elle étoit mère, et sa fille avoit encore besoin de ses soins! La mort est prématurée lorsque l'on quitte la vie sans avoir établi ses enfans; les regrets alors sont légitimes, on n'a pas rempli sa destinée.

Le père et l'aïeul de M<sup>elle</sup>. de la Vallière avoient dissipé presque toute leur fortune au service de leurs souverains; la marquise ne pouvoit laisser à sa fille qu'une terre d'un médiocre revenu et chargée d'hypothèques; elle sollicita pour M<sup>elle</sup>. de la Vallière une place à la cour, et elle en obtint une de fille d'honneur chez M<sup>me</sup>. Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi. Alors moins inquiète sur l'avenir de sa fille, elle envisagea le sien, non-seulement sans terreur,

mais avec la douce sérénité que peuvent donner la religion et la conscience la plus pure.

La marquise, parvenue au dernier période de sa maladie, fit appeler le Père Anselme, qui possédoit toute sa confiance. La comtesse de Thémine accourut près d'elle; la marquise lui recommanda sa fille, que madame de Thémine promit de conduire elle-même à la cour. Oppressée par un affreux saisissement, mademoiselle de la Vallière, pâle, anéantie, n'ayant ni la faculté de pleurer, ni la force de proférer une seule parole, étoit immobile au chevet du lit de sa mère. Elle ne sortit de cet état de stupeur qu'au moment où la marquise expirante se retourna vers elle pour lui donner sa dernière bénédiction : un cri douloureux s'échappa du fond du cœur de mademoiselle de la Vallière. Baignée de pleurs elle se prosterna près du lit; la marquise détachant de son sein une croix de cristal de roche et la passant au cou de sa fille : « Mon enfant, dit-elle,

que ce gage précieux et sacré me rappelle toujours à toi ! Que désormais inséparable de mon souvenir, la religion, s'unissant dans ton cœur, à la piété filiale, adoucisse l'amertume de tes regrets » ! En prononçant ces mots, la marquise se pencha doucement dans les bras tremblans que lui tendoit sa fille : c'étoit la vertu prête à recevoir sa couronne, qui se reposoit sur le sein de l'innocence. Ce repos fut éternel !... La marquise venoit d'exhaler son dernier soupir !

Madame de Thémine arracha sa jeune amie de cette maison de douleur et de deuil, et la conduisit dans son château. Quelques jours après, mademoiselle de la Vallière reçut pour la première fois une lettre du marquis de Bragelone, qui déclaroit son amour. La comtesse lui répondit au nom de mademoiselle de la Vallière ; il fut satisfait de cette réponse : on lui laissoit l'espérance, et ne pas l'interdire c'est la donner. Mademoiselle de la Vallière ne pouvoit oublier que sa mère avoit autorisé les

sentimens du marquis ; mais ayant le cœur parfaitement libre , elle n'étoit point encore décidée à former un engagement si solennel , et du moins elle s'étoit promis de laisser écouler plusieurs années avant d'y songer sérieusement.

Cependant après avoir pleuré sa mère pendant trois ou quatre mois , mademoiselle de la Vallière fut obligée de se rendre à la cour pour y occuper la place vacante qu'on avoit obtenue pour elle , et la comtesse de Thémine , suivant sa promesse , disposa tout pour l'accompagner dans ce voyage. La veille de leur départ , mademoiselle de la Vallière voulut aller visiter pour la dernière fois le château qu'elle n'avoit point revu depuis la mort de sa mère. Elle éprouva toute l'amertume de sa première douleur en se retrouvant dans cette vaste maison , qui n'étoit plus habitée que par deux ou trois domestiques en grand deuil ! C'est ici , dit-elle à son amie , que se sont écoulés les jours paisibles de mon enfance et de ma première jeunesse !

Ici, sous la garde maternelle, j'ai vécu sans inquiétude! Comment n'aurois-je pas suivi mes devoirs, c'étoit la voix même de la vertu qui me les dictoit, la tendresse et la reconnoissance me les faisoient chérir? Ici je n'ai jamais dû craindre les pièges du vice et de la méchanceté; je trouvois ici la paix la plus inaltérable, la sûreté, le bonheur; j'aimois, j'étois aimée!.... Et je vais débiter dans un monde qui m'est inconnu; je ne verrai plus que des indifférens!... Il faudra se soumettre, non à l'autorité si douce et si sacrée d'une mère, mais à celle du rang et de la puissance! Obéir quand on aime c'est seulement céder à son penchant: pour manquer de soumission il m'eût fallu faire un effort sur moi-même. Qui pourroit se révolter contre la raison et le sentiment réunis? Mais il est pénible de se ployer à des volontés arbitraires et peut-être capricieuses, de dépendre sans être guidée, de recevoir toujours des ordres absolus sans avoir le droit de demander des conseils!.... Ah! ma chère Eudoxie, je ne sais quelle

crainte vague et sinistre obscurcit pour moi l'avenir ! Qu'elle est effrayante cette nouvelle carrière où je vais entrer avec tant d'ignorance et sans guide et sans amis !... En parlant ainsi, mademoiselle de la Vallière parcouroit en pleurant les appartemens déserts du château. Elle s'arrêta dans la chambre de sa mère, et là ses larmes la suffoquèrent. Elle se mit à genoux devant le lit où elle avoit reçu le dernier soupir de sa mère ; ce lit nuptial qui , placé là depuis plus d'un siècle, ne fut jamais profané, et qui vit naître et finir plusieurs générations ! De là mademoiselle de la Vallière passa dans le cabinet où elle avoit toujours couché : O puissé-je , dit-elle , retrouver ailleurs le repos si doux que j'ai goûté ici !... C'est l'innocence qui le donne, reprit la comtesse , vous en jouirez partout. — L'innocence ! oui , je la conserverai ; ah ! sans elle , comment pourroit-on supporter la vie ?

Ce fut avec le déchirement de cœur qu'on éprouve en abandonnant sa patrie, que mademoiselle de la Vallière quitta le



château de ses ancêtres. En s'arrachant de cette solitude chérie, dépositaire de ses plus doux souvenirs, il lui sembloit qu'elle alloit s'exiler dans une terre étrangère. Lorsqu'elle fut sur le pont-levis, elle mit la tête à la portière de la voiture, et jetant un dernier regard sur la façade du château : Adieu, vénérable demeure, s'écria-t-elle; adieu, douce sécurité; adieu, tendre amitié sans intérêt et sans déguisement; adieu, franchise, candeur, vérité!.... Biens inestimables, je vous laisse ici, je vous laisse, et je n'emporte avec moi que des craintes trop fondées, des regrets douloureux et de tristes pressentimens!....

Les deux amies partirent le jour suivant dans l'après-midi : elles allèrent coucher à Tours dans une grande et belle auberge qui portoit le nom du roi. Melle. de la Vallière trouva sur la cheminée de sa chambre une feuille de gazette, elle la déploya nonchalamment; ses yeux tombèrent sur un article qui fixa son attention; elle lut ce qui suit :

« Sa majesté est toujours au camp de

» Dunkerque; elle a donné lundi dernier  
» une nouvelle preuve de ce courage, de  
» cette grandeur d'ame et de cette bonté  
» qui la caractérisent. Le roi passant à  
» cheval, suivi seulement du comte de  
» Noailles, apperçut un soldat français  
» qui se débattoit au milieu d'une troupe  
» d'Anglais ivres (1). Aussitôt le roi vole  
» au secours de son sujet, pour l'arra-  
» cher à la cruauté de ces insulaires qui  
» vouloient le tuer; ceux-ci résistent  
» au roi qu'ils ne connoissoient pas,  
» et dont ils n'entendoient pas la lan-  
» gue. L'un d'eux tire l'épée et la porte  
» sur le sein du roi; le comte de Noailles  
» alloit le tuer d'un coup de pistolet,  
» le roi lui défend de tirer, et rabat l'é-  
» pée de l'Anglais avec autant de sang  
» froid que d'adresse. Au même ins-  
» tant arrive un officier de cette nation,  
» qui mit ces soldats en fuite en leur  
» criant que c'étoit le roi de France. Le  
» soldat français auquel le roi a sauvé  
» la vie en exposant la sienne, est très-

---

(1) Les Anglois alors étoient là nos alliés.

» blessé , mais sans danger ; sa majesté  
» lui a donné de sa propre main une gra-  
» tification en louant le courage qu'il a  
» montré (1) ».

Ce détail toucha vivement mademoi-  
selle de la Vallière. Hélas ! dit-elle , si  
mon grand-père vivoit , quel attendris-  
sément lui causeroit ce trait héroïque de  
bonté ! il répéteroit avec raison que notre  
souverain est le digne petit-fils de Henri-  
le-Grand ! . . . . En disant ces paroles  
elle reprit la gazette et la relut encore.  
Le lendemain matin elle descendit de  
bonne heure pour déjeuner avant de  
se remettre en route ; en entrant dans  
le salon où madame de Thémine l'at-  
tendoit , elle aperçut le portrait du  
roi , représenté de la tête aux pieds ,  
avec tous les attributs de la royauté.  
Quoique ce tableau ne fût pas bon , il  
étoit peint avec agrément , et la ressem-  
blance étoit parfaite. Mademoiselle de la  
Vallière depuis long-temps desiroit con-

---

(1) Voyez la *Vie du Grand Condé* par M. Désormeaux.

notre les traits du roi; elle se rappela l'article de la gazette, et ce souvenir ajoutoit à sa curiosité l'intérêt le plus vif. Elle s'approcha du tableau et contempla avec une sorte d'émotion cette figure si belle, si majestueuse et dans tout l'éclat de la jeunesse; le roi avoit alors vingt-trois ans. Mademoiselle de la Vallière, immobile devant ce portrait, oublioit et madame de Thémine et le déjeuner : c'étoit la première fois de sa vie que ses yeux se fixoient sur un visage d'homme; mais elle n'examinoit que l'expression de cette physionomie remplie de douceur et de dignité; elle cherchoit l'ame de cette figure, et la sienne croyoit la trouver!....

Le reste du voyage n'offrit rien de remarquable; on arriva à Paris sur la fin du carême, dans les premiers jours de la semaine sainte. Madame de Thémine devoit remettre son amie entre les mains de la maréchale de Bellefonds, parente de la mère de M<sup>lle</sup>. de la Vallière; il étoit convenu que cette dernière, avant de se rendre à la cour, passeroit huit jours

chez la maréchale, afin de recevoir d'elle quelques instructions préliminaires. La maréchale n'étoit pas chez elle à Paris ; elle venoit de se rendre dans le couvent de Chaillot, afin d'y rester en retraite, suivant l'usage de ce temps, toute la semaine sainte et celle de Pâques. La maréchale fit dire à M<sup>elle</sup>. de la Vallière qu'elle la recevroit et l'admettroit à demeure dans sa retraite, et le surlendemain de son arrivée à Paris, la comtesse conduisit M<sup>elle</sup>. de la Vallière à Chaillot, lui fit ses adieux, la présenta à la maréchale, et la quitta pour retourner dans sa province. Cette séparation plongea M<sup>elle</sup>. de la Vallière dans la plus profonde tristesse; elle perdoit la seule amie qu'elle eût au monde, et la nouvelle parente qui devenoit son Mentor, ne pouvoit ni la consoler ni même adoucir son chagrin.

La maréchale de Bellefonds, âgée de trente-cinq ans, étoit aussi dépourvue d'agrémens que d'esprit; elle avoit un cœur peu sensible, des manières froides, et un ton d'une sécheresse repoussante : ne pouvant s'enorgueillir de ses qualités

personnelles, elle n'étoit vaine que de sa naissance et de sa fortune ; elle prenoit les égards qu'elle devoit à son rang pour des succès, et cette espèce d'erreur la préservoit de l'envie : à la cour les distinctions accordées par l'étiquette aux places et aux grands emplois, paroissent être en effet des préférences publiques, et celles-là doivent suffire aux personnes qui n'ont jamais connu le charme des *préférences* de société. La maréchale de Bellefonds auroit même trouvé bien étrange que l'on eût attaché plus de prix au plaisir d'être distingué dans un petit cercle particulier, qu'à la gloire de l'être par les princes de la famille royale, en présence de toute la cour. Avec cette manière de penser et de voir, elle ne se doutoit pas que la personne la plus aimable pût avoir sur elle quelque avantage. Dans les fêtes publiques, n'étoit-elle pas appelée par les reines et placée près d'elles, tandis que madame de Sévigné restoit confondue dans la foule ?

La maréchale reçut M<sup>lle</sup>. de la Vallière avec une politesse glaciale ; elle

ne montra même pas, en la regardant, cette curiosité naturelle, qui peut ressembler à une sorte d'intérêt, et qu'inspire toujours la première vue d'une jeune et jolie personne. Un premier regard indifférent et vague est plus désagréable, que ne peut être embarrassant le coup-d'œil le plus observateur. On aime mieux, sur-tout dans la jeunesse, subir un examen même rigoureux, que d'être compté pour rien. L'amour-propre de M<sup>lle</sup>. de la Vallière ne fut point choqué; mais cette complète indifférence blessait son cœur; elle venoit chercher une protectrice, et elle ne trouvoit que la plus froide étrangère. La maréchale n'avoit jamais examiné que des princesses et des femmes d'un rang éminent; tout autre genre d'observation n'étoit à ses yeux qu'une puérité. Cependant on ne pouvoit l'accuser d'être impérieuse, et sur-tout exigeante; quand on étoit au-dessus d'elle ou son égale, elle rendoit des honneurs; jamais elle ne cherchoit à plaire: pour ses inférieurs, elle ne les remarquoit pas; sa chambre

en eût-elle été remplie, elle se seroit trouvée seule, elle eût agi avec autant d'aisance que si elle eût été sans témoins, mais aussi elle n'exigeoit rien d'eux ; les personnes qu'elle regardoit comme subalternes ne pouvant jamais attirer son attention, jouissoient avec elle d'une entière liberté, leurs actions et leurs discours étoient toujours sans conséquence pour elle. Enfin, elle étoit impertinente d'une manière si profonde et avec tant de simplicité et de bonne foi, qu'on en étoit beaucoup plus surpris qu'indigné, et du moins par la tournure de ses idées et par son caractère, on n'en souffroit jamais. Elle fit avec distraction quelques questions à M<sup>lle</sup>. de la Vallière ; elle n'écouta pas les réponses ; ensuite, pour la forme, elle lui donna plusieurs conseils généraux sur la manière de se conduire à la cour, c'est-à-dire sur l'importance d'observer les usages. Elle n'entra point dans le détail de ces usages, car elle assura gravement que le temps seul et une étude suivie pouvoient apprendre à les connoître. Elle se borna



à recommander à M<sup>elle</sup>. de la Vallière de garder long-temps un silence absolu. Mademoiselle de la Vallière profita sur-le-champ de cet avis; elle tomba dans une rêverie profonde; la maréchale qui travailloit au métier, et qui avoit tout dit, cessa de soutenir la conversation, ce ne fut qu'au bout d'une heure que, levant les yeux par hasard, elle s'apperçut que M<sup>elle</sup>. de la Vallière étoit toujours là; sans s'étonner de sa taciturnité, elle lui proposa d'aller faire une visite à la prieure du couvent, et M<sup>elle</sup>. de la Vallière, charmée de rompre un tel tête-à-tête, se hâta d'obéir. N'ayant jamais quitté le château de ses parens, elle se trouvoit dans l'intérieur d'un couvent pour la première fois de sa vie. Le silence et le calme religieux de cette maison convenoient à son caractère, et l'accueil rempli de douceur et de bonhomie qu'elle reçut des religieuses, acheva de la toucher. En sortant de chez la prieure elle retourna dans l'église, où elle avoit déjà fait une prière en entrant dans la maison; elle avoit besoin de se

recueillir ; après avoir passé une demi-heure dans l'église, elle fut dans un vaste cloître dont les arcades ouvertes donnoient sur un cimetière au milieu duquel s'élevoit une fontaine de marbre blanc ; une eau pure et limpide retombant sur l'herbe, serpenoit doucement autour des tombeaux. Le mouvement de l'onde et son murmure avoient quelque chose de frappant dans l'asyle muet de la mort : il faisoit nuit, la lueur mystérieuse d'un brillant clair de lune embellissoit encore ce tableau mélancolique ; M<sup>lle</sup>. de la Vallière le considéroit avec intérêt en se promenant lentement dans le cloître. C'est ici, dit-elle, qu'il est doux de rêver à la mort ; j'aime à contempler ces tombeaux, ils ne retracent que l'idée d'une heureuse immortalité ! ... Celles qui reposent sous ces pierres s'assurèrent aussi durant la vie même un repos inaltérable. Elles eurent toutes un destin uniforme, elles fixèrent l'incertain, l'effrayant avenir, elles le créèrent constant, invariable pour elles, dans cette enceinte respectable rien n'est sujet au changement, tout

y est durable, éternel, comme la vertu et la vérité ; ici, le temps s'écoule sans paroître agir, il n'amène point de vicissitudes, il ne produit point d'événemens imprévus, il a perdu le pouvoir de frapper et de surprendre ; on ne le craint point, il mène au but, il ne renverse point de vains projets, il réalise de sublimes espérances, il termine l'existence sans abréger les destinées ; la durée d'un jour est ici l'image de la vie entière, dans quelque instant que la mort arrive, on est prêt, on n'a rien de plus à faire, on possède la science qui suffit, on a rempli son sort.... Pour nous le temps homicide et fugitif porte une faux meurtrière et des ailes ; on se le représente ici sous de plus nobles traits, on le voit majestueux, immuable, on le confond avec l'éternité !.... Mais ces réflexions me seront-elles inutiles ? les aurai-je faites sans aucun fruit ? J'allois dans le dangereux séjour où règnent la vanité, l'agitation et le tumulte, et la Providence me conduit dans le modeste asyle de la paix !.... J'ai dix-huit ans,

l'avenir encore est à moi, je puis aussi, comme ces vierges saintes, le composer moi-même, l'assurer, le connoître d'avance et dans tous ses détails; si je le veux, il va cesser d'être impénétrable pour moi, je pourrai l'embrasser d'un coup-d'œil; et dans toute son étendue je le verrai toujours tranquille, pur et vertueux! Quelle foiblesse me feroit hésiter, qué sacrifierai-je? Non l'amitié, hélas! mais une frivole curiosité; la mort et l'absence m'ont séparée sans retour de tout ce qui me fut cher! Loin de regretter des plaisirs qui ne sauroient satisfaire le cœur, je m'applaudirai de n'avoir jamais connu les jouissances de l'orgueil; peut-on les goûter sans se corrompre, et si on les dédaigne, combien on doit trouver insupportable la contrainte et la gêne des usages du monde et de l'étiquette?... Pourquoi donc, à l'abri des dangers et des tempêtes, sortirois-je de cet heureux port pour m'embarquer avec crainte, sans guide et sans ambition sur une mer orageuse?... Ah! restons ici; une voix divine me dit en secret que j'y

suis appelée, dois-je résister à cette inspiration soudaine?... Mais les volontés de ma mère?... Cette place qu'elle obtint pour moi, ce projet de mariage qu'elle forma, et sur lequel elle m'ordonna de réfléchir mûrement.... enfin l'étonnement que cette prompte résolution causeroit à ma famille?... Ne précipitons rien, et, quoiqu'à regret, méditons long-temps ce nouveau dessein avant de songer à l'exécuter.

Fortement occupée de cette idée, mademoiselle de la Vallière la retrouva la nuit dans un songe dont elle conserva toujours le souvenir, et dont elle a laissé le récit dans ses lettres (1). Elle rêva qu'éplorée et fuyant un objet dangereux, elle se réfugia dans une église; là, se croyant encore poursuivie, et jetant autour d'elle des regards inquiets, ses yeux se portèrent vers une tribune grillée; tout-à-coup la grille s'ouvre, une

---

- (1) Voyez la vie de madame de la Vallière à la tête du sermon que prononça Bossuet pour sa profession,

figure majestueuse apparoissant à demi dans l'ombre ; éleva l'une de ses mains en montrant un long voile d'une blancheur éclatante , au même instant une voix céleste fit entendre ces paroles : *Cache-toi sous ce voile , c'est-là que tu trouveras la paix et la sûreté!*.... Elle se réveilla baignée de larmes : quoique ses méditations de la veille eussent pu naturellement produire ce songe , elle en fut vivement frappée , elle le regarda comme une prophétie , et le jour même elle en écrivit le détail.

Au bout de huit ou dix jours la maréchale quitta Chaillot pour conduire à Saint-Germain M<sup>elle</sup>. de la Vallière ; cette dernière s'attendrit en se séparant des bonnes religieuses auxquelles déjà elle s'étoit attachée. Un conseil, le moindre encouragement auroit pu l'engager à se fixer irrévocablement parmi elles , le monde alors eût appelé cette action une folie , cependant ce parti courageux eût épargné à M<sup>elle</sup>. de la Vallière dix années d'égaremens , de cruelles souffrances et de justes reproches.

Mademoiselle de la Vallière, sur la route de St.-Germain, éprouvoit des inquiétudes d'autant plus pénibles qu'elle n'osoit les confier; c'étoit pour elle une idée bien effrayante que celle d'une présentation à la cour: quoiqu'on lui eût beaucoup vanté l'esprit et les agrémens de Madame, elle la craignoit extrêmement; la jeune personne la moins susceptible de coquetterie, et celle qui a le moins d'expérience, sait toujours confusément que c'est le jugement des femmes qu'elle doit redouter. Mademoiselle de la Vallière se représentoit Louis XIV sous les traits les plus majestueux et les plus imposans, elle avoit une ardente curiosité de le voir, et cependant elle ne le craignoit point.

On arrive à St.-Germain, et après la toilette la plus longue qu'eût faite encore M<sup>lle</sup>. de la Vallière, elle fut présentée à Madame et à toute la famille royale, à l'exception du roi qui chassoit à Compiègne, et qui ne revint que le surlendemain au soir.

Mademoiselle de la Vallière eut beau-

coup de succès à sa présentation ; elle reçut des reines et des princesses un accueil qui la charma ; elle arriva dans un moment favorable pour elle ; le roi étoit absent , on se trouvoit désœuvré , et le début d'une jeune personne d'une figure charmante et de la modestie la plus craintive , fournit un sujet de conversation , et par cela seul pouvoit devenir une cause de bienveillance. A la cour , la timidité dans l'âge mûr ne paroît être que de la gaucherie ; mais elle y réussit toujours dans la grande jeunesse ; les princes les plus affables veulent être imposans , et le meilleur de tous est toujours flatté en secret de l'embarras qu'il inspire ; il n'en est point qu'on n'ait vu sourire alors même qu'il cherche à rassurer celui qu'il intimide , et cette espèce de sourire , quoique toujours doux et gracieux , déclare une supériorité si prodigieuse et si profondément sentie !..... C'est sur-tout à la cour que l'orgueil dépourvu des formes repoussantes qui lui sont naturelles , sait emprunter les plus aimables traits ; c'est-là que sou-



vent il se montre sous l'apparence de l'indulgence et de la douceur, et c'est ce qu'un long usage peut seul faire discerner.

Mademoiselle de la Vallière fut enchantée de Madame; en effet, Henriette d'Angleterre étoit l'une des personnes les plus distinguées de cette cour si brillante. Elle avoit un grand éclat de fraîcheur et de beauté, une grace séduisante dans les manières, de la gaîté, de la franchise; mais cette dernière qualité si précieuse, peut facilement avoir de grands inconvéniens dans les personnes d'un rang supérieur; elle ne donnoit point d'indiscrétion à Madame; jamais femme ne sut mieux garder un secret, mais aussi jamais princesse ne sut moins dissimuler l'aversion ou l'ennui. Avec une telle sincérité on paroît souvent inégale, on n'a le suffrage ni des importuns, ni des sots; on doit même être condamné sur ce point par les sages, car une véritable bonté feroit supporter sans effort les choses qui causent tant d'humeur à ceux qui n'ont pas cette perfec-

tion de caractère. Madame passoit pour avoir un grand fond de modestie ; et pour aimer la vérité. Elle parloit ingénument de ses défauts , elle convenoit de ses torts avec une bonne foi remplie de charmes ; mais jusqu'à cette époque rien encore n'avoit pu blesser sa vanité ; généralement admirée , environnée d'adorateurs enthousiastes, elle jouissoit encore d'un succès plus glorieux , elle possédoit la confiance et l'amitié du roi. Tout le monde rendoit justice à la pureté de cette liaison , quoiqu'elle fût intime , et que le roi parût se plaisir à y donner de l'éclat par la galanterie la plus aimable. Mais on connoissoit le penchant de Madame pour le comte de Guiche, et l'on voyoit que le roi , loin d'en être jaloux , accordoit au comte toutes les distinctions de la faveur. Cependant on répétoit à Madame que l'espèce de sentiment et l'admiration passionnée que le roi avoit pour elle , le préserveroient à jamais d'un attachement véritable pour un autre objet ; elle le croyoit , et cette illusion la flattoit trop vivement pour

qu'elle pût la perdre sans un violent dépit. L'amour-propre des princes aimables et spirituels auxquels tout prospère, ne sauroit être frappant ni même visible ; la vanité n'est importune aux autres que lorsqu'elle est inquiète ; sa parfaite sécurité peut ressembler à la modestie. Comment la feroit-on sentir quand elle est pleinement satisfaite, et que rien ne lui est disputé ? Madame encourageoit ses amis à ne lui pas déguiser ses imperfections, elle les connoissoit elle-même ; mais elle en ignoroit les inconvéniens et les conséquences. On répète tant aux princes que leurs défauts même ont quelque chose d'attachant, ils le croient de si bonne foi !... Leurs aveux à cet égard ont bien peu de mérite, et la vérité qui leur en parle est sans aucun danger. Avec le ton et les expressions de sa prétendue modestie, Madame vouloit obtenir en tout d'éclatantes préférences, elle ne s'avoit pas que cette prétention fût en elle un desir ardent inspiré par l'orgueil, elle étoit parvenue à se persuader que ce n'étoit qu'un droit et une justice.

Cependant M<sup>elle</sup>. de la Vallière , transportée sur un théâtre si brillant et si nouveau pour elle , se fit remarquer non-seulement par les graces de sa figure , mais par l'air de mélancolie répandu sur toute sa personne, et que rendoit plus frappant le deuil qu'elle portoit encore ; les regrets de la mort de sa mère et sa tristesse intérieure , au lieu de s'affoiblir , s'étoient exaltés depuis qu'elle habitoit la cour. La douleur peut trouver quelque distraction dans une certaine nouveauté d'objets , lorsqu'ils sont en harmonie avec elle , mais elle s'irrite par les contrastes. M<sup>elle</sup>. de la Vallière ne se faisoit aucune illusion sur la bienveillance qu'on lui témoignoit , et elle avoit cru à celle que lui avoient montrée les recluses de Chaillot ; il y a toujours de l'accord entre les solitaires et les affligés ; mais la gaîté si vive que M<sup>elle</sup>. de la Vallière voyoit éclater autour d'elle , lui faisoit trop sentir combien elle étoit étrangère à tout ce qui l'environnoit. N'ayant vécu jusque-là qu'avec des personnes qui avoient partagé tous ses sentimens , elle se trouvoit

seule au milieu de cette foule brillante, elle s'effrayoit de son isolement, elle regrettoit avec amertume la douceur et les consolations de la tendre et compatissante amitié.

Toute la cour attendoit le roi absent depuis deux jours; il revint enfin. Il fut d'abord chez la reine-mère; une demi-heure après il se rendit chez Madame. On ouvre les deux battans de la porte; on annonce le roi... M<sup>elle</sup>. de la Vallière, placée à l'écart derrière quelques-unes de ses compagnes, se lève précipitamment et s'avance pour regarder le roi; Madame remarqua ce mouvement; elle sourit, appela M<sup>elle</sup>. de la Vallière, et la présenta au roi. M<sup>elle</sup>. de la Vallière, plus émue qu'intimidée, osa lever les plus beaux yeux du monde; son regard expressif et si doux rencontra celui du roi; elle rougit, et se hâta de s'éloigner.

Louis XIV n'étoit pas l'homme de sa cour le plus régulièrement beau, mais indépendamment de son rang, il en étoit le plus remarquable. Il avoit quelque chose de frappant dans sa démar-

che et dans son maintien ; sa physionomie imposante et grave imprimoit le respect , mais tous les mouvemens en étoient gracieux ; un regard pénétrant et mélancolique , un sourire plein de douceur et de finesse , donnoient à tous ses traits une expression intéressante ; quoique son éducation eût été négligée , il avoit un esprit aussi solide qu'étendu , les idées les plus justes et le tact le plus sûr. Il écrivoit mal , parce qu'il n'écrivoit presque jamais ; en même temps personne ne parloit aussi bien que lui ; aussi aimoit-il la conversation des gens d'esprit , pourvu qu'ils n'eussent ni affectation ni pédanterie. La grandeur et la droiture furent les qualités qui le distinguèrent éminemment ; il fallut de l'éclat pour lui plaire et des vertus pour l'attacher ; nul prince ne sut allier mieux que lui le goût des amusemens nobles et délicats à l'esprit des affaires , et la grace à la dignité. Il étonnoit au conseil par sa sagacité , par l'élévation et la justesse de ses vues ; il frappoit d'admiration les étrangers par la majesté de

sa représentation dans les audiences publiques et dans les fêtes ; il charmoit dans la société intime par l'agrément infini de sa conversation , et par une manière inimitable de conter (1). Sa grande ame sentit profondément toute la sublimité de la religion , et il connut combien elle est nécessaire au bonheur public , et combien elle est utile à ceux qui gouvernent. Malgré l'ardeur de ses passions et son goût pour les plaisirs , il ne manqua jamais de consacrer chaque jour au moins huit heures au travail (2). A vingt ans il voulut remplacer un premier ministre instruit et laborieux , quoiqu'il eût à surmonter tout le dégoût et toute la peine que l'ignorance peut ajouter à l'ennui des affaires , et sa persévérance sur ce point ne se démentit jamais pendant plus d'un demi-siècle. On n'a point assez loué sa bonté qui fut extrême , parce qu'il n'eut pas une certaine familiarité de ton

---

(1) Souvenirs de madame de Caylus.

(2) Voyez Choisy , et tous les Mémoires du temps.

et de manières qui la rend plus visible, et qui souvent même la fait présumer où elle n'est pas ; il sut donner à la bonté un éclat et une majesté qui la firent confondre avec la grandeur et quelquefois avec la grace et l'élégance. Tous les mots ingénieux que l'on cite de lui sont d'une bonté parfaite ; et quelles bonnes actions peuvent surpasser les établissemens touchans des Invalides et de Saint-Cyr ? Enfin, il fut sensible, il jouit d'un bonheur que la puissance rend presque toujours douteux, et qu'elle ravit souvent ; il fut aimé pour lui-même. On reproche à ce grand prince un orgueil excessif, parce que nul souverain ne fut autant loué : c'est lui faire un tort d'avoir inspiré le plus vif enthousiasme ; un roi qui règne avec éclat ne sauroit empêcher les gens de lettres de célébrer ses bienfaits et sa gloire, qu'en recevant leurs hommages avec dédain. Le peut-il ? le doit-il ? Henri-IV, loin de repousser les louanges de Malherbe, applaudit à ses vers : pourquoi veut-on que Louis XIV eût imposé silence aux grands poètes de



son siècle ou qu'il eût reçu avec indifférence les éloges de Corneille, de Molière, de Quinault, de Racine et de Boileau ? Mais on sait qu'il ne donna jamais à ceux qui l'approchèrent le droit de le louer en sa présence, et que dans la société particulière il montra toujours le mépris le plus vrai pour la flatterie.

Mademoiselle de la Vallière, reprenant sa première place derrière ses compagnes, fut distraite toute la soirée ; elle n'écoutoit rien de ce qui se disoit autour d'elle, mais elle entendoit le roi. Lorsqu'il fut parti, elle se rappela tout ce qu'il avoit dit, et sur-tout son regard. Pouvoit-elle l'oublier ce regard sympathique, le premier que ses yeux eussent rencontré depuis le départ de son amie !.... De son côté, le roi avoit été frappé de la figure noble et touchante de mademoiselle de la Vallière ; le lendemain il la chercha des yeux ; il ne l'apperçut point ; elle le voyoit cependant, mais elle étoit à sa place ordinaire, toujours à l'écart, toujours silencieuse et cachée, sans dessein et non sans trouble, ne voulant qu'en-

trevoir le roi et l'écouter. Un sentiment nouveau dont elle n'avoit même pas d'idée, vint répandre un vague étonnant sur toutes ses journées ; indécise et distraite elle n'agissoit plus que machinalement et par habitude : nulle réflexion ne l'éclairoit, sa pensée même, chaste et mystérieuse, ne lui représentoit point l'image du roi, du moins distinctement ; mais dès le matin, elle desiroit le soir, afin de se trouver au cercle de Madame ; surtout les jours que Madame consacroit à sa société intime ; le roi passoit alors toute la soirée chez elle. On auroit pu sans intérêt particulier se plaire dans une société où l'on voyoit souvent rassemblés le comte de Guiche, l'homme le plus brillant de la cour ; le marquis de Vardes son ami, qui joignoit à une grande souplesse de caractère l'esprit le plus piquant ; le duc de Roquelaure, célèbre par ses bons mots et sa gaîté ; le duc de la Rochefoucauld, qui, dans le tumulte des camps et au milieu des intrigues de la cour, sut toujours observer avec finesse, et méditer souvent avec profon-

deur; Benserade, poète aimable; le comte de Bussy-Rabutin, écrivain satirique et courtisan aussi flatteur que spirituel (1); le comte de Grammont, qui, par l'originalité de ses folies et par une légèreté remplie de grace, se fit pardonner tant d'écarts;.... le duc de Lauzun, dont le caractère et les aventures furent également romanesques; le Grand Condé, qui réunissant à toutes les qualités d'un héros, une instruction aussi variée qu'étendue, et les agrémens d'un homme du monde, pouvoit charmer à-la-fois les savans, les littérateurs et les femmes; la comtesse de Soissons, intrigante ambi-  
tieuse, mais séduisante par ses graces; M<sup>elle</sup>. de Montpensier, digne petite-fille de Henri IV par son esprit et son courage, et seule princesse peut-être qui ait joint les mœurs les plus austères à l'exaltation de la tête et à la bravoure d'une amazone; la princesse Palatine, dont le plus grand de nos orateurs a loué d'une ma-

---

(1) Madame le voyoit, quoique le roi ne l'aimât pas.

nière si sublime l'esprit supérieur, les talens et les vertus ; la belle comtesse de Brégy, qui nous a laissé de si jolis vers ; madame de Sévigné, M<sup>me</sup>. de la Fayette, mademoiselle de Scudéry, souvent admise dans l'intérieur de Madame. Mademoiselle de la Vallière se disoit qu'il étoit bien simple que la conversation de personnes si distinguées inspirât le plus vif intérêt, sur-tout lorsqu'elles étoient animées par la présence du roi et par le desir de lui plaire. Un soir que le roi chassoit dans la forêt de Saint-Germain, le cercle chez Madame fut peu nombreux, mais composé des personnes les plus aimables. Néanmoins M<sup>lle</sup>. de la Vallière n'écoutoit pas et rêvoit, lorsque Bense-rade s'écria que Saint-Germain étoit véritablement un séjour enchanté. Oui, reprit mademoiselle de Scudéry, pourvu que *l'enchanteur* y soit (1). Ce mot fit tressaillir mademoiselle de la Vallière ; il lui dévoiloit sa pensée la plus intime ; mais voulant se persuader que le senti-

---

(1) Citation vraie.

ment qui l'occupoit n'étoit qu'une opinion , elle se répétoit : Tout le monde pense comme moi... Cependant depuis ce jour une inquiétude et une tristesse indéfinissable se mêlèrent à son admiration pour le roi. Elle étoit désœuvrée en son absence ; car elle n'osoit fixer sur lui son imagination ; sa présence la plongeoit dans une profonde mélancolie , et lorsqu'elle cessoit de le voir , elle craignoit de se trouver seule. Comme si elle eût eu quelques reproches à se faire , elle éprouvoit un étonnement , une sorte de saisissement intérieur qui ressembloient aux remords ; et c'est ainsi que l'amour , qui devoit lui coûter tant de larmes , s'annonçoit dans son cœur par un trouble douloureux et de cruelles inquiétudes. Le roi n'auroit jamais produit sur son cœur cette dangereuse et profonde impression , s'il n'eût été distingué de tous les autres hommes que par son éclat , par les agrémens et la supériorité de son esprit ; mais elle remarquoit en lui une bonté active et délicate qui ne se démentoit jamais ; elle en saisissoit avec délices toutes

les nuances ; rien n'échappe en ce genre à l'amour observateur ; s'il s'aveugle sur les défauts , combien il est clairvoyant pour découvrir jusqu'aux germes des vertus qui peuvent servir à le justifier ! M<sup>lle</sup>. de la Vallière admiroit avec attendrissement la tendresse respectueuse de Louis pour la reine-mère , son amitié et ses procédés constamment indulgens et généreux pour Monsieur , sa déférence et ses soins pour la jeune reine, ses égards pour les princes du sang , son desir de plaire et sa grace avec ses amis , sa douceur inaltérable avec ses domestiques , sa bienveillance pour tout le monde (1). M<sup>lle</sup>. de la Vallière le contemploit avec ravissement, lorsqu'il montrait aux chefs de la Fronde une affabilité si naturelle , lorsqu'il s'entretenoit avec le Grand Condé des événemens de cette guerre avec autant de simplicité que si elle n'eût pas été faite contre lui (2). Cette bonhomie sublime est en effet l'un des traits qui

---

(1) Voyez tous les Mémoires.

(2) Mém. de Montpensier et de Motteville.

peint le mieux la grandeur de caractère et la belle ame de ce prince ; on la vit en lui aussitôt que les troubles furent apaisés ; on lui rendit alors l'hommage le plus flatteur qu'un souverain puisse recevoir ; la reconnoissance et l'admiration voulurent éterniser le souvenir de sa clémence magnanime , on fit graver des jetons d'or et d'argent qui représentoient un aigle tenant dans ses serres un caducée et un rameau d'olivier avec cette légende : *Point de fiel ni d'aigreur dans les ames célestes* (1).

Après le roi , la personne de la famille royale qui fixoit le plus sur elle l'attention de M<sup>lle</sup>. de la Vallière , c'étoit la jeune reine ; cette princesse n'avoit rien de brillant dans son extérieur , mais la bonté la plus touchante se peignoit sur tous ses traits , et cette empreinte auguste n'est-elle pas , sur-tout pour une reine , le premier de tous les charmes ? La reine , épouse craintive et tendre , intéressoit

---

(1) Voyez l'ouvrage *in-folio* du Père Ménétrier , sur les médailles frappées durant le règne de Louis - le - Grand.

également M<sup>elle</sup>. de la Vallière par son caractère et par ses sentimens ; il n'est point de sympathie plus vraie que celle qui se trouve entre les personnes qui sont à-la-fois sensibles et timides. La reine distingua M<sup>elle</sup>. de la Vallière ; cette dernière étoit trop réservée pour chercher à se rapprocher de la reine ; elle remarqua sa bienveillance , mais sans oser en profiter.

Madame aimoit la littérature , et l'on sait combien les ouvrages de mademoiselle de Scudéry eurent de succès à la cour ; ils n'offroient que des peintures idéales ; ils ne peignoient même pas l'amour , mais ils en parloient toujours ; le style en étoit noble et pur , on y trouvoit de grands sentimens et des idées ingénieuses , ils devoient plaire dans leur nouveauté à des ames élevées et à des esprits délicats. M<sup>elle</sup>. de la Vallière voulut connoître des romans qui faisoient sans cesse le sujet de la conversation ; cette lecture ne lui donna qu'une seule idée fautive , mais ce fut la plus dangereuse qu'une jeune personne puisse avoir : elle



Crut qu'une *grande passion* est un sentiment inévitable , invincible , et qu'en subjuguant le cœur , il peut ne pas l'égarer , comme s'il étoit possible qu'un pouvoir fût à-la-fois rempli d'attraits , irrésistible , suprême et sans nul effet ! A la vérité on lui disoit dans ces romans , qu'il faut cacher avec soin le secret malheureux d'un amour contraire au devoir , et fuir avec courage l'objet qui l'inspire , mais on la dispensoit de l'effet le plus pénible , celui de vaincre un penchant naissant , puisqu'on assuroit qu'on ne triomphe point d'un *véritable amour*. Cependant des sentimens religieux gravés dans son ame combattoient des idées si contraires à la morale , c'étoit beaucoup à son âge de ne pas adopter entièrement un système corrupteur si séduisant et si commode ; c'étoit un grand malheur dans sa situation , de n'en pas sentir tout le danger et toute la fausseté.

Parmi les jeunes personnes distinguées par leur beauté , qui composoient la cour de Madame , on remarquoit surtout mademoiselle de Charente et made-

moiselle de Pons (1); cette dernière, vive, piquante et coquette, avoit l'ambition d'attirer les regards du roi; M<sup>elle</sup>. de la Vallière, malgré son inexpérience, fut la seule personne qui s'en apperçut, et elle ne répondit point aux avances de mademoiselle de Pons, qui parut desirer son amitié; elle se lia avec une personne bien plus dangereuse; c'étoit M<sup>elle</sup>. d'Artigni, l'une de ses compagnes; cette dernière, dépourvue de tous les agrémens extérieurs, avoit tous les vices qui, dans la société, et sur-tout à la cour, peuvent passer pour des qualités aimables, du moins pendant quelque temps; une extrême souplesse de caractère lui donnoit l'apparence de la douceur et de l'égalité; une ambition excessive la rendoit capable d'une régularité de conduite et d'une assiduité aux devoirs de sa place, qu'on attribuoit à une raison parfaite. On peut bien par ses défauts même usurper une bonne réputation, mais on ne la con-

---

(1) Depuis comtesse d'Heudicourt et amie de madame de Maintenon.

serve pas. La préférence de M<sup>elle</sup>. de la Vallière pour M<sup>elle</sup>. d'Artigni, fut déterminée par les motifs les plus sages, mais par une erreur dont les suites ne furent que trop funestes. Les jeunes personnes qui, comme M<sup>elle</sup>. de la Vallière, ne veulent former que des liaisons vertueuses, doivent chercher à ne s'attacher qu'à des amies d'un âge mûr, on peut juger celles-là sans les connoître; l'estime acquise depuis long-temps est presque toujours fondée.

Durant le voyage de Fontainebleau; dans l'une des plus belles soirées de l'été, le roi se promenant sur la terrasse du château, apperçut de loin quatre jeunes personnes qui, après avoir traversé le parterre du Tibre, se hâtoient d'entrer dans les bosquets, l'obscurité ne permettoit pas de les reconnoître; le roi éprouva cette espèce de curiosité qui, si souvent parmi les princes, naît de l'ennui et de l'oisiveté; il dit tout bas à Bérighen de le suivre, et il prit le chemin des bosquets. Les jeunes personnes assises sur des bancs de verdure s'entretenoient en-

semble. Elles parloient d'une fête donnée la veille chez Madame, et du ballet dans lequel le roi et quelques hommes de la cour avoient dansé; cachés derrière des feuillages, le roi et Béringhen écoutent attentivement cette conversation. On se demandoit quel étoit le danseur qui avoit paru le plus agréable; l'une se déclare pour le marquis d'Alincour (depuis maréchal de Villeroi), l'autre pour M. d'Armagnac, la troisième pour le comte de Guiche, la quatrième gardoit le silence; on la presse de s'expliquer, alors la voix la plus douce et la plus touchante se faisant entendre; est-il possible, dit-elle, que l'on puisse remarquer ceux dont vous parlez, quand ils sont auprès du roi!.... — Ah! ah! il faut donc être roi pour vous plaire! — Non, sa couronne n'ajoute rien au charme de sa personne, elle en diminue même le danger. Il seroit trop redoutable s'il n'étoit pas roi; mais du moins il préserve de toute autre séduction. A ces mots, le roi très ému se retire; il défend à Béringhen de parler de cette aventure, il rentre au châ-

teau. Il rêva toute la nuit au secret qu'il avoit surpris , et qui flattoit si vivement son amour propre. Mais quelle étoit donc celle qui le préféroit avec si peu de prétention et tant de sincérité ? C'étoit l'une des filles d'honneur de Madame , comment ne l'avoit-il pas remarquée ? Il étoit sûr de ne l'avoir jamais entendu parler , car ce son de voix enchanteur l'auroit frappé... Du moins cette voix touchante se trahira ; le roi se promet , non de regarder , mais d'écouter toutes les femmes de la cour ; son oreille seule doit éclairer son cœur et diriger ses vœux. Le lendemain il se rendit de bonne heure au cercle de Madame , il parcourt des yeux le groupe des filles d'honneur , et il entrevoit un visage charmant caché derrière Melle. d'Artigni ; il se rappelle que c'est la jeune personne en deuil qui lui a été présentée deux mois auparavant , dont la figure noble et mélancolique lui parut si touchante , et qui depuis s'est tellement tenue à l'écart qu'il ne l'a plus revue !... *si c'étoit elle !...* Il le voudroit , il le croit , et cette idée lui cause un

trouble inexprimable.... On arrange des parties de jeu ; pendant ce mouvement , Louis s'approche du groupe des filles d'honneur , il adresse la parole à mademoiselle de Pons ; mais il a les yeux fixés sur M<sup>elle</sup>. de la Vallière , elle baisse les siens , elle rougit !... Le roi s'avance , lui parle ; elle tressaille , elle pâlit , elle répond d'une voix tremblante , mais qu'on ne peut méconnoître : *Ah ! c'est elle !...*

Le roi depuis ce moment ne vit plus chez Madame que M<sup>elle</sup>. de la Vallière , le soin de cacher son amour en augmenta l'ardeur et la délicatesse. Il prit d'adroites informations sur l'objet qui l'occupoit uniquement , tout ce qu'il en apprit acheva de le charmer. On louoit son esprit , sa candeur ; on adoroit son caractère , tout , jusqu'à la simplicité de son éducation ; concouroit à la rendre intéressante aux yeux du roi. Combien avec son innocence et son ingénuité elle lui paroissoit plus jeune que toutes ses compagnes du même âge ! La coquetterie vieillit , son instinct et ses ruses ressemblent à l'expérience ; la naïveté sera

toujours la fleur la plus fraîche de la jeunesse.

La cour retourna le jour suivant à St.-Germain, et le lendemain le roi proposa une promenade dans le bois de Vincennes. On part en calèches ; Louis conduisoit celle de Madame , mais M<sup>lle</sup>. de la Vallière étoit dans une autre voiture ; on trouve dans le bois une tente de feuillage remplie de rafraîchissemens , on descend de voiture , et toute la cour se rassemble sous ce pavillon de verdure et de fleurs. On entend une musique champêtre , les nymphes, les sylvains et les bergers du bois accourent de toutes parts , et viennent chanter des couplets charmans faits par Benserade ; les bergers présentent des fleurs aux dames , M<sup>lle</sup>. de la Vallière choisit dans leurs corbeilles un lis ; en faisant cette action , elle lève les yeux avec timidité , elle rencontre les regards du roi , placé dans ce moment à côté d'elle , et elle dit en rougissant : cette fleur est aussi le symbole de l'innocence. Ce détour si naïf fit sourire le roi , et lui causa

en même temps le plus doux attendrissement. L'innocence ! dit-il, ah ! quel charme vous lui donnez ! . . . . Il n'en put dire davantage, Madame s'approchoit ; mademoiselle de la Vallière , par un mouvement aussi prompt qu'irréfléchi , laissa retomber dans la corbeille posée sur une table devant elle , la branche de lis qu'elle tenoit , et elle en saisit une de tubéreuse . . . . Elle ne sentit que trop ensuite l'imprudence de ce mystère , ce premier repentir empoisonna pour elle tout le plaisir de cette journée. On resta dans la feuillée jusqu'au déclin du jour , et l'on voulut encore se promener à pied dans le bois. Au bout d'une demi-heure , une grosse pluie d'orage survint tout-à-coup , chacun courut chercher un abri sous des arbres ; mademoiselle de la Vallière qui marchoit lentement resta seule en arrière , et le roi s'y trouva avec elle : il offrit son bras , et cet appui , loin d'assurer la marche timide de celle qu'il soutenoit , sembloit la rendre plus chancelante encore . . . . Louis promet de



conduire par le chemin le plus court, et ce chemin ne finissoit point; mademoiselle de la Vallière inquiète et tremblante gardoit le silence, et son trouble et sa surprise devinrent extrêmes, lorsque le roi, voulant profiter d'une occasion si favorable, lui parla de ses sentimens; son pénible embarras égaloit son émotion, mais plusieurs personnes qui cherchoient le roi parurent au détour d'une allée; le roi demanda vainement une réponse, il n'en obtint point; s'il eût été moins jeune ou s'il eût moins aimé, il n'auroit pas trouvé ce silence aussi effrayant. Il en fut attristé tout le reste du jour. Le roi avoit une politesse si parfaite, que personne ne s'étonna qu'il fût resté pour conduire M<sup>elle</sup>. de la Vallière, ni que durant plus d'une heure, malgré la pluie qui tomboit en torrens, il n'eût pas voulu, donnant le bras à une dame, mettre son chapeau sur sa tête (1). Tel étoit le respect qu'on avoit

---

(1) Détail vrai.

alors pour les femmes, dans le temps où les Français étoient, de l'aveu même de leurs ennemis, le peuple le plus aimable de l'Europe. La déclaration respectueuse et passionnée du roi, ne toucha que trop profondément un cœur sensible et combattu qui déjà s'étoit donné. Mais le mouvement de joie qu'éprouva Melle. de la Vallière en découvrant la passion du roi, lui fit connoître aussi toute la violence de ses propres sentimens, qu'elle n'avoit regardés jusqu'alors que comme une simple préférence. Quoi donc, se dit-elle, je m'applaudis du triomphe le plus funeste et le plus criminel ! c'est un amour adultère que j'inspire !.... et tandis qu'il osoit m'en parler, une joie insensée remplissoit mon cœur !.... Ai-je pu oublier ainsi la dignité de mon sexe et tous les principes qui me sont si chers !... Et j'ai gardé le silence !.... Je ne lui ai point ôté une espérance injurieuse !... Que pense-t-il de moi ! Sans doute il me méprise !... Je saurai réparer ce moment d'erreur et d'imprudence ; hélas ! quel prix ne

dois-je pas attacher à son estime, c'est le seul de ses sentimens auquel il me soit permis de prétendre !... Les résolutions les plus vertueuses furent le fruit de ses réflexions. Les jours suivans M<sup>elle</sup>. de la Vallière se rapprochant davantage de Madame et de la jeune reine, ne laissa au roi aucune possibilité de lui parler ; le roi se décide à lui écrire. Mais on lui a dit que M<sup>elle</sup>. de la Vallière écrit elle-même parfaitement ; il ignore qu'une lettre d'amour n'a pas besoin d'art, et que la plus ingénieuse est rarement la plus persuasive ; il croit avoir besoin d'un confident dans cette occasion, et il choisit Benserade. Ce dernier raccommoda la lettre du roi, ou pour mieux dire il la gâta ; il y ajouta plusieurs phrases spirituelles, qui en ôtoient cette vérité de sentiment si préférable aux pensées les plus brillantes. Le roi ne fit à Benserade qu'une demi-confiance, il lui avoua son amour, mais il n'en nomma point l'objet, et Benserade ne le soupçonna pas ; il crut même que cette lettre s'adressoit à M<sup>elle</sup>. de Pons. Ben-

serade à quarante-cinq ans , toujours galant , aimable encore , étoit amoureux de M<sup>lle</sup>. de la Vallière , qui ne s'en doutoit pas , et qui le regardant presque comme un vieillard et touchée des soins qu'il lui rendoit , avoit pris pour lui de l'amitié et lui monroit de la confiance. Cependant M<sup>lle</sup>. de la Vallière reçoit la lettre du roi. Elle aimoit , cet écrit lui parut un chef-d'œuvre d'amour et de génie. Le roi demandoit une réponse , mais comment répondre à une telle lettre ! On vouloit ôter l'espérance , et néanmoins on vouloit aussi donner une opinion favorable de son esprit. La lettre qu'on alloit écrire étoit la première et seroit la dernière , on y attachoit une si grande importance ! Dans cet embarras on se décide à consulter Benserade , en lui cachant le nom de l'amant dont on rejette l'hommage. En effet , mademoiselle de la Vallière le soir , chez Madame , dit tout bas à Benserade qu'elle le prioit de se rendre chez elle le lendemain dans l'après - midi. Benserade transporté de joie d'obtenir un rendez-

vous qu'il n'auroit osé demander, attendit le lendemain avec une impatience inexprimable : à l'heure indiquée il vint chez M<sup>lle</sup>. de la Vallière, il la trouva seule, et en entrant il s'avança et mit un genou en terre devant elle ; croyant simplement qu'il la remercioit de sa confiance, elle sourit de cette démonstration exagérée de reconnaissance. Je voulois, dit-elle, vous consulter sur la réponse que je dois faire à une lettre que j'ai reçue. J'ai besoin d'un conseil paternel et je l'attends de vous. Ces mots glacèrent Benserade, il se releva et s'assit sur une chaise. Alors M<sup>lle</sup>. de la Vallière ne voulant pas montrer l'écriture du roi, fut obligée de lire elle-même et tout haut ; Benserade reconnut dès les premières lignes cette lettre qu'il avoit presque entièrement composée. Comme il étoit beaucoup moins amant que courtisan, il se consola promptement, en pensant au parti qu'il pourroit tirer de cette double confiance. Lorsque M<sup>lle</sup>. de la Vallière eut achevé d'une voix basse et tremblante la lecture de la lettre, à présent, s'écria Benserade,

je devine votre secret tout entier, il n'y a que le roi qui puisse avoir autant d'esprit !..... Mademoiselle de la Vallière nia foiblement, et bientôt convint de tout (1). Benserade eut beaucoup de peine à composer une lettre au gré de mademoiselle de la Vallière, elle en trouvoit toujours les expressions équivoques ; enfin Benserade bien certain que la lettre ne contiendrait pas le *dernier mot* de cette correspondance, se décida à dicter la réponse la plus fière et la plus rigoureuse. Lorsque mademoiselle de la Vallière fut seule, elle relut cette réponse, et au fond de l'ame il lui sembloit que le ton en étoit trop sec et trop rude ; elle finit par se dire qu'elle ne devoit point envoyer une lettre qu'elle n'avoit pas dictée : un artifice n'est-il pas toujours condamnable, quel qu'en soit le motif ? Cette réflexion qui étoit si bien dans le caractère de mademoiselle de la Vallière l'auroit décidée indépendamment du motif secret

---

(1) Tous ces détails historiques.

qu'elle n'osoit s'avouer. Elle écrivit une autre lettre qu'elle envoya à Benserade, qui s'étoit chargé de la faire parvenir au roi. Benserade devenu confident de mademoiselle de la Vallière, obtint facilement toute la confiance du roi, qui se laissa guider entièrement par lui. Benserade n'eut pas de peine à persuader à Louis qu'il n'obtiendrait jamais une réponse favorable par écrit. Mais on n'espéroit pas que M<sup>lle</sup>. de la Vallière pût consentir à donner un rendez-vous. Benserade promit de gagner M<sup>lle</sup>. d'Artigni, dont l'appartement communiquoit à celui de M<sup>lle</sup>. de la Vallière; les logemens des filles d'honneur étoient situés au faîte du château, il étoit possible d'y parvenir par les plombs, mais de cette manière on ne pouvoit entrer que par des fenêtres qui donnoient sur une espèce de terrasse. Il fut convenu que mademoiselle d'Artigni ouvreroit sa fenêtre, et que de son appartement Louis passeroit dans celui de M<sup>lle</sup>. de la Vallière. La négociation de Benserade eut tout le succès qu'il avoit annoncé. Mademoi-

selle d'Artigni étoit ambitieuse, et lorsque cette passion n'est pas réprimée par des principes religieux, elle donne, suivant les circonstances, la hardiesse, l'audace, ou la bassesse et la duplicité qui peuvent conduire au but qu'on veut atteindre. Le soir même, à minuit, le roi plein d'inquiétude et d'agitation, escalada les plombs, parvint à la terrasse, trouva la fenêtre ouverte, entra chez la vile d'Artigni, qui le conduisit à la porte de la chambre de M<sup>lle</sup>. de la Vallière (1); cette dernière, à peine rentrée depuis un quart-d'heure, étoit assise dans un fauteuil et relisoit la lettre du roi. Elle entend ouvrir sa porte, elle tourne la tête, apperçoit le roi, fait un cri, se soulève et retombe presque évanouie dans son fauteuil !... Louis est à ses pieds, il reconnoît sa lettre qu'elle tient encore, il voit qu'elle s'occupoit de lui, il s'attendrit et cherche à la rassurer, en lui protestant que ses sentimens sont aussi purs que passionnés. M<sup>lle</sup>. de la Vallière ne

---

(1) Fait historique.



répond d'abord que par un torrent de larmes, ensuite elle ose reprocher au roi une témérité qui peut la déshonorer; le roi répond qu'on l'ignorera toujours; il donne sa parole de ne faire aucune démarche à l'avenir sans le consentement de M<sup>lle</sup>. de la Vallière; enfin, il l'interroge sur les sentimens qu'il inspire, on lui refuse avec fermeté l'aveu qu'il sollicite, alors il déclare qu'il a recueilli la conversation nocturne du bosquet. M<sup>lle</sup>. de la Vallière se cache le visage avec ses deux mains, et ses pleurs recommencent à couler. Louis lui montrant de respect et de délicatesse, qu'il parvint à la calmer un peu: M<sup>lle</sup>. d'Artigni vint avertir que le jour alloit paroître, aussi-tôt le roi s'échappa.

Le lendemain matin la duchesse de Navailles, gouvernante des filles d'honneur, fut avertie à son réveil qu'on avoit apperçu durant la nuit un homme sur la terrasse des appartemens de mesdemoiselles de la Vallière et d'Artigni. La duchesse de Navailles, sur le champ, envoya chercher des ouvriers auxquels

elle donna l'ordre d'aller sans délai poser des grilles aux deux fenêtres désignées. M<sup>me</sup>. de Navailles avoit toujours eu des mœurs austères ; mais fière de sa réputation , elle y mettoit tant d'amour-propre , qu'elle faisoit de la vertu une espèce de métier ; elle vouloit en retirer une considération personnelle que l'on ne pût comparer à nulle autre ; et quoique sa conduite s'accordât avec ses principes, et qu'il fût impossible de l'accuser d'hypocrisie , on auroit pu souvent lui reprocher de l'exagération, et sur-tout d'aimer les scènes d'éclat. Elle n'avoit consulté dans sa jeunesse que la religion et sa conscience ; et le fruit qu'elle en recueilloit ôtoit à ses actions une grande partie de leur mérite ; elle n'agissoit plus que pour les spectateurs , vanité presque inévitable lorsqu'on se trouve placée sur le plus brillant théâtre , et c'est ainsi qu'à la cour la vertu même sans se démentir , perd communément ses motifs , oublie son véritable but , n'est plus qu'un rôle , et trop souvent un calcul d'ambition.

Mademoiselle de la Vallière fut épou-

vantée en voyant poser des grilles à ses fenêtres et à celles de sa compagne ; elle sentit bien que les soupçons ne tomberoient que sur elle , la laideur de mademoiselle d'Artigni assuroit à cet égard sa réputation. M<sup>elle</sup>. de la Vallière au désespoir , écrivit à Benserade pour lui peindre sa douleur ; Benserade aussi-tôt courut chez le roi , et lui rendit compte de cet événement : alors le roi , sans perdre un moment , ordonna à la duchesse de Navailles de faire poser sur le-champ des grilles à toutes les fenêtres des filles d'honneur , sans exception ; le roi ajouta la défense expresse de dire qu'il eût donné cet ordre (1). Il fallut obéir. La duchesse de Navailles s'en consola par le bruit prodigieux que fit cette espèce d'exécution , qui honoroit toujours sa vigilance et sa rigidité , et même avec plus d'éclat ; mais cette précaution qui sauvait l'honneur de mademoiselle de la Vallière , répandoit des soupçons outrageans sur toutes ses compagnes ; elle en-

---

(1) Historique.

tendit leurs plaintes, elle vit couler leurs pleurs, elle se crut coupable de leurs peines et de l'injustice qu'elles éprouvoient, et elle s'affligea sans mesure. Pour distraire la cour de cet événement qui faisoit le sujet de toutes les conversations, le roi annonça qu'il donneroit une fête à Madame le soir après souper dans les jardins.

Madame avec toute sa cour se rendit à onze heures dans le parc ; le roi la conduisit dans le bosquet où il avoit écouté l'entretien nocturne de M<sup>elle</sup>. de la Vallière avec ses compagnes. Mademoiselle de la Vallière prévenue en secret par Benserade ne pouvoit ignorer qu'elle seule étoit l'objet de la fête ; d'ailleurs elle auroit pu le deviner en entrant dans le bosquet : il étoit magnifiquement illuminé et décoré de guirlandes de lis, fleurs rares pour la saison. M<sup>elle</sup>. de la Vallière rougit en se rappelant la branche de lis qu'elle avoit imprudemment choisie dans le bois de Vincennes ; sur le siège de gazon étoient assises les Graces qui paroisoient s'entretenir ensemble ;

à côté d'elles on voyoit une superbe décoration représentant un temple mystérieux sans inscription et sans attributs : les Graces se levèrent et offrirent aux princesses et à toutes les dames des branches de lis , alors une des portes du temple s'entr'ouvrit et il en sortit une voix mélodieuse qui chanta les paroles suivantes :

Laissons le myrte aux amans ,  
Aucun n'aima comme j'aime ;  
Il faut un nouvel emblème  
Pour de nouveaux sentimens.  
Chacun offre à l'espérance  
Et de l'encens et des vœux ,  
Sans elle je suis heureux  
En adorant l'innocence.

Noble fleur , lis éclatant ,  
Chef-d'œuvre de la nature ,  
D'une ame candide et pure  
Symbole aimable et touchant !  
Embellis la beauté même  
De ta brillante fraîcheur ,  
Attribut de la pudeur ,  
Tu dois orner ce que j'aime.

Madame loua beaucoup ces couplets qu'elle crut faits pour elle : durant toute

la fête elle fut d'une extrême gaîté ; jamais sa vanité n'avoit été aussi satisfaite , et jamais un triomphe imaginaire ou même réel ne causa plus d'enivrement. Tandis qu'elle s'enorgueillissoit d'une erreur , l'objet véritable de la fête cherchoit à se cacher dans la foule , et trembloit qu'on ne devinât la vérité ; attendrie , confuse , inquiète , elle recevoit avec une profonde sensibilité ces hommages ingénieux et délicats , en même temps elle se reprochoit l'excès de sa reconnoissance , elle n'en sentoit que trop le danger ; et elle frémissoit en se voyant au milieu de tant d'observateurs clairvoyans et curieux ; il lui sembloit qu'il étoit si facile de pénétrer son secret ! . . . .

Lorsqu'elle fut rendue à elle-même , seule , dans sa chambre , elle se rappela , avec effroi , tout ce qui s'étoit passé depuis huit jours ; il faut fuir , s'écria-t-elle , il le faut ! . . . Entourée de séductions , ne recevant que de pérnicieux conseils , je dois m'éloigner de ce dangereux séjour , du moins pendant quelque temps , afin

de me recueillir , de me calmer , s'il est possible , et de réfléchir mûrement à ma situation.

La maréchale de Bellefonds étoit à St.-Germain , M<sup>lle</sup>. de la Vallière obtint de Madame la permission d'aller à Paris passer une quinzaine de jours , et elle partit avec la maréchale. Louis , admiré des courtisans , étoit chéri des Parisiens , et devoit l'être. Dans la disette de 1662 , il donna du pain au peuple , en faisant venir une énorme quantité de grains , dont il fit des dons à de pauvres familles à la porte du Louvre (1). Il avoit remis au peuple trois millions de taille : il avoit acquis Dunkerque , rétabli les finances , calmé tous les esprits , anéanti toutes les factions , en montrant autant de clémence que de fermeté ; son gouvernement étoit respecté au - dehors et tranquille au dedans ; enfin , toutes ses démarches , depuis qu'il tenoit les rênes de l'État , avoient été utiles , nobles et bienfaisantes. Mademoiselle de la Vallière ,

---

(1) *Siècle de Louis XIV.*

loin de trouver à Paris les distractions qu'elle cherchoit, y fut poursuivie par le souvenir qu'elle vouloit écarter de son imagination. Le portrait le plus ressemblant du roi étoit placé dans le salon de la maréchale ; elle retrouvoit cette image chérie sous toutes les formes, dans les monumens publics, dans les places, dans les boutiques, et jusqu'à l'empreinte des monnoies la lui retraçoit chaque jour ; la sculpture, la peinture, la gravure, tous les arts se disputoient la gloire de la multiplier ; le nom de Louis retentissoit sans cesse à son oreille, il étoit écrit dans tous les livres (1), et répété par-tout, dans toutes les conversations on parloit du roi, et toujours avec enthousiasme ; aux spectacles on entendoit encore son éloge, et l'on voyoit le peuple le plus aimable de l'univers applaudir avec transport les vers qui célébroient un souverain adoré ; on le voyoit même saisir et former des allusions flatteuses pour le roi. Où le fuir, et com-

---

(1) L'approbation qui les termine.



ment l'oublier ? . . . on ne le pouvoit pas dans le sanctuaire même de la religion ; on y prioit pour lui , on y faisoit des vœux publics pour son bonheur et pour sa gloire ! . . . Tout ce concert d'amour et de louanges étoit plus enivrant à Paris qu'à la cour , parce qu'il étoit moins suspect ; on ne flatte les rois qu'en leur présence ; hors de l'enceinte de leurs palais , c'est la vérité qui s'exprime ; et lorsque , loin de leur demeure , tout le peuple rassemblé s'accorde constamment à les bénir , à s'enorgueillir de les avoir pour maîtres , ces acclamations de la multitude sont le bruit éclatant d'une juste renommée. Obtenir de tels hommages c'est les mériter ; un roi sait régner quand il sait gagner tous les cœurs ; sa véritable gloire est d'être aimé.

Melle. de la Vallière , plus troublée que jamais , écrivit à son amie la comtesse de Thémine , sans lui dévoiler le secret de son cœur ; elle lui mandoit qu'elle souffroit et qu'elle se trouvoit dans la situation la plus dangereuse , qu'elle avoit besoin de conseils , et qu'elle la conjuroit

de venir à son secours. Un peu rassurée par cette démarche, elle fut moins inquiète de son sort en pensant qu'elle l'avoit remis entre les mains d'une amie si fidèle, car elle étoit décidée à se laisser guider par elle.

Cependant Benserade, envoyé par le roi, vint presser mademoiselle de la Vallière de retourner à la cour; il vanta la délicatesse et la pureté des sentimens du roi. Ah! dit mademoiselle de la Vallière en soupirant, j'ai bien peu de lumières, mais la religion m'apprend qu'une passion adultère à laquelle on se livre ne sauroit s'allier avec cette pureté dont vous parlez... — Il n'a pu la surmonter. — Il pouvoit me la cacher. — Il veut la sacrifier à votre repos. — Vous l'a-t-il dit? — Il veut, si vous y consentez, s'occuper de votre établissement. — Le roi! ... — Oui. On sait que le duc de Longueville vous aime; le roi doit vous le proposer pour époux. — Je ne l'accepterois pas. Ma mère avoit formé pour moi le projet d'une autre alliance; je n'ai point pris d'engagement, mais si je me décidois à

sacrifier ma liberté, je préférerois l'époux que mes parens avoient choisi. Mademoiselle de la Vallière fit cette réponse avec une sorte de sécheresse qui ne lui étoit pas naturelle; cette observation n'échappa point à Benserade, mais, feignant de ne pas remarquer la légère nuance de chagrin et de dépit que décéloit la physionomie et le maintien de mademoiselle de la Vallière, il continua de la presser de retourner à St. - Germain, et elle promit de partir sous peu de jours. La proposition de mariage n'étoit point un artifice; le roi, en effet, depuis son entrevue avec mademoiselle de la Vallière, avoit pris pour elle tant d'estime et d'admiration, qu'il forma, de bonne foi, le vertueux dessein de respecter ses principes et d'immoler son amour à sa tranquillité. Cette résolution avoit d'abord blessé mademoiselle de la Vallière, mais, en y réfléchissant, elle sentit combien un tel projet honoroit le caractère du roi; elle crut ne devoir plus redouter celui qui acquéroit tant de droits à son estime et à sa reconnoissance; cette sé-

curité qu'elle n'avoit point encore eue , acheva de la perdre. De retour à Saint-Germain , elle revit le roi avec plus d'attendrissement et de joie que d'émotion , elle ne le craignoit plus. Elle avoit toujours été moins alarmée de ses propres sentimens que de ceux qu'elle inspiroit. L'amour dans le cœur d'une femme pure et vertueuse , n'excite point ces mouvemens impétueux qui ne sont produits que par une imagination dérégulée ; il ne s'empare point de l'ame avec violence , il s'y insinue ; il n'enflamme point , il pénètre ; il est si timide et si voilé , qu'il paroît calme ; il est si généreux , qu'il ressemble à l'amitié ; il n'éclate point , mais il entraîne ! . . . .

M<sup>elle</sup>. de la Vallière , en arrivant à St.-Germain , changea de logement , il s'en trouvoit un vacant qui la rapprochoit davantage de Madame , et qui lui fut donné. Il y avoit à cet appartement une antichambre delâbrée , dont le mur , couvert de lézardes , laissoit entrevoir par plusieurs fentes l'intérieur d'une espèce de galerie qui servoit de passage à la famille .

royale pour se rendre chez Madame. Le roi fit demander par Benserade à mademoiselle de la Vallière de l'entretenir à travers ce mur ( 1 ). Elle n'hésita point à y consentir ; elle auroit cru se rendre coupable de la plus noire ingratitude en montrant au roi la moindre défiance. Pour autoriser notre imprudence , nous trouvons toujours assez de prétextes ingénieux ; afin de pouvoir manquer à de véritables devoirs , on s'en forme souvent d'imaginaires ; alors même que l'on est incapable de vouloir abuser les autres , on cherche à se tromper soi-même ; une sorte de duplicité se mêle toujours aux passions : la franchise et la droiture inaltérables n'appartiennent qu'à la vertu.

L'heure du rendez - vous du roi et de M<sup>lle</sup>. de la Vallière fut fixée au point du jour , afin d'éviter toute surprise : le roi parla d'une manière aussi noble , aussi touchante que sincère ; il renouvela la proposition du mariage avec le duc de

---

( 1 ) Fait historique.

Longueville, M<sup>elle</sup>. de la Vallière la refusa nettement ; le roi n'insista pas , il reprit de l'espérance , et ne parla plus que de ses sentimens , on l'écouta en gémissant ; et l'on eut la foiblesse de promettre de revenir au même lieu les jours suivans. Ce ne fut pas sans remords que mademoiselle de la Vallière accorda ces nouveaux rendez - vous ; il n'y avoit plus de prétextes pour s'entretenir , il n'étoit plus question des projets de mariage ; mais le roi montrait des sentimens si généreux et un respect si touchant , il parloit si bien de la vertu ! . . . . comment se résoudre à le blesser , à l'affliger mortellement ? . . . . On se revit deux fois de la même manière ; mais la vigilante duchesse de Navailles ayant apperçu les lézardes du mur , les fit boucher par des maçons ; le roi exprima sa douleur dans plusieurs billets , il demanda vainement d'autres rendez - vous , mademoiselle de la Vallière refusa avec fermeté de le recevoir chez elle. Les assiduités du roi chez Madame devinrent plus marquées que jamais. Le roi se conduisit avec une

telle prudence pour celle qu'il aimoit, et avec une galanterie si aimable pour Madame, que les personnes les plus spirituelles de la cour qui composoient cette société, n'eurent pas le moindre soupçon de ses véritables sentimens : mais on s'apperçut de ceux de M<sup>elle</sup>. de la Vallière. Le duc de Longueville, jeune, aimable, vertueux, et maître d'une grande fortune, étoit passionnément amoureux d'elle, et mademoiselle de la Vallière refusoit un établissement si brillant. Ce refus surprit tout le monde, et fit ouvrir les yeux ; il n'étoit pas difficile de lire dans le cœur sans artifice de mademoiselle de la Vallière ; le comte de Guiche eut les premiers soupçons. On fit des plaisanteries sur cette passion romanesque ; Madame, se croyant bien certaine que le roi n'y pouvoit répondre, parut plaindre mademoiselle de la Vallière ; Madame, en effet, lui doit quelque compassion, disoit le comte de Guiche, car c'est elle qui la condamne au tourment d'une passion malheureuse ; le roi ne verra jamais ici que l'objet qui efface tous les autres.

Madame écoutoit ces discours flatteurs avec complaisance ; elle assuroit , en souriant , qu'on se trompoit , que le roi n'avoit pour elle que de l'amitié ; mais elle supportoit sans peine la contradiction sur ce point. Mademoiselle de la Vallière avoit trop d'esprit pour ne pas voir à quel excès Madame étoit flattée des sentimens qu'elle supposoit au roi ; il étoit aisé de prévoir que son dépit seroit extrême , si jamais elle se désabusoit. Cette idée causoit à M<sup>lle</sup>. de la Vallière une frayeur insurmontable ; elle pressentoit tout ce que l'orgueil irrité devoit lui faire souffrir. Un incident frivole acheva de la traahir , et de découvrir entièrement le penchant de son cœur. Un soir ; chez Madame , en présence du roi , après avoir parlé d'un roman de mademoiselle Scudéry , on convint de donner à tous ceux qui composoient la société , suivant leurs caractères , les noms des personnages de cet ouvrage. Madame , comme on peut croire , reçut le nom de la principale héroïne ; la comtesse de Soissons , son amie , prit celui de la confidente ;



on avoua que le roi seul devoit garder le nom qu'il immortalisoit ; tout le monde , d'ailleurs , en choisit un du roman ; chacun promit de le substituer à son nom de baptême , et de le signer dans les billets de société qu'on s'écriroit à l'avenir. On oublia M<sup>lle</sup>. de la Vallière dans cette distribution ; le marquis de Varde , s'en appercevant tout-à-coup , lui proposa le nom d'une jeune princesse insipide , que personne ne s'étoit soucié de prendre ; M<sup>lle</sup>. de la Vallière répondit ingénument qu'elle étoit attachée à son nom de baptême , et qu'elle n'en vouloit point d'autre. On lui demanda quel étoit ce nom ; cette question si simple parut la confondre : une réflexion rapide causoit cette anxiété. . . . Madame , étonnée de son trouble , réitéra la question qu'on venoit de lui faire. Mademoiselle de la Vallière sentit combien il étoit ridicule d'hésiter autant à répondre ; cette idée accrut son émotion. Les personnes timides et sensibles n'ont jamais de présence d'esprit ; l'embarras , lorsqu'il est extrême , les jette toujours dans

le découragement. Mademoiselle de la Vallière rougissoit, pâlissoit, baissoit des yeux mouillés de pleurs, et n'avoit pas le courage d'articuler ce nom terrible. Le roi voulut changer d'entretien, mais Madame insistant avec une sorte d'autorité, mademoiselle de la Vallière se résigna, se soumit, et, avec une voix tremblante et une naïveté enchanteresse, elle dit qu'elle s'appeloit *Louise* ! . . . .

A ce mot, un petit murmure de moquerie s'éleva dans le cercle; Madame sourit d'un air de pitié, en assurant qu'elle n'avoit point eu le projet d'embarrasser mademoiselle de la Vallière. Je le crois, reprit le roi; quelle cruauté il faudroit avoir pour former le dessein d'intimider tant d'ingénuité, de douceur et de modestie ! . . . . Ces paroles, prononcées d'un ton sévère et avec une émotion visible, causèrent une surprise qui changea subitement l'expression de tous les visages; on n'apperçut plus la trace des sourires malicieux, chacun reprit un air de bienveillance, à l'exception de Madame, qui ne put dissimuler son hu-

meur. Cependant les jours suivans , le roi reprenant avec elle toute sa grace accoutumée , elle se persuada que la pitié seule avoit produit , en faveur de mademoiselle de la Vallière , ce mouvement d'intérêt si vif et si marqué ; elle en conserva contre elle une espèce de rancune , mais sans prendre encore le moindre ombrage.

La reine - mère faisoit souvent des loteries de bijoux , dont elle donnoit des billets aux personnes de la famille royale et à ses favorites. Un jour que la cour , chez elle , étoit fort nombreuse , et que mademoiselle de la Vallière , à la suite de Madame , s'y trouvoit , la reine - mère fit une de ces loteries , et le roi gagna le premier lot ; c'étoient de magnifiques bracelets de diamans ; tout le monde se récria sur leur beauté : Madame , sur - tout , les loua avec excès ; mais combien ils augmenteront de valeur lorsqu'ils seront donnés ! A qui Louis les offrira - t - il ? La jeune reine les desire sans espoir , Madame se croit sûre de les obtenir ; quelqu'un , en les

admirant , dit qu'ils sont sans prix ; pas encore , reprit Madame , mais ils le seront tout - à - l'heure. Cependant , le roi reprend l'écrin posé sur une table ; il cherche des yeux celle qui ne frappoit jamais la vue , et qu'il falloit toujours découvrir ; il traverse la chambre non-seulement sans embarras , mais d'un air de triomphe : on est si fier , on a tant d'audace quand on veut venger ce qu'on aime ! . . . . Louis s'approche de mademoiselle de la Vallière , et lui présente les bracelets ; il mit à cette action , non la grace de la galanterie , mais toute l'expression du respect et toute la dignité d'un sentiment dont on s'honore ; jamais hommage éclatant ne fut rendu avec tant de franchise et de noblesse ; jamais la contenance de Louis ne fut plus assurée et plus majestueuse : mademoiselle de la Vallière , saisie , pénétrée , remplie d'inquiétude , de crainte et de reconnoissance , parut croire que le roi seulement lui montrait ces superbes bracelets : ils sont fort beaux , dit-elle d'une voix basse en les lui ren-

dant ; acceptez-les , mademoiselle , reprit le roi. Ils vous sont offerts par l'estime la mieux fondée et la mieux sentie. Mademoiselle de la Vallière ne répondit que par une profonde inclination , elle étoit prête à se trouver mal ; le roi s'éloignant , elle se hâta de cacher les bracelets dans son sac à ouvrage , et de se cacher elle-même derrière les personnes qui l'entouroient. L'étonnement général fut extrême , et le dépit de Madame si violent , qu'elle ne put s'empêcher de montrer au roi même une aigreur qui frappa tout le monde , quoiqu'elle tâchât de la déguiser par le ton de la gaîté ; mais ses plaisanteries avoient quelque chose de si forcé , il s'y mêloit une ironie si amère , qu'il étoit impossible de ne pas voir clairement tout ce qu'elle éprouvoit. Le roi n'opposa à ses épigrammes qu'un sang-froid inaltérable , et l'air distrait d'une complète insouciance. Cette conduite porta au comble la colère de Madame , elle fut vingt fois au moment de faire une scène ridicule ; elle vit qu'on la regar-

doit avec surprise , que plusieurs personnes l'examinoint avec malignité , pénétoient sa jalousie , et jouissoient de son agitation ; elle sentit que dans tout ce qu'elle disoit elle manquoit de mesure et de naturel ; elle se crut déjouée , humiliée aux yeux de toute la cour , perdue à jamais dans l'esprit du roi , et elle jura une haine irréconciliable à mademoiselle de la Vallière. Ce fut ainsi qu'une cause si frivole aigrit et dénatura le caractère le plus aimable ; les passions égarent toujours , et souvent néanmoins elles ne pervertissent pas ; mais l'excessive vanité rétrécit l'esprit , abaisse l'ame , en la dépouillant de tous les sentimens équitables et généreux. Combien elle est sublime , cette morale inflexible qui prononce un si terrible anathême sur l'orgueil ; et qui nous enseigne que la source de la raison , de la justice et de toutes les vertus , ne se trouvera jamais pour un être imparfait , variable et fragile , que dans l'impartiale et douce humilité ! . . . .

Le roi dès le lendemain fut à son ordi-

naire chez Madame ; son maintien étoit simple et son air serein , mais il ne lui montra que des égards et de la politesse ; et , sans affectation comme sans contrainte , il s'occupa toute la soirée de M<sup>lle</sup>. de la Vallière. Il ne resta plus de doutes sur ses sentimens ; de ce moment deux partis se formèrent à la cour , l'un contre M<sup>lle</sup>. de la Vallière , composé de toute la société intime de Madame , l'autre en faveur de M<sup>lle</sup>. de la Vallière , formé de ceux qui s'intéressoient à elle , et des personnes qui n'aimoient pas Madame , ou qui haïssoient ses favoris ; car les princes ont un grand intérêt à n'admettre dans leur intimité que les gens qui jouissent d'une bienveillance générale , puisque la haine qu'inspirent leurs amis réjaillit toujours sur eux. Les amis de Madame ne cherchèrent point à modérer son humeur , ils étoient eux-mêmes outrés de voir perdre à la princesse qu'ils gouvernoient l'ascendant qu'elle avoit eu jusqu'alors sur le roi ; et l'on ne pouvoit s'abuser sur les sentimens de Louis , tout annonçoit en lui une grande pas-

sion, et cette passion étoit la première qu'il eût éprouvée ! Enfin on n'osoit accuser de coquetterie M<sup>elle</sup>. de la Vallière, sa modestie, son extrême réserve ne se démentoient point, sa conduite étoit irréprochable, on voyoit qu'elle aimoit, qu'elle résistoit à son penchant, et qu'elle évitoit tout ce qui pouvoit donner au roi la moindre espérance. Il étoit impossible d'interpréter malignement ses actions, on calomnia son caractère. On prétendit que cette personne si douce, si modeste et si naïve, étoit profondément artificieuse et remplie d'ambition. On lui supposoit les desseins qu'on auroit eus à sa place ; en faisant d'elle un portrait imaginaire, on se peignoit soi-même ; en se déchaînant contr'elle, on faisoit sa propre satire. Chaque réflexion augmentoit l'indignation et la confusion de Madame ; le présent n'éclaircit que trop sur le passé ; il étoit évident que le roi aimoit M<sup>elle</sup>. de la Vallière depuis plusieurs mois ; on se rappela une infinité de circonstances qui ne laissèrent aucun doute à cet égard ;



ainsi depuis cette époque toutes les fêtes données par le roi n'avoient été que des hommages rendus à M<sup>lle</sup>. de la Vallière ; ainsi Madame , sans avoir dû à l'amitié du roi la confiance de cet amour , avoit servi de prétexte pour le favoriser et le cacher à tous les yeux. Le roi n'avoit pas craint de la tromper et de lui faire jouer un rôle ridicule ! Quelle est la femme dominée par la vanité qui peut pardonner de semblables torts ?

Madame étoit peu capable de dissimulation ; mais ses amis l'engagèrent à se contenir , à traiter passablement bien M<sup>lle</sup>. de la Vallière , et à recevoir le roi sans humeur. Par une intention maligne pour M<sup>lle</sup>. de la Vallière , elle imagina de donner des bals chez elle ; M<sup>lle</sup>. de la Vallière ne dansoit point , et toute la société de Madame se réunit pour faire valoir les agrémens de mademoiselle de Pons , la plus belle danseuse de la cour ; le roi dansa plusieurs fois avec elle et parut frappé de ses graces ; on vit M<sup>lle</sup>. de la Vallière se troubler et pâlir : un soir au milieu du bal elle

disparut ; le roi après avoir dansé une contredanse avec M<sup>elle</sup>. de Pons , s'étoit assis auprès d'elle , il lui parloit à voix basse , avec vivacité ; on triomphoit ; Madame eut la cruauté d'envoyer chercher mademoiselle de la Vallière , elle reparut avec des yeux rouges et l'air le plus abattu ; le roi la regarda , s'émut , et s'éloigna de mademoiselle de Pons. Les jours suivans il ne s'approcha plus d'elle , et ne voulut plus danser. On perdit l'espoir qu'on avoit pris avec tant de joie.

La passion de Louis devenoit tous les jours plus dangereuse pour mademoiselle de la Vallière , il y mettoit toute la droiture et toute la fierté de son caractère ; il sollicita de nouveau un rendez-vous , non chez mademoiselle de la Vallière , mais chez mademoiselle d'Artigni et en sa présence ; on refuse encore , ensuite on hésite , enfin on consent , on promet , et le jour est indiqué pour le surlendemain. La veille de ce jour mademoiselle de la Vallière reçut un billet qui lui causa la plus vive

émotion ; il étoit de la comtesse de Thémine , et daté de Paris ; cette amie fidelle venoit d'arriver de sa province , elle annonçoit sa visite , elle mandoit que son courrier ne la précéderoit que d'une heure. Six semaines auparavant mademoiselle de la Vallière lui avoit écrit pour la conjurer de venir à son secours , et maintenant l'idée de la revoir lui causoit le p'us pénible embarras ! Elle connut avec effroi combien son cœur étoit changé , puisqu'elle craignoit les conseils de la vertu. . . . . Cependant ses principes n'étoient point ébranlés ; elle étoit entraînée sans être séduite , elle avoit toujours la même horreur pour le vice , elle ne s'aveugloit que sur les intentions du roi , elle les croyoit toujours pures , elle ne concevoit pas qu'il fût possible d'avoir le projet de corrompre en montrant tant d'estime , néanmoins elle sentoit bien qu'elle avoit besoin qu'une main courageuse et secourable la soutînt dans ce sentier si glissant où elle se trouvoit engagée. Madame de Thémine arriva , mademoiselle de la

Vallière la revit avec un saisissement inexprimable , sa seule présence fut pour elle une lumière ; de cet instant elle jugea elle-même sans illusion tout ce qu'elle avoit à lui dire , elle prévint sans s'abuser tout ce qu'elle en penseroit ; elle éprouva un découragement qui lui ôta jusqu'au desir de pallier ou d'excuser ses fautes ; elle sentit qu'on alloit lui proposer un sacrifice déchirant ; elle n'eut pas un moment la pensée de résister à la voix puissante de l'honneur et de l'amitié. Elle se soumit d'avance , mais ce fut avec désespoir. Elle fit un récit brief et sincère de tout ce qu'elle avoit éprouvé ; loin de chercher à déguiser ses sentimens , elle les dépeignit tels qu'elle n'avoit encore osé jusqu'à cet instant se les avouer à elle-même ; elle trouvoit une sorte de consolation à braver ainsi la sévérité dont elle alloit être la victime ; elle ne pleuroit point , elle étoit pâle , oppressée , mais elle s'exprimoit d'un ton ferme et froid ; madame de Thémine l'écoutoit et la regardoit avec autant de surprise que de douleur.

Quand elle eut fini de parler ; Eh bien ! dit madame de Thémine , dans un danger si pressant que prétendez-vous faire ?

— Tout ce que vous prescrirez. Subjuguée par une passion criminelle , je ne suis plus capable de me conduire moi-même.... — Il faut le fuir.... — Je le retrouve par-tout... Dans quels lieux n'est-il pas adoré ! — Dans un couvent vous n'entendrez plus parler de lui. Il faut vous retirer là pendant quelque temps.

— Pour toujours j'y consens. — Non , je ne vous propose point de partis extrêmes. Partons pour Chaillot , où vous avez été déjà. Là , vous écrirez à Madame pour lui demander votre démission ; cette démarche faite , nous partirons ensemble pour la Touraine , vous y retrouverez la tranquillité , et dans un an vous comblerez les vœux de l'homme estimable que votre vertueuse mère vous eût donné pour époux.... :

— Qui moi ! tromper un honnête homme , me donner à lui avec un cœur souillé par un sentiment coupable !.... :

— Vous aurez vaincu ce penchant mal-

heureux..... — Je n'en triompherai jamais. — Vous le croyez , et c'est une erreur. Vous pensez aussi que le rang du roi n'ajoute rien à vos sentimens , et quoique vous n'ayez nulle ambition , vous vous trompez encore ; pourroit-on voir sans enivrement l'objet qu'on aime presque défié ? Si Louis xiv n'étoit pas sur le trône , vous ne l'aimeriez ni aussi passionnément ni avec autant de danger. Venez , mon amie , arrachez-vous aux illusions qui vous environnent , vous êtes pure encore , le bonheur vous sera rendu. — Le bonheur ! ah ! jamais. — Il faut partir demain avant le jour..... — Demain ! et j'ai promis au roi de le voir demain au soir ! — C'est cette promesse imprudente qui doit vous faire hâter votre départ. — Il sera désespéré. — Vous lui écrirez de Chaillot , il respectera vos motifs , il vous estimera toujours. Quel souvenir vous lui laisserez ! On le consolera sans doute , mais nulle femme ne vous remplacera dans son cœur.

Cette dernière idée attendrit M<sup>lle</sup>. de la Vallière , et ranima véritablement

son courage. Oui, dit-elle, je ne dois plus balancer, disposez de moi. — Je vais coucher dans la ville, je reviendrai vous prendre une heure avant le jour. — Je serai prête, et je vous suivrai. A ces mots madame de Thémine se lève, embrasse sa malheureuse amie, la tient long-temps serrée contre son sein, et ensuite s'arrachant d'auprès d'elle, la laissa dans l'état le plus déplorable. Il étoit cinq heures après midi, M<sup>lle</sup>. de la Vallière devoit se rendre à huit au cercle de Madame; elle prit d'abord la résolution de se dispenser d'y aller, sous prétexte qu'elle s'étoit trouvée mal, mais ensuite elle pensa que le roi seroit inquiet, et qu'il feroit peut-être quelque démarche imprudente; d'ailleurs, elle-même vouloit le voir pour la dernière fois, et après beaucoup d'irrésolutions, elle se décida à paroître chez Madame; elle y descendit en effet; tout le monde fut frappé du changement de sa figure, elle se plaignit d'un violent mal de tête, et se tint, comme de coutume, dans l'endroit le moins éclairé de l'appartement.

Son cœur se brisa lorsqu'elle vit paroître le roi ; avant qu'il eût pu l'apercevoir , elle l'entendit parler avec le ton de la gaîté ; ce peu d'accord qui se trouvoit entr'eux lui perça l'ame ; elle songea à la douleur qu'il éprouveroit le lendemain , il lui sembla alors qu'elle le trompoit , qu'elle le trahissoit , et que par sa fuite elle alloit s'exposer à toute son indignation et peut-être s'attirer sa haine. Cette affreuse pensée la glaça... Le roi qui la cherchoit s'approcha d'elle , et fut effrayé en voyant l'état où elle étoit ; il témoigna son inquiétude avec une sensibilité qui acheva de l'accabler ; il ne voulut point se mettre au jeu , il s'assit auprès d'elle , et la conjura tout bas de lui avouer ce qu'elle avoit ; alors elle lui dit qu'elle venoit de revoir son unique amie après une séparation de sept mois , qu'elle s'étoit vivement retracé des souvenirs douloureux , et que cette impression duroit encore. Le roi imagina que ces souvenirs se rapportoient à sa mère , cette explication lui parut simple et naturelle , et il fut entièrement rassuré.



Ce que souffrit M<sup>lle</sup>. de la Vallière dans cette soirée est inexprimable; elle envioit tout le monde, toutes ces personnes qui entouroient le roi et qui devoient rester avec lui, étoient à ses yeux si heureuses !... Le roi ne disoit pas un mot qui n'eût pour elle un sens particulier et touchant; jamais il ne lui avoit paru si aimable et si digne d'être aimé; à mesure que la soirée s'écouloit, ses forces sembloient s'épuiser, un attendrissement insurmontable lui donnoit à chaque instant la crainte de ne pouvoir retenir ses pleurs, sur-tout lorsqu'elle étoit obligée de parler; il falloit qu'elle fît un effort prodigieux pour dévorer ses larmes; cette contrainte affreuse et la certitude d'être observée avec malveillance, mettoient le comble au tourment de cette situation. Quand le roi se leva pour s'en aller, son courage l'abandonna tout-à-fait; elle regarda en frémissant les deux battans de la porte, qui se fermoient sur lui, elle se dit: je ne verrai plus rouvrir cette porte !... Bonheur, espérance, douceur de l'attente, tout est fini pour moi !.

Trouble affieux, regrets, repentir, souvenirs amers, ineffaçables, voilà tout ce qui me reste !.... Elle étoit debout, appuyée sur une colonne ; elle se sentoit si foible qu'elle n'osoit entreprendre de traverser la chambre pour s'en aller ; heureusement qu'elle se trouvoit auprès d'une petite porte dérobée ; elle s'en approcha, l'ouvrit et disparut ; mais après avoir traversé un corridor, elle tomba sans connoissance sur les premières marches d'un escalier qui conduisoit à son appartement, quelques minutes après deux de ses compagnes passèrent, la secoururent et la conduisirent chez elle.

Ne pouvant espérer de goûter un instant de sommeil, elle ne se coucha point ; on étoit aux derniers jours de l'automne, M<sup>me</sup>. de Thémine vint la prendre à cinq heures du matin, il faisoit nuit encore : M<sup>lle</sup>. de la Vallière, sans proférer une parole, se leva, saisit la main de madame de Thémine, et sortit avec elle sur-le-champ. On traverse rapidement le château, on monte en voiture, on part. Aussi-tôt que M<sup>lle</sup>. de la Vallière sentit

le mouvement de la voiture, elle fondit en larmes ; son amie n'osa rompre le silence ; elle pressa affectueusement sa main qu'elle tenoit entre les siennes ; M<sup>lle</sup>. de la Vallière s'aperçut qu'elle pleuroit, et jetant ses deux bras autour de son cou : Osage et vertueuse Eudoxie, s'écria-t-elle, pouvez-vous plaindre une foiblesse inexcusable, qu'il vous est sans doute impossible de concevoir !... Ah ! reprit M<sup>me</sup>. de Thémine, je vous admire autant que je vous plains...—Vous me croyez du courage et je n'en ai point, je ne suis que soumise ; mais cette douleur déchirante qui m'accable, je ne la surmonterai jamais ! — Telle est, telle doit être la crédulité de la passion ; je vous l'ai déjà dit, le temps vous désabusera. — Jamais. Je vous obéis, mais sans espoir de me guérir et de pouvoir me consoler. — Ecoutez, dites-moi si dès à présent vous pouvez penser que dans deux ou trois ans vous serez fâchée d'avoir fait le sacrifice douloureux que vous faites aujourd'hui ? Non, répondit vivement M<sup>lle</sup>. de la Vallière, je sens

qu'il est impossible de se repentir d'avoir suivi son devoir. Eh bien ! reprit M<sup>me</sup>. de Thémine, vous devez donc sentir aussi que la vertu qui prescrit le sacrifice en devient par la suite la récompense : car si l'on ne se trouvoit pas dédommagé de quelque manière, on se repentiroit. Cette réflexion frappa M<sup>lle</sup>. de la Vallière. Hélas ! dit-elle, c'est à vous qu'il appartient de sentir toute la puissance de la vertu et de la croire suprême, dois-je m'étonner de ne plus la connoître !....

Les deux amies n'arrivèrent au couvent de Chaillot qu'à huit heures, elles trouvèrent les religieuses occupées d'une triste cérémonie, elles rendoient les derniers devoirs à l'une de leurs compagnes; M<sup>lle</sup>. de la Vallière s'attendrit en apprenant que c'étoit une jeune religieuse de vingt ans, qui lui avoit témoigné une amitié particulière; après la cérémonie, comme le temps étoit beau et seréin, mademoiselle de la Vallière voulut rester dans le cimetiére; elle s'assit avec son amie sur le banc de la fontaine, et regardant la tombe de la jeune religieuse

que l'on venoit d'enterrer : Heureuse et douce Séraphine , dit-elle , que ton sort est digne d'envie ! tu n'as jamais goûté que des joies innocentes , tu n'as eu que des affections légitimes , ton ame fut aussi pure que ta vie ; des sentimens coupables , des desirs insensés , des regrets honteux n'en troublèrent jamais la tranquillité !... Tu n'as craint , tu n'as dédaigné que le vice et l'erreur ; tu n'as eu d'enthousiasme que pour l'éternelle vérité ! ton cœur rempli d'une piété sublime , toujours calme et toujours satisfait , a joui du bonheur suprême ; il aima sans inquiétude , sans repentir et sans mesure !.... Ah ! c'est pour toi que la sensibilité fut un bienfait du ciel ! Le créateur ne nous la donne que pour exalter la vertu , et lorsque nous la profanons , elle ne fait plus que notre supplice !.... En disant ces paroles , elle laissa tomber son visage sur l'épaule de M<sup>me</sup>. de Themine ; ensuite faisant un effort sur elle-même , elle se releva , prit le bras de madame de Thémine et lui proposa de se promener dans le

cloître ; après avoir fait quelques pas elle s'arrêta : Hélas ! dit-elle , avec quelle amertume je me rappelle les réflexions que ce même lieu m'inspiroit il y a sept mois !... O pourquoi n'ai-je pas cédé au desir que j'éprouvois alors ! Pourquoi l'ai-je quitté cet asyle si paisible ! Qu'il est doux de s'y fixer avec l'innocence et toute sa raison ! qu'il est pénible de s'y réfugier lorsqu'on y porte les passions qu'on y réprouve !... Dans cette austère solitude tout étoit d'accord avec mes sentimens , aujourd'hui tout s'y trouve opposé ! Avec une ame agitée , bouleversée , comment puis-je sentir la douce influence de l'air si calme qu'on respire ici ! O combien il est affreux de former le contraste le plus frappant avec la paix et la vertu parfaite !... Comme M<sup>lle</sup>. de la Vallière prononçoit ces derniers mots, un bruit extraordinaire se fit entendre , au même moment plusieurs religieuses traversèrent le cloître , elles avoient toutes leurs voiles baissés, elles passoient rapidement comme des ombres, sans répondre aux questions de

M<sup>me</sup>. de Thémine. M<sup>elle</sup>. de la Vallière tressaille, un pressentiment la ranime et la rend tremblante, elle s'appuie contre une arcade, elle n'ose deviner, elle craint, elle attend, elle respire à peine... Le bruit redouble.... bientôt on entend s'ouvrir avec fracas la grande grille du couvent, les deux battans de fer d'une hauteur prodigieuse, produisent en s'ébranlant un retentissement lugubre qui avertit toute la maison de l'arrivée d'un évêque ou d'un prince, car cette porte de clôture ne s'ouvre jamais que pour ces grands personnages.... Une joie involontaire fait palpiter le cœur de M<sup>elle</sup>. de la Vallière, et en même temps la surprise, le saisissement, l'inquiétude semblent glacer son sang et la rendent immobile!... Un groupe de religieuses avec leurs longs voiles déployés s'avance en tumulte, s'ouvre, se disperse, et découvre aux yeux de M<sup>elle</sup>. de la Vallière éperdue, le roi qui s'élance vers elle; ô mon amie, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de M<sup>me</sup>. de Thémine, sauvez-moi! Aussi-tôt par un mouvement aussi subit

qu'involontaire , elle veut prendre la fuite, elle se précipite dans le cimetière , elle va tomber au pied d'une grande croix de fer placée au milieu d'une touffe d'herbe à côté de la fontaine ; madame de Thémine interdite n'ose la suivre , mais incapable de l'abandonner , elle reste debout dans l'embrâsure de l'arcade , à vingt pas d'elle , et se tournant de son côté elle la regarde fixement.. Le roi vole auprès de mademoiselle de la Vallière. Que craignez-vous , dit-il , en saisissant une de ses mains tremblantes , est-il ici d'autre infortuné , d'autre suppliant que moi ?.... Mais non , je ne dois point vous implorer , je dois me plaindre , je dois vous demander justice contre vous-même ?.... Ai-je mérité ce traitement barbare ? pourquoi fuir , pourquoi réduire au désespoir celui qui vous a montré constamment tant de respect et de soumission ?.... Qu'avez-vous à me reprocher qui puisse autoriser cette fuite outrageante ? que vous ai-je demandé , qu'ai-je entrepris , qu'ai-je obtenu ? Que feriez-vous de plus



si vous aviez à réprimer des desseins téméraires, ou à vous venger d'une audace injurieuse?... Non, vous n'êtes point capable d'un tel excès d'ingratitude, on vous a conduite ici malgré vous; non, vous ne voulez point m'abandonner, venez... En parlant ainsi, Louis veut entraîner M<sup>lle</sup>. de la Vallière; elle résiste, se débat, et passant son bras autour de la croix, elle s'y attache fortement; dans ce mouvement ses longs cheveux se dénouent et tombent sur ses épaules; sa violente émotion donnoit à son teint un éclat surnaturel; son attitude et l'expression de sa physionomie avoient quelque chose de sublime, jamais elle ne parut si belle aux yeux de Louis... Il essaie doucement de la soulever, mademoiselle de la Vallière regarde son amie et l'appelle avec un accent déchirant; M<sup>me</sup>. de Thémine court à elle, le roi se retourne et lui lance un regard terrible; M<sup>me</sup>. de Thémine baisse les yeux, mais elle s'avance avec courage... Venez, dit le roi, une voiture nous attend; différer davantage c'est donner ici une scène

étrange, venez... Quoi ! sire, dit madame de Thémine, à son âge, aller dans une voiture tête à tête avec votre majesté !... Le roi, pour la seconde fois, regarde avec une profonde indignation cette jeune femme inconnue, qui osoit s'opposer à sa volonté ; ce regard courroucé, qui exprimoit toute la fierté royale, ne put déconcerter M<sup>me</sup>. de Thémine, qui avoit toujours les yeux baissés : sa contenance étoit respectueuse, modeste, et cependant assurée ; elle annonçoit la fermeté de son caractère : après un moment de silence, le roi reprenant la parole : Eh bien ! madame, lui dit-il, venez avec elle à St.-Germain. Non, sire, répondit madame de Thémine, je donnerois mon sang, s'il le falloit, pour l'empêcher d'y retourner ; je vais l'y suivre si votre majesté l'ordonne, mais jamais volontairement je ne l'y conduirai... Elle y viendra seule avec moi, reprit vivement le roi, et si cette démarche est irrégulière, elle s'en reposera sur moi du soin de la justifier... Non, non, dit M<sup>lle</sup>. de la Vallière en gémissant et en se débattant tou-

jours.... Cette longue résistance, et surtout la présence de M<sup>me</sup>. de Thémine, poussèrent à bout le roi. Vous voulez me rendre tyran, s'écria-t-il d'une voix formidable, vous y parviendrez.... Ce ton menaçant fit trembler mademoiselle de la Vallière, mais en la révoltant il redoubla sa force; son cœur se resserra, ses larmes se séchèrent, ses bras se raidirent; on ne m'arrachera point d'ici, dit-elle, en serrant plus étroitement la croix qu'elle tenoit embrassée... Le roi fut à son tour aussi surpris qu'effrayé de cette véhémence qu'il voyoit en elle pour la première fois, et qui le frappa d'autant plus, que son visage angélique exprimoit en même temps la plus douloureuse terreur. Ah! rassurez-vous, dit-il, en se jetant à genoux devant elle, celui qui vous aime peut-il cesser d'être généreux!... Et vous, serez-vous sans pitié, quand le passé vous répond de moi, quand le bonheur de vous voir me suffit! quand je vous renouvelle le serment de respecter à jamais vos principes, renoncerez-vous à l'ami malheureux qui ne sauroit

vivre sans vous ? Qu'elle est vaine cette puissance que le sort m'a donnée , si je ne puis rien sur votre cœur ! et que m'importe la gloire , si je vous perds ?... Oh ! venez ranimer cette ame abattue , venez me rendre l'émulation et le sentiment de mes devoirs ; je ne puis rien sans vous , mais près de vous pourrois-je ne pas régner avec éclat ? votre seule présence me rendra l'enthousiasme de la vertu , elle me donnera tout , jusqu'au courage de modérer l'ardeur de ce penchant qui vous effraie.... Ce langage séducteur ne fit que trop d'impression sur l'esprit et sur le cœur de M<sup>lle</sup>. de la Vallière ; ce monarque si fier , si majestueux , étoit suppliant à ses pieds , ses yeux étoient baignés de larmes !... M<sup>lle</sup>. de la Vallière pâlit , ses bras s'amollirent et se détachèrent de la croix ;... le roi saisit cet instant , il la soulève et l'entraîne.... Infortunée !.... s'écrie madame de Thémine..... Louis précipite sa marche , mademoiselle de la Vallière gémissante , égarée , pouvant à peine se soutenir , ne se livre point comme une amante passionnée , mais

se laisse conduire comme une victime... Elle reprit sa tête lorsqu'elle approcha de la porte, et ce fut pour éprouver un profond sentiment de confusion et de honte en appercevant les religieuses consternées, enveloppées de leurs voiles et baissant la tête comme pour ne pas la voir en ouvrant la porte. Grand dieu ! dit-elle, je ne suis donc revenue dans cet asyle respectable que pour le profaner!... On franchit la porte, qui se referme aussitôt, on trouve dans la cour une voiture attelée de six chevaux ; Louis y porte M<sup>lle</sup>. de la Vallière, s'y place avec elle, on part.... Le roi renouvela les sermens d'une soumission sans bornes ; il eut la délicatesse de ne point parler de son amour, il n'entretint mademoiselle de la Vallière que de son respect, de son admiration et de sa reconnoissance. Pour se livrer au charme de l'écouter, mademoiselle de la Vallière se persuada facilement qu'il étoit de bonne foi, et que désormais il n'exigeroit d'elle que la confiance d'une amitié intime. Lorsqu'elle eut recouvré un peu de calme,

elle lui demanda comment il avoit appris sa fuite , et le roi lui conta que donnant audience aux ambassadeurs d'Espagne , il avoit entendu prononcer son nom d'un air mystérieux par le duc de Saint-Aignan et le marquis de Sourdis , qui s'entretenoient ensemble dans l'embrâsure d'une fenêtre , qu'alors se rappelant l'état où il l'avoit vue la veille , il s'étoit approché avec inquiétude du duc de Saint-Aignan pour le questionner ; que sur la réponse que M<sup>lle</sup>. de la Vallière étoit allée s'enfermer dans le couvent de Chaillot , il avoit brusquement quitté les ambassadeurs pour aller demander une voiture , et que ne pouvant l'attendre il étoit descendu dans les écuries , avoit lui-même sellé un cheval , afin de partir sans délai , en ordonnant à ses gens de venir le rejoindre avec la voiture à Chaillot (1) ; le roi ajouta , que ses sentimens n'ayant rien de criminel , et la conduite de mademoiselle de la Vallière étant parfaite , il n'avoit rien à

---

(1) Récit parfaitement historique.

dissimuler, et qu'il publieroit hautement la vérité; qu'il diroit que mademoiselle de la Vallière avoit quitté la cour à son insçu avec le dessein de n'y plus revenir, qu'il avoit tout fait pour y ramener une personne digne de toute son estime, et qui possédoit sa confiance; qu'il avoit eu beaucoup de peine à la déterminer à y reparoître, et que le sacrifice qu'elle lui avoit fait de ses résolutions et de ses projets, l'attachoit pour jamais à elle par tous les liens de la reconnoissance.

En effet, en arrivant à Versailles, le roi fut sur-le-champ chez la reine-mère, et lui parla comme il l'avoit annoncé. En vérité, lui dit la reine après l'avoir écouté, vous n'êtes guère maître de vous. Du moins, reprit Louis, je prouverai que je le suis de ceux qui m'outragent (1). Il vouloit désigner Madame et la comtesse de Soissons, qui ne pouvoient déguiser leur haine pour mademoiselle de la Vallière. Les autres ennemis de mademoiselle de la Vallière

---

(1) Propres paroles de la reine-mère et du roi.

s'étoient bien gardés de montrer de tels sentimens , et même le comte de Guiche et le marquis de Vardes , malgré l'intimité de leur liaison avec Madame et la comtesse de Soissons , se conduisoient avec tant d'adresse et de fausseté , que le roi étoit persuadé qu'ils avoient beaucoup de bienveillance pour mademoiselle de la Vallière , et d'après cette idée , il les traitoit toujours avec la même faveur. Il parla aussi à la jeune reine de la fuite de mademoiselle de la Vallière , qu'il attribua aux caprices et à l'inimitié de Madame. La reine , soit par prudence , soit par crédulité , ne parut prendre aucun ombrage ; elle traita mademoiselle de la Vallière mieux que jamais : de ce moment elle la reçut chez elle sans Madame , et dans son intérieur , distinction qu'elle n'accordoit à aucune autre fille d'honneur de Madame. Enfin , le roi eut un entretien sur le même sujet avec Madame ; il commença par lui parler avec le ton de la confiance , il avoua qu'il avoit le plus tendre attachement pour M<sup>elle</sup>. de la Vallière , il fit l'éloge



de sa vertu et de son caractère ; Madame sourit dédaigneusement , et répondit avec hauteur qu'elle ne devoit ni recevoir une telle confiance , ni favoriser une intrigue de ce genre. Elle ajouta que l'autorité seule du roi pouvoit-conserver à M<sup>elle</sup>. de la Vallière sa place auprès d'elle , mais que ne pouvant désormais la regarder comme lui étant personnellement attachée , elle ne la mèneroit plus à sa suite , ne l'admettroit plus dans sa société intime , et ne la recevroit plus chez elle que les jours où sa maison étoit ouverte à toutes les personnes présentées ( 1 ). Je veux , dit froidement le roi , que M<sup>elle</sup>. de la Vallière conserve une place qu'elle honore ; du reste , Madame , je ne vous prescris rien. Je la verrai chez elle sans mystère et chez les reines , qui la recevront avec les égards qui sont dûs à une personne d'une conduite irréprochable , et que je révère autant que je l'aime. A ces mots , le roi se

---

( 1 ) On a beaucoup adouci la réponse de Madame ; on ne pouvoit , sans mauvais goût , rapporter ici ses propres expressions.

leva , quitta Madame , et la laissa dans l'agitation violente d'une colère qui alloit jusqu'à la fureur. Le comte de Guiche étoit absent pour quinze jours ; Madame ne pouvoit consulter que la comtesse de Soissons , qui lui donna des conseils violens , qu'elle n'étoit que trop disposée à suivre. Elle envoya chercher M<sup>elle.</sup> de la Vallière , pour lui déclarer tout ce qu'elle avoit dit au roi ; mais ce fut avec les expressions les plus méprisantes , et en montrant sur sa conduite une opinion injurieuse. M<sup>elle.</sup> de la Vallière , dans les circonstances ordinaires de la vie , s'intimidoit facilement ; mais elle avoit autant d'élévation d'ame que de modestie. Pure encore , et soutenue par le témoignage de sa conscience , elle crut se devoir à elle-même de ne point se laisser abaisser par cet excès d'injustice : J'obéirai au roi , dit-elle , en ne quittant point la place qu'il veut que je conserve ; heureuse de pouvoir lui donner cette preuve de respect et d'attachement , et certaine , d'ailleurs , que je n'y perdrai point la dignité d'un caractère qui n'a

rien à se reprocher, et la réputation que mérite une conduite sans tache. La fermeté de cette réponse confondit Madame ; elle s'écria, avec emportement, qu'elle n'étoit point surprise que M<sup>lle</sup>. de la Vallière démentît sa feinte douceur ; elle l'accusa de fausseté, d'hypocrisie ; et, perdant toute raison ainsi que toute mesure, elle ajouta qu'elle se plaindroit au roi de *son insolence*. Non-seulement, répondit avec calme M<sup>lle</sup>. de la Vallière, le roi ne croira point ce qui n'est pas, mais il ne croiroit même pas ce qui est, si l'on étoit tenté de lui en rendre compte ; il ne pourroit se persuader que Madame oubliât à ce point sa propre dignité. . . . A ces mots, Madame, hors d'elle-même, ordonna impérieusement à M<sup>lle</sup>. de la Vallière de sortir. M<sup>lle</sup>. de la Vallière se retira sans proférer une parole de plus. Elle garda un silence absolu sur cette étrange scène ; mais Madame, qui n'eut pas l'occasion d'en parler au roi, parce qu'il n'alloit plus chez elle, s'en plaignit amèrement à la reine-mère, qui l'écouta très-froidement, et se

contenta , pour toute réponse , de l'exhorter à montrer plus de modération. Les deux jours suivans , Madame ne recevant que sa société particulière , mademoiselle de la Vallière ne se présenta point chez elle ; mais le lendemain , jour de grand cercle , elle s'y rendit. Elle savoit que le roi n'y viendrait pas ; et , pour la première fois , elle se para des superbes bracelets qu'elle avoit reçus de lui , et que , jusqu'à ce jour , elle n'avoit jamais osé porter. Mademoiselle de la Vallière avoit des mains et des bras d'une beauté incomparable , et cette éclatante parure les rendoit plus remarquables encore. Elle avoit des gants ; et , pour éviter tout air d'affectation , elle se décida à ne les ôter qu'en se mettant au jeu. Mais le hasard lui en fournit une autre occasion plus naturelle. Madame , au moment où l'on arrangeoit les tables de jeu , parcourroit le cercle pour parler aux dames qui lui faisoient leur cour ; elle laissa tomber son éventail : mademoiselle de la Vallière , qui dans cet instant se trouvoit à deux pas d'elle , s'avance , se baisse , ôte

son gant , suivant l'étiquette , afin de lui présenter l'éventail qu'elle ramasse et qu'elle lui offre ; la vue du magnifique bracelet dont on avoit conservé un souvenir si vif , fit sur Madame une si fâcheuse impression , qu'elle ne put se résoudre à recevoir son éventail d'une telle main , elle jeta sur mademoiselle de la Vallière un regard étincelant de dépit et de colère , en lui disant de poser l'éventail sur une table. M<sup>lle</sup>. de la Vallière obéit sans s'émouvoir. Ensuite , sur-le-champ , elle ôte son autre gant , elle met en évidence les beaux bracelets ; tout le monde les admire. Madame s'établit à sa table de jeu. Les autres filles d'honneur de Madame , et tout ce qui composoit sa cour , voyant à découvert sa haine pour M<sup>lle</sup>. de la Vallière , la traitèrent avec une extrême froideur , flatterie pour Madame , que rien ne contraignoit , puisque le roi n'étoit pas présent. Mais M<sup>lle</sup>. de la Vallière ne parut point délaissée dans cette assemblée nombreuse. Tous ses amis s'y trouvoient , le duc et la duchesse de Saint-Aignan , le duc de Longueville ,

toujours amoureux , quoique sans espérance ; Béringhen , Benserade , le duc de Roquelaure , le marquis de Sourdis ; toutes ces personnes l'entourèrent , ne la quittèrent point de la soirée , et parurent uniquement occupées d'elle. Cette conduite leur attira la disgrâce complète et déclarée de Madame , qui cessa totalement de les admettre dans son intimité.

Cependant le roi fit consentir mademoiselle de la Vallière à le recevoir quelquefois chez elle , à condition qu'il n'iroit jamais seul , et que mademoiselle de la Vallière recevroit à la même heure trois ou quatre femmes de la cour , traitées légèrement par Madame , et qui trouvoient un extrême plaisir à la braver en faisant leur cour au roi. Ce fut un grand événement à St.-Germain , que ces visites du roi à une jeune personne qui n'étoit point mariée , et qui , loin d'avoir le titre de maîtresse , montrait toujours la même modestie et les mêmes principes. Les amis de mademoiselle de la Vallière disoient publiquement que le roi , en lui accordant cette distinction

extraordinaire , ne vouloit que la dédommager des injustices de Madame , et ils ajoutoit en secret que mademoiselle de la Vallière étoit l'amie intime du roi , parce qu'elle n'avoit pas voulu être sa maîtresse. Les personnes , en si grand nombre , qui ne croient jamais ce qui sort de l'ordre commun des choses , se moquoient de cette opinion ; d'autres pensoient avec plus de raison que mademoiselle de la Vallière succomberoit au danger auquel elle s'exposoit avec innocence et sécurité ; enfin , la conduite du roi et celle de mademoiselle de la Vallière étoient admirées de ces gens sensibles , généreux et crédules , que l'on appelle par dérision des caractères romanesques ; en effet , ils jugent souvent mal , parce qu'ils aiment avec passion ce qu'il y a de plus beau sur la terre , le merveilleux en sentiment et en vertu ; ce merveilleux sans doute est infiniment rare , mais il n'est point idéal ; heureux qui peut conserver toujours la noble illusion qui le fait voir , ou l'espérance de le découvrir ! Le roi , fidèle à sa pro-

messé, ne fut chez mademoiselle de la Vallière qu'accompagné de Béringhen ou du duc de Lauzun; certain d'être aimé, peut-être qu'au fond de l'ame, il attendoit tout de l'avenir, mais il mettoit un sentiment de gloire à faire jouir mademoiselle de la Vallière de tous les honneurs dus à la seule vertu, à confondre ses ennemis, et à ravir à Madame la possibilité de la noircir; non-seulement il ne cherchoit point à la voir sans témoins, mais au milieu de la société choisie qu'il trouvoit chez elle, il affectoit de ne point se placer à côté d'elle, et de ne jamais lui parler mystérieusement: il ne disoit pas un mot qui pût déceler l'amour; il ne lui écrivoit point, mais il se dédommageoit de cette contrainte par le plaisir si doux d'honorer l'objet qu'il adoroit, par le bonheur qu'il goûtoit en montrant pour elle une juste admiration, en l'élevant sous tous les rapports au-dessus de toutes les autres femmes, et enfin par la satisfaction de venger l'innocence et d'humilier l'orgueil de Madame. Rassurée par une con-



duite si pure , si franche et si désintéressée , mademoiselle de la Vallière ne l'en aimoit qu'avec plus d'enthousiasme , et par conséquent avec plus de danger ; persuadée par tout ce qui l'entouroit , que tout le monde , sans exception , rendoit justice à son caractère et à ses sentimens , et que même ses ennemis , en cherchant à la calomnier , avoient d'elle l'opinion qu'ils devoient avoir , elle jouissoit beaucoup moins de ce triomphe pour elle-même que pour le roi , elle lui en rapportoit toute la gloire , lui seul à ses yeux méritoit des éloges et une véritable admiration. Ces douces idées lui donnèrent une sérénité qu'on ne lui avoit point encore vue , et qui la rendit aussi aimable qu'elle étoit intéressante ; elle charmoit tous ceux qui l'approchoient , par la finesse et la justesse de son esprit , par une gaîté remplie de grace et par une égalité d'humeur et un caractère de douceur , d'indulgence et de bonté qui ne se démentoient jamais.

Tel étoit l'état de la cour , lorsque le comte de Guiche y revint après une ab-

sence de trois semaines ; il fut épouvanté de toutes les imprudences qu'on avoit laissé faire à Madame : elle-même , quoiqu'elle fût plus irritée que jamais , commençoit à s'en repentir ; elle voyoit , malgré l'élévation de son rang , combien les hommages rendus seulement à la naissance , sont différens de ceux que l'on prodigue à la faveur ; le comte de Guiche , avant tout , lui promit de la venger , ensuite il lui fit sentir qu'il falloit qu'elle se rapprochât du roi , ne fût-ce qu'en apparence : il s'agissoit moins de regagner l'amitié du roi que de le persuader à toute la cour , ou du moins d'établir à cet égard le doute qui fait agir les courtisans à-peu-près comme la certitude. Car , à la cour sur-tout , les seules probabilités ont une puissante influence sur les conduites. Ce genre de calcul est celui de la prudence , il dirige toujours les actions de ceux que l'intérêt et l'ambition dominant.

Le comte se chargea de préparer un raccommodement , et , sans en prévenir Madame , qui s'y seroit opposée , il fut

trouver mademoiselle de la Vallière; il lui peignit Madame abattue, désolée, ayant un profond sentiment pour le roi, et ne pouvant supporter un refroidissement qui la séparoit presque entièrement de lui. Une autre à la place de mademoiselle de la Vallière, fière de recevoir une confiance qui n'étoit au fond qu'une sollicitation, eût répondu avec les expressions mesurées du respect, mais avec la morgue de la rancune et de l'orgueil; elle eût exagéré le ressentiment du roi, afin de rappeler ses griefs personnels, et de faire valoir sa médiation; mais mademoiselle de la Vallière répondit avec sa candeur ordinaire, elle montra une douleur sincère d'être la cause innocente de la désunion du roi et de Madame, et le desir de les rapprocher: afin de ne point s'attribuer le mérite de ce raccommodement, elle conseilla au comte d'en parler au roi; et comme si cette démarche eût dû suffire, elle ne promit point de l'appuyer: cependant le jour même elle écrivit au roi, pour lui rendre compte de sa conversation

avec le comte de Guiche , et pour lui dire tout ce qui pouvoit le toucher en faveur de Madame. Louis revit Madame en particulier ; ils furent embarrassés l'un et l'autre , ils se parlèrent avec sécheresse , mais avec honnêteté ; ils se séparèrent , peu satisfaits de cette explication : néanmoins les amis de Madame publièrent qu'elle avoit été enchantée du roi. Le lendemain , Louis parut au cercle de Madame , et cette dernière fit dire à mademoiselle de la Vallière qu'elle pouvoit revenir chez elle comme ses autres compagnes ; elle la mena plusieurs fois chez les reines , mais elle la traita toujours , sinon avec dédain , du moins avec une extrême froideur. La contrainte qu'elle s'imposoit , et qui coûtoit tant à son caractère , accrut encore sa haine contre celle qui lui enlevoit sa faveur , son crédit , et qui la forçoit à une sorte de réparation envers elle ; enfin , elle voyoit sa rivale triomphante , adorée , irréprochable encore ; la noire envie envenima son ame , en bannit tous les sentimens de justice et de générosité , et n'y

laissa que l'affreuse passion de la vengeance. L'hiver se passa de la sorte. La passion de Louis prenoit tous les jours de nouvelles forces ; on remarqua une altération sensible dans son humeur , il devint triste , préoccupé , rêveur. Enfin , il écrivit à mademoiselle de la Vallière , non plus comme un ami vertueux , mais comme un amant mécontent et passionné. Mademoiselle de la Vallière connut alors combien elle s'étoit abusée : dans son premier mouvement de surprise et de douleur , elle fit une réponse sévère qui désespéra le roi. Le dépit se joignit au chagrin de Louis ; la vertu qu'il avoit tant admirée , ne lui parut plus que de l'ingratitude ; il jura de se guérir. Cependant comment bannir de son cœur et de son imagination le souvenir enchanteur d'une femme modeste , sensible et vertueuse ? .... Quand on ne se rappelle que les talens , les graces et la beauté de celle qu'on aime , on peut l'oublier , et changer en la comparant à d'autres femmes ; mais on trouve si peu d'objets de comparaison quand on se retrace sur - tout le

charme de la candeur et de l'innocence! . . . . Néanmoins Louis parut s'éloigner de mademoiselle de la Vallière, et se refroidir pour elle. La comtesse de Soissons choisit cet instant pour présenter à la cour mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, une jeune personne d'une éclatante beauté, que Madame admit sur-le-champ au nombre de ses filles d'honneur. Le roi fut ébloui, il tomba dans le piège. . . . Cette intrigue ne fut qu'une distraction légère, au bout de deux mois Louis revint à mademoiselle de la Vallière, avec la soumission que donne le repentir et avec plus d'ardeur que jamais; mademoiselle de la Vallière inflexible et fortifiée peut-être par l'infidélité passagère du roi, montra la même rigueur; le roi tomba dans une profonde mélancolie qui influa visiblement sur sa santé. Dans cet état il eut besoin d'ouvrir son cœur; Béringhen et Benserade n'avoient su que par occasion le secret de son amour; maintenant il lui falloit les consola-

tions de l'amitié , il choisit le duc de Lauzun pour son confident : c'étoit l'homme de la cour qu'il aimoit le mieux. Lauzun avoit des idées chevaleresques et un certain tour bizarre dans l'esprit , qui , naturellement , auroient dû déplaire au roi , qui avoit un si bon goût et des manières si simples. Mais tous les princes aiment l'originalité , ils en trouvent si rarement dans ceux qui les entourent ! L'usage du monde et l'étiquette qui règlent tout , maintien , complimens , discours , donnent à tous les courtisans une ressemblance insipide ; la manière d'être de Lauzun tranchoit avec celle de tous les autres , il avoit pour le roi un attachement exalté , qui se manifestoit sans cesse par des traits singuliers ; un enthousiasme sincère et fondé lui donnoit le privilège exclusif de louer avec excès Louis en sa présence ; ces éloges outrés et souvent extravagans ne ressembloient jamais à la flatterie , parce qu'ils avoient le ton de la passion ; le roi , comme le disoit avec finesse madame de la Fayette , *faisoit*

*semblant de s'en moquer* (1). Mais au fond de l'ame, toutes ces folies l'amusoient, lui paroissoient piquantes, et ce dévouement sans bornes le touchoit. D'ailleurs, la bouillante valeur de Lauzun, sa galanterie romanesque, sa magnificence lui plaisoient; Louis pensoit avec raison que lorsqu'on est aussi brillant, on ne sauroit être ridicule, quelque singularité que l'on puisse avoir d'ailleurs.

Lauzun, après avoir reçu la confiance du roi, fut trouver M<sup>lle</sup>. de la Vallière, et sollicita pour Louis une explication, c'est-à-dire un rendez-vous particulier, qui fut refusé. Lauzun se fâcha, s'emporta, mais n'obtint rien. Louis, blessé, véritablement affligé, n'eut la force ni de surmonter ni de dissimuler son chagrin. Le même jour il eut un accès de fièvre, et le lendemain il se trouva si foible, qu'il ne put se lever; les médecins furent appelés; une maladie grave se déclara. Le quatrième jour le roi

---

(1) Voyez les *Mémoires de M<sup>me</sup>. de la Fayette.*



eut du délire , et ne parla que de mademoiselle de la Vallière ; il la demandoit , l'appeloit , ou croyant la voir , il lui parloit (1). Mademoiselle de la Vallière souffrit plus que lui ; elle avoit toutes ses facultés. Lauzun , en lui contant ces détails , en exagérant le danger de l'état du roi , lui déchiroit l'ame ; elle devint elle-même si malade , que l'on fut obligé de la saigner. Tout le monde connut clairement alors , et même les plus incrédules , que M<sup>elle</sup>. de la Vallière avoit résisté à la passion qu'elle inspiroit depuis plus d'un an , quoiqu'elle la partageât. L'état du roi , la tristesse profonde qui l'avoit précédé , ne pouvoit laisser de doutes à cet égard. La reine - mère envoya plusieurs fois savoir de ses nouvelles , et Madame eut le chagrin de voir presque toute la cour s'intéresser vivement à elle. Le roi reprit promptement sa connoissance. Lauzun lui rendit l'espérance en l'instruisant de tout ce que M<sup>elle</sup>. de la Vallière avoit souffert , et il promit qu'il la dé-

---

( 1 ) Détail vrai. Voyez Mémoires de Bussy.

cideroit à venir en secret voir le roi. En effet, le lendemain il osa faire cette proposition à mademoiselle de la Vallière ; il lui persuada que la vie de Louis dépendoit de cette démarche ; elle consentit à tout. Au déclin du jour , Lauzun la conduisit par des corridors peu fréquentés ; elle descendit un petit escalier , au bas duquel se trouvoit une porte dont Lauzun avoit la clef ; elle entra dans l'appartement du roi ( 1 ). Ce prince qui l'attendoit , s'étoit levé pour la recevoir , quoiqu'il eût encore beaucoup de fièvre. Lauzun , soutenant mademoiselle de la Vallière , s'approche de Louis d'un air triomphant ; il jette son épée et ses gants aux pieds du roi , en disant : « Sire , soyez à jamais dans tous les momens le dépositaire de mes sentimens et de mon bonheur ; qui ne vous aime point ainsi , ne mérite pas d'être aimé de vous ( 2 ) ». Après

---

( 1 ) Mémoires de Bussy.

( 2 ) *L'action est vraie. Mémoires de madame de la Fayette.*

cette action bizarre et cette espèce de leçon donnée à mademoiselle de la Vallière, Lauzun passa sur une terrasse qui touchoit à l'appartement du roi. Mademoiselle de la Vallière étoit si troublée, qu'elle n'avoit pas la force d'articuler une seule parole ; elle regardoit le roi, que sa pâleur et sa maigreur rendoient presque méconnoissable. Louis connut sans peine tout son attendrissement ; il n'avoit pas besoin de lui peindre ce qu'il avoit souffert et l'excès de son amour, elle en voyoit la preuve et l'empreinte sur son visage et dans toute sa personne. Il se plaignit doucement ; chacune de ses paroles s'insinuoit jusqu'au fond du cœur de mademoiselle de la Vallière : il demanda la permission d'aller la voir en secret ; il obtint enfin à cet égard le consentement qu'on lui refusoit depuis si long - temps. La crainte affreuse de lui causer une révolution funeste, anéantit en un instant les projets les plus fermes et les plus sages. . . . Mademoiselle de la Vallière logeoit dans ce mo-

ment chez elle une de ses parentes , qui devoit rester un mois ou cinq semaines à la cour ; elle promit de recevoir Louis quand cette parente seroit partie. La joie , le ravissement de Louis , ne lui firent que trop connoître l'importance de l'imprudent engagement qu'elle venoit de prendre ; elle ne put retenir ses pleurs. Le roi lui reprocha ce mouvement. « Hélas ! dit - elle , je vais perdre ma réputation et mon repos ; mais vivez , soyez heureux ! .... ». En disant ces paroles , elle se leva ; rappela M. de Lauzun , et se hâta de quitter le roi.

Peu de jours après cette entrevue , le roi reçut du monde , et travailla avec ses ministres. Durant ces cinq semaines d'attente d'un rendez - vous désiré avec tant d'ardeur depuis si longtemps , le roi fit préparer des fêtes magnifiques , qui devoient durer quatre jours , et qu'il ne donnoit que pour mademoiselle de la Vallière ; au bout d'un mois il partit pour Paris , et fut , avec toute la cour , s'établir au Louvre.

Mademoiselle de la Vallière connoissoit d'avance l'intention de ces fêtes, mais elle en ignoroit le plan. On fit d'abord un carrousel vis-à-vis des Tuileries, dans une vaste enceinte qui en a retenu le nom de *la place du Carrousel*. Il y eut cinq quadrilles; le roi étoit à la tête des Romains; son frère, des Persans; le prince de Condé, des Turcs; le duc d'Enghien, son fils, des Indiens; le duc de Guise, des Américains. Ce duc de Guise, petit-fils du *balafré*, étoit célèbre par son entreprise sur Naples, par sa prison, ses duels, ses profusions et ses amours romanesques. On disoit de lui, en le voyant courir avec le grand Condé: *Voilà les héros de l'Histoire et de la Fable*. Les reines et les dames de la cour étoient sous un dais à ce spectacle. Le comte de Saulx, fils du duc de Lesdiguière, remporta le prix, qu'il reçut des mains de la reine-mère (1).

Le second jour, ceux qui devoient

---

(1) Siècle de Louis XIV.

courir avoient les costumes d'anciens chevaliers; le roi représentoit *Roger*: tous les diamans de la couronne brilloient sur son habit et sur le cheval qu'il montoit; il effaçoit tous les seigneurs de sa cour par l'éclat de sa magnificence, et sur-tout par la grace et la majesté de sa figure. Les chevaliers étoient précédés de héraults d'armes, de pages, d'écuyers qui portoient leurs boucliers, sur lesquels étoient tracés leurs devises et des vers écrits en lettres d'or, et composés par Benserade. Avant les jeux, tous les chevaliers défilèrent devant les reines et trois cents dames placées sous des arcs de triomphe superbement décorés (1). La devise du roi faisoit allusion à la modestie et aux charmes de mademoiselle de la Vallière. C'étoit une rose à demi-ouverte et cachée à moitié sous des feuilles, avec ces mots : *Quanto si mostra men, tanto è piu bella* (2). De-

---

(1) Siècle de Louis XIV.

(2) *Moins elle se montre, plus elle est belle.*  
Voyez le Recueil des devises du Père Bouhours.

visé qu'on auroit dû pouvoir appliquer à toutes les jeunes personnes, et qui n'en désignoit qu'une seule. Le roi, en passant sous les arcs de triomphe, ne regarda et ne vit que M<sup>lle</sup>. de la Vallière; elle étoit assise derrière une de ses compagnes, la plus vive rougeur embellissoit encore son aimable visage, dont le roi n'apperçut que la moitié; cependant il recueillit un doux regard, mais aussitôt, se penchant de l'autre côté, elle se cacha entièrement; le roi alors baissant les yeux sur sa devise, y retrouva du moins son image; car, sur-tout dans ce moment, l'allégorie étoit parfaite.

Le roi remporta quatre fois le prix des jeux; il avoit désiré avec ardeur les obtenir, il combattoit sous les yeux de M<sup>lle</sup>. de la Vallière. Mais, ne recevant pas les prix de sa main, il les laissa disputer ensuite aux autres chevaliers, auxquels ils les abandonna (1). Les autres fêtes furent données dans la partie des jardins de Versailles qu'on venoit d'a-

---

(1) Siècle de Louis XIV.

chever. Le roi y fut avec sa cour, composée de six cents personnes, qui furent défrayées avec leur suite, aussi bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens. Le roi et la jeune de la cour y représentèrent toutes les divinités de la fable. On vit d'abord un char élégant, parsemé de roses, dans lequel étoit à demi-couchée Madame, sous les traits de l'Aurore; ensuite vint le char éclatant du Soleil conduit par le roi représentant Apollon; ce char étincelant de dorures avoit dix-huit pieds de haut, quinze de large, vingt-quatre de long. Les quatre Ages, d'or, d'argent, d'airain et de fer; les Signes célestes; les Saisons ( parmi lesquelles mademoiselle de la Vallière se trouvoit sous la figure du Printemps ); les Heures suivoient à pied ce char. Tout étoit parfaitement caractérisé. Un dernier char, celui de Diane ( représentée par la jeune reine ) entourée de ses Nymphes, terminoit cette espèce de marche; ce char étoit d'argent, décoré de guirlandes de pavots; la Nuit et les Songes lé-



gers la suivoient. La reine-mère et tous les autres spectateurs étoient sous des arcades de feuillages et de fleurs, ornées de cinq cents girandoles vertes et argent, qui portoient des bougies qu'on alluma le soir; une balustrade dorée fermoit cette vaste enceinte, que toutes ces divinités de l'Olympe parcoururent lentement plusieurs fois dans l'ordre qu'on vient de décrire. Durant ce temps, un nombreux orchestre, placé hors de l'enceinte, faisoit entendre une musique instrumentale et vocale. Les paroles des airs chantés en chœur et composées pour la fête, étoient remplies d'allusions délicates et piquantes sur les personnes qui représentoient les déités de la fable, et sur les passions qui animoient la cour. Quelquefois la musique cessoit tout-à-coup, la marche s'arrêtoit, et l'un des acteurs, formant une espèce de petite scène, récitoit des vers faits pour les reines ou pour les princesses. Benserade, s'approchant du char d'*Apollon*, adressa au roi les vers suivans :

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton  
 De Daphné , ni de Phaëton ,  
 Lui trop ambitieux , elle trop inhumaine :  
 Il n'est point là de piège où vous puissiez donner ;  
 Le moyen de s'imaginer  
 Qu'une femme vous fuie et qu'un homme vous  
 mène (1) ?

Ces courses finies et la nuit venue , on alluma les girandoles , et , en outre , quatre mille gros flambeaux achevèrent d'éclairer l'espace où se donnoient les fêtes. Une montagne mouvante , artistement illuminée ; et couverte de verdure , d'arbustes fleuris , et des divinités des bois , s'avança vers l'enceinte au son des instrumens champêtres ; on en vit descendre le dieu Pan suivi des Hamadryades , des Nymphes des prairies , et d'une troupe de Bergers , qui formèrent un ballet , et qui , ensuite , dressèrent des tables ; les Nymphes qui n'avoient point dansé posèrent sur ces tables ce que les campagnes et les forêts produisent de plus délicieux. Après la collation , les tables

---

(1) Siècle de Louis XIV , et *OEuvres de Ben-serade*.

furent enlevées ; alors la montagne se transforma tout à-coup en théâtre , où l'on vit la première représentation de *la Princesse d'Élide* , pièce de Molière , offrant un beau spectacle , des divertissemens variés , et , d'ailleurs , remplie de traits fins et délicats qui devoient plaire à une telle assemblée. Le jour suivant fut occupé par des fêtes d'un genre différent , mais plus magnifique encore. On établit dans le parc une grande quantité de boutiques remplies de bijoux et de diamans , achetés par le roi , et toutes les dames furent invitées à choisir ce qui pouvoit leur être agréable. Ensuite , on eut un spectacle fait pour donner un véritable éclat à cette fête , on assista à la première représentation du *Tartuffe* (1). Quand des fêtes présentent la réunion de tout ce que la magnificence peut offrir de plus éclatant , et de tout ce que la galanterie , l'esprit et le génie peuvent produire de plus brillant et de plus enchanteur , des amu-

---

(1) Siècle de Louis XIV.

semens si ingénieux et si nobles laissent après eux une éternelle mémoire, quoique la raison doive blâmer, sans doute, de telles prodigalités; mais elles servirent, du moins sous ce règne, à encourager les talens et à perfectionner les arts; loin d'inspirer, en général, la passion du luxe, elles dégoûtèrent de tout ce qui est petit et mesquin; et c'est la puérilité du goût qui ruine les particuliers. Cette haute magnificence de Louis n'eut sur les mœurs aucune fâcheuse influence, parce qu'elle étoit au-dessus de toute imitation; ce prince étoit si grand en tout, qu'on ne pouvoit que l'admirer et non le contrefaire. D'ailleurs, il étoit impossible que des particuliers, même en prodiguant des trésors, eussent à leurs ordres, pour ordonnateurs et compositeurs de leurs fêtes, des hommes tels que Racine, Molière, Quinault et Boileau.

Au milieu de tous ces enchantemens, de ces séductions de tout genre, et de l'espèce d'ivresse que devoit éprouver celle qui étoit l'objet de ces fêtes somptueuses, le roi s'approcha souvent de

Melle. de la Vallière, et sur-tout pour lui rappeler qu'elle avoit promis de lui accorder une entrevue secrète. Cette promesse imprudente n'étoit point oubliée, et comment la rétracter!....

Le surlendemain le roi se rendit secrètement chez mademoiselle de la Vallière ; il passa deux heures avec elle , il fut toujours respectueux et réservé, mais il ne contraignit plus l'expression de ses sentimens ; pour la première fois on n'osa lui imposer silence.... on lui répondit sans en avoir la volonté , et souvent sans le savoir ; comprend-on soi-même , ou du moins sent-on la force de ces mots involontaires qui s'échappent du fond du cœur ? et sait-on qu'un regard, un sourire , un soupir ont décélé sa pensée la plus intime ?.... Quand mademoiselle de la Vallière se retrouva seule, il lui fut impossible de repousser les réflexions qui se présentèrent en foule à son esprit. Elle venoit donc d'accorder un rendez-vous et d'en indiquer un autre ! elle partageoit , elle autorisoit une passion criminelle !,.... Chacune

de ces idées excitoit en elle un frémissement et une émotion douloureuse qui sembloient dissiper tout l'enchantement de l'amour ; après une démarche si coupable et avec une ame aussi pure , elle ne pouvoit plus s'avengler ; la lumière éclatante et terrible produite par les remords, fit évanouir des illusions trop chères. Elle ne compta plus sur elle-même , elle en avoit perdu le droit ; elle se vit sur le bord de l'abîme , nul prestige séduisant ne lui en cacha la profondeur, elle envisagea sous leurs véritables traits la honte et le repentir : quel espoir de bonheur pourroit s'allier à cette affreuse image ? Elle ne conserva de sa passion qu'une sensibilité devenue insurmontable : l'amour , pour elle , dépouillé désormais de ses charmes , pouvoit la tyranniser et non la séduire ; vaincue sans être abusée , il ne lui resta qu'une funeste erreur , elle se dit : Si je fuis encore , *il ne survivra point à ma perte !* la vertu me dédommageroit, mais rien ne le consoleroit de mon abandon , il mourroit !... Cette pensée fixa sa destinée....

Elle passa cette soirée chez elle ; en se déshabillant pour se coucher, elle détacha de son cou la croix de cristal qu'elle avoit reçue de sa mère expirante : O trésor qui m'étois plus cher que la vie, s'écria-t-elle, je t'ai profané, tu dois me quitter avec l'innocence !.... Il ne m'est plus permis de te porter, mais chaque jour tu seras arrosé des larmes amères du repentir !....

Le roi devoit revenir le lendemain, M<sup>lle</sup>. de la Vallière fut tentée mille fois dans la matinée de s'échapper de la cour, d'aller chercher un asyle en Touraine ; une lettre passionnée du roi lui ravit tout son courage sans fixer ses irrésolutions ; elle le revit chez Madame ; sa présence, ses discours, ses manières lui rendirent une sorte de confiance ; elle trompa sa conscience agitée en se promettant de lui parler avec franchise, avec force, et de solliciter la permission de s'éloigner, du moins pour quelque temps. Une heure avant celle du rendez-vous, M<sup>lle</sup>. de la Vallière monta chez elle pour attendre le roi ;

attente , elle éprouva l'agitation la plus violente et la plus pénible , toutes les réflexions qu'elle avoit faites la veille s'offrirent confusément à son imagination ; elle étoit épouvantée de sa témérité , elle ne pouvoit rester en place , elle se levoit , parcouroit sa chambre , jetoit les yeux sur sa pendule , et voyoit avec une sorte d'effroi l'heure s'approcher ; le moindre bruit la faisoit tressaillir. O tourment d'un amour illégitime ! dit-elle , en tombant dans un fauteuil ; ah ! si j'avois prévu tout ce que je souffre , quels efforts m'eussent coûté pour prévenir ma perte ! Quoi donc , n'est-il pas temps encore !... Mais qui m'arrachera d'ici ! je suis seule , abandonnée , je cherche en vain l'appui d'une main secourable !... La fuite est-elle donc impossible !... Comme elle disoit ces mots , en jetant autour d'elle des regards égarés , elle entendit marcher doucement , sa porte s'entr'ouvrit , elle fut prête à s'évanouir , c'étoit le roi ; son trouble extrême et sa frayeur même enhardirent Louis ; il sut profiter de tout l'ascendant que lui don-



nèrent dans cette entrevue l'amour, la crainte et la timidité qu'il inspiroit : victime de son imprudence, mademoiselle de la Vallière, en conservant tous ses principes, sacrifia la vertu, c'étoit s'immoler elle même.

Quels que soient les caprices du sort et de la fortune, il n'est dans la vie qu'une seule révolution véritablement accablante et terrible, celle que doit produire dans un cœur généreux et sensible l'action criminelle qui vient de briser tous les liens du devoir; qu'il est affreux de perdre en un instant le droit heureux de s'estimer soi-même, de se chercher en vain et de ne plus se reconnoître, de ne plus trouver d'accord entre ses opinions et sa conduite, d'avoir encore toutes les habitudes de la vertu et de se voir engagé dans la route du vice, de se comparer avec horreur à ce qu'on étoit la veille, de ne pouvoir jeter sur le passé qu'un coup-d'œil d'envie, et de n'envisager l'avenir qu'avec effroi!... Dans l'infortune on peut goûter quelque charme à se rappeler les jours rapides du

bonheur ; mais le souvenir de l'innocence aigrit les tourmens du coupable ; il semble qu'il devienne étranger à ses actions passées , elle ne peuvent plus l'honorer il les dément, il les abjure, que dis-je, elles le condamnent... Quelle situation ! quel bouleversement d'idées ! quels déchiremens de cœur, et combien alors il faut de temps pour s'accoutumer à soi-même , c'est-à-dire pour supporter sans désespoir cette affreuse transformation ! . . . . Mademoiselle de la Vallière anéantie sous le poids de sa faute , n'opposa plus aux méchancetés de ses ennemis et aux traitemens impérieux de Madame , qu'une profonde humilité ; elle avoit montré jusques-là une douceur mêlée de fierté qui avoit réprimé ou déjoué le desir qu'on éprouvoit de lui donner des désagrémens de tout genre ; n'étant plus soutenue par sa conscience, n'ayant plus à repousser la calomnie , elle se trouva sans défense contre la haine ; son abattement et le changement frappant qu'on remarqua dans ses discours et dans son maintien, firent penser

d'abord que le roi s'étoit refroidi pour elle ; mais on fut bientôt convaincu du contraire : alors on examina , on épia les démarches de Louis , on réfléchit , et l'on devina la vérité.

Mademoiselle de la Vallière se flatta de pouvoir cachér sa foiblesse , elle voulut du moins que personne au monde n'en pût avoir la certitude ; que devint-elle lorsqu'au bout de quelques mois elle s'apperçut qu'elle portoit dans son sein la preuve de son déshonneur !... Louis ne put calmer son désespoir , qu'en lui persuadant qu'il étoit possible , avec une prudence parfaite , que ce secret fût à jamais ignoré ; personne n'étoit dans la confiance , pas même les domestiques de mademoiselle de la Vallière. Louis promit formellement de ne rien confier à Lauzun , et il tint parole. Malgré cette discrétion et les précautions les mieux prises , l'intelligence mystérieuse des deux amans n'échappa point aux regards pénétrants de Madame et de ses amis , et par conséquent toute la cour connut leurs soupçons qui furent confiés comme

une certitude. La jeune reine conserva seule une entière ignorance à cet égard. Il eût été trop dangereux de lui parler ouvertement, le roi l'auroit su par elle, et c'étoit d'ailleurs jouer le rôle le plus odieux; on tâcha vainement de l'éclairer sans se compromettre, par ces mots équivoques, cet air de mystère et ces mines étudiées, qui disent tant de choses. Quelquefois on paroissoit la plaindre en regardant sa rivale, on soupiroit, on haussoit les épaules, on affectoit en sa présence de traiter mademoiselle de la Vallière avec une froideur remarquable; Madame, sur-tout alors, monroit à cette infortunée un dédain révoltant; mademoiselle de la Vallière pâlissoit, baissoit les yeux, dévoroit ses larmes; on voyoit à sa physionomie qu'aucun des traits lancés contre elle n'étoit perdu; ils portoient tous, nul n'étoit repoussé, ils déchiroient ce cœur sensible et fier, qui, se jugeant lui-même avec tant de sévérité, croyoit mériter ces outrages, les supportoit toujours avec une douloureuse résignation sans pouvoir jamais s'ac-

coutumer à les recevoir. Toutes ces méchancetés n'instruisirent point la reine du secret qu'on vouloit lui dévoiler ; la reine étoit jalouse de mademoiselle de la Motte, pour laquelle le roi avoit eu une fantaisie, et cette préoccupation qui dura très-long-temps, préserva mademoiselle de la Vallière de ses soupçons. Madame, et son amie la comtesse de Soissons, outrées de l'inutilité de leurs efforts pour dessiller les yeux de la reine, consultèrent dans un comité secret le comte de Guiche et le marquis de Vardes ; le dernier proposa l'extravagance la plus dangereuse, mais on espéra que cette noirceur perdrait mademoiselle de la Vallière, et la haine, plus imprudente encore que l'amour, n'hésita point à saisir un moyen dont elle attendoit un prompt succès. Madame avoit une lettre du roi d'Espagne, père de la reine ; on contrefit cette écriture, et l'on composa en espagnol une lettre supposée du roi d'Espagne à la reine, dans laquelle toute l'intrigue de Louis et de mademoiselle de la Vallière se trouvoit détaillée ; on terminoit

cette lettre en exhortant la reine à demander à Madame le renvoi de mademoiselle de la Vallière (1). On pensa bien qu'avec le temps la reine apprendroit que cette lettre n'étoit point de son père; mais on se flatta qu'elle en seroit d'abord la dupe, qu'elle n'en découvreroit jamais les auteurs, qu'elle se plaindroit à la reine-mère, si respectée du roi, qu'elle exigeroit de Madame le renvoi de mademoiselle de la Vallière, et que du moins après un tel éclat, cette dernière si douce, si timide, si pénétrée de sa faute, n'oseroit plus reparoître et s'éloigneroit pour jamais de la cour.

Si l'on ne connoissoit pas la funeste influence que peut avoir sur des caractères violens une ambition démesurée unie à la haine, à l'envie, à l'orgueil irrités, il seroit impossible de concevoir qu'un si vil complot eût été tramé par des personnes d'un tel rang, par des femmes si jeunes, et qui jusqu'alors avoient montré tant de qualités aimables.

---

(1) Historique.

On étoit à Saint-Germain , le roi n'y devoit point coucher ; il fut convenu que le soir même la comtesse de Soissons iroit faire sa cour à la reine , et qu'elle glisseroit adroitement dans le lit de cette princesse la lettre supposée , ce qui fut en effet exécuté. Mais la Molina , femme-de-chambre espagnole de la reine , trouva cette lettre , n'en parla point à sa maîtresse , et le lendemain la remit au roi (1). Croyant reconnoître l'écriture du roi d'Espagne , Louis qui ne savoit pas l'espagnol , se fit traduire cette lettre par la Molina , qui après l'avoir lue , lui dit que le langage en étoit si mauvais et si ridicule qu'elle ne pouvoit être ni du roi , ni même d'un Espagnol : on peut juger de la colère et de l'indignation de Louis ; voulant éclaircir promptement cette affaire , son impatience ne lui permit pas d'attendre Lauzun , qui dans ce moment n'étoit point à Saint-Germain , il fit sur-le-champ appeler le comte de Guiche ; ce dernier frémit

---

(1) Historique.

en entrant dans le cabinet du roi , il voyoit et reconnoissoit entre ses mains la lettre supposée , il se crut perdu . . . . Le roi trop agité lui-même pour remarquer son trouble , le rassura au moment même , en prenant la parole pour le charger de découvrir les auteurs de cette fourberie ; le comte tâcha de diriger ses soupçons sur mademoiselle de Montpensier ; Louis répondit qu'il l'estimoit et qu'elle étoit incapable d'une telle bassesse ; le comte n'insista point , et promit de s'acquitter avec zèle de la commission qu'on lui donnoit. Peu de jours après il accusa le duc et la duchesse de Navailles , et il ajouta à cette calomnie atroce plusieurs circonstances qui la rendirent tellement vraisemblable , que le roi ne douta point qu'il n'eût deviné. Alors il instruisit mademoiselle de la Vallière de tout ce qui s'étoit passé , elle tenta vainement de l'adoucir ; malgré ses prières et ses pleurs , la duchesse et son mari furent exilés (1). Cependant la

---

(1) Tout ce récit est entièrement historique.



Molina en apprenant cet événement, dit au roi qu'elle avoit découvert une chose qui lui donnoit de grands soupçons contre une autre personne, et elle conta que la jeune Philippa, une petite Espagnole attachée à la reine, étant assise derrière un rideau de fenêtre, dans la chambre de cette princesse, le soir où l'on avoit mis la lettre dans le lit, avoit vu la comtesse de Soissons entrer seule et furtivement dans la chambre, s'approcher du lit, en soulever la couverture et ensuite se retirer avec précipitation; ce récit étoit positif. Le roi se rendit chez la comtesse, et sans préambule, lui déclara qu'il avoit la certitude qu'elle étoit l'auteur de la lettre. Lorsqu'un homme coupable perd la tête dans une occasion périlleuse, il se coupe, il se contredit, mais il persiste à nier, tandis que la femme qui manque de présence d'esprit, communément avoue tout sur-le-champ; en général les femmes ne savent pas lutter contre le sort; la comtesse de Soissons, quoiqu'elle fût naturellement artificieuse, convint du premier mouvement

qu'elle avoit écrit la lettre, mais elle eut la lâcheté de dénoncer Madame et le comte de Guiche. Le roi lui ordonna de quitter la cour sans délai; le comte de Guiche et le marquis de Vardes furent exilés, châ-timent bien doux pour une telle offense : sous un prince moins généreux, ces deux hommes eussent perdu leur liberté. Le duc et la duchesse de Navailles furent rappelés; Louis crut leur devoir un dé-dommagement éclatant, il donna au duc une place qu'il desiroit depuis long-temps, et qu'il n'avoit osé demander (1). Le roi eut une scène très-vive avec Madame, il fut quelque temps sans aller chez elle, les pressantes instances de mademoiselle de la Vallière l'engagèrent à y retourner. Madame étoit assez punie, elle n'avoit pu nuire à l'objet de sa haine, et elle perdoit à la fois l'estime du roi, son amie, son amant et l'es-poir de se venger. Toutes ces intrigues affligèrent vivement mademoiselle de la

---

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville.

Vallièrre. Je n'ai fait encore que du mal, disoit-elle, ces brouilleries, ces exils, c'est moi qui les cause, on a de justes sujets de me haïr; ah! si du moins on n'avoit pas le droit de me mépriser!.... L'amertume de cette dernière réflexion s'accrut encore par un incident qui fit sur son esprit une profonde impression. Elle avoit amené de Touraine, une femme-de-chambre, qu'elle aimoit extrêmement, parce que cette jeune fille ayant été élevée avec elle, avoit plus d'éducation et d'esprit que n'en ont ordinairement les personnes de cet état.

Rosalie (c'étoit son nom) chérissoit et révéroit sa maîtresse, qu'elle regardoit toujours comme le modèle de la vertu, car elle ignoroit et sa passion et sa faiblesse. Un jour, baignée de larmes, elle vint se jeter à ses pieds, pour lui avouer que, trompée et séduite, elle étoit prête à devenir mère! Malheureuse Rosalie! s'écria mademoiselle de la Vallièrre, avec une extrême émotion. Ah! mademoiselle, reprit Rosalie, je sens combien

vous devez me trouver inexcusable !.... Mais on m'a montré tant d'amour !.... — Celui que vous aimez est-il libre ! — O ciel, mademoiselle, pouvez-vous me croire assez méprisable pour me soupçonner d'avoir cédé à un homme marié ! .. Cette réponse naïve étoit accablante ; elle fit tout l'effet qu'elle pouvoit produire sur le cœur le plus délicat et le plus sensible ! Mademoiselle de la Vallière atterrée, se cacha le visage avec son mouchoir et garda le silence ; Rosalie intercédant toujours son pardon. Ah ! Rosalie, lui dit-elle, plût au ciel que nous fussions encore dans l'heureuse province où nous sommes nées !.... Mais cependant puisque votre amant n'a point d'engagement, vous pourrez devenir heureuse.... — Hélas ! je pleure ma faute et son inconstance, il m'abandonne !.... — Il ne vous a donc jamais aimée ? — Sa passion fut extrême, il a subitement changé. — Est-ce une chose possible ? — Oui pour les hommes. A ces mots, mademoiselle de la Vallière tressaille, et ses larmes inondent son visage. ... Elle

embrasse Rosalie et lui promet de ne point l'abandonner.

Madame de Thémine écrivoit toujours à mademoiselle de la Vallière, qui, ne pouvant plus supporter les éloges qu'elle donnoit à son caractère, se décida enfin à lui faire une pénible confidence. Mais la femme la plus sincère ne fait jamais de tels aveux sans quelque réticence, elle ne parla que de sa foiblesse, elle en cacha les suites. Elle reçut de madame de Thémine une réponse qui contenoit ce qui suit :

« Qui, moi ! cesser de vous chérir  
» quand vous êtes plus à plaindre que  
» jamais ! ah ! mon amie, vous n'aviez  
» pas besoin de me dépeindre les peines  
» qui déchirent votre cœur ; m'avouer  
» votre faute, c'étoit m'en instruire.  
» Une foiblesse dans une vie si pure n'est  
» elle pas le plus funeste revers !....  
» Pouvez-vous me craindre, pouvez-  
» vous penser que, vous connoissant  
» depuis votre enfance, il me soit pos-  
» sible de vous *mépriser* !.... Si ce mal-  
» heureux secret se découvre, tout le  
» monde, il est vrai, aura le droit de

» vous juger avec sévérité, de ne croire ni  
» à vos remords, ni à votre désintéresse-  
» ment, et de vous supposer une ambition  
» aussi vile que coupable; mais moi,  
» puis-je, au fond de mon ame, vous mé-  
» connoître; puis-je vous calomnier un  
» seul instant dans ma pensée?... Ne  
» vantez point ma conduite, n'applaudis-  
» sez qu'à mon bonheur; je n'ai point  
» quitté l'heureuse solitude où, grace au  
» ciel, je suis fixée pour jamais; votre  
» exemple me fait connoître tout le dan-  
» ger de la séduction qui vous environne;  
» et quand vous avez succombé, j'ap-  
» prends à me défier de moi-même; la  
» faute que vous déplorez, bien loin de  
» m'élever à mes propres yeux, ne peut  
» servir qu'à me rendre plus humble; n'a-  
» vous nous pas les mêmes opinions et les  
» mêmes sentimens? A-t-on pu vous dis-  
» suader en vous entraînant? Non, sans  
» doute. Les mêmes rapports existent en-  
» tre nous, votre ame n'a point changé;  
» nous voyons, nous jugeons, nous sen-  
» tons de même. Oui, je suis toujours fière  
» de votre affection; je m'enorgueillis

» toujours de mon amie ; mais , hélas !  
 » avec quelle amertume aujourd'hui ! Je  
 » jouis sur-tout de vos douleurs , de ce  
 » regret qui vous consume , de ces larmes  
 » amères que vous répandez ; vos souf-  
 » frances m'arrachent le cœur , et cepen-  
 » dant je ne dois pas chercher à vous con-  
 » soler ; j'aime à voir ce repentir si sin-  
 » cère et si profond ; il me pénètre , il vous  
 » accable , et si je pouvois vous en déli-  
 » vrer , je ne voudrois ni vous l'ôter , ni  
 » l'adoucir. Jusqu'ici , nul sacrifice ne  
 » m'auroit coûté s'il eût dû vous épar-  
 » gner un chagrin véritable , et mainte-  
 » nant le comble du malheur pour moi  
 » seroit de vous voir paisible , et de vous  
 » savoir heureuse dans la situation où  
 » vous êtes ! Quel étrange bouleverse-  
 » ment d'idées et de sentimens ?.... Mon  
 » amitié pour vous est inaltérable ; il me  
 » semble même que votre confiance en a  
 » resserré le nœud , et que la plus tendre  
 » compassion la rend plus vive encore ;  
 » mais en vous égarant , vous en avez  
 » détruit le charme !... Ah ! rendez-le-  
 » moi , vous le pouvez !... Pourquoi dif-

» férer de revenir à la vertu , sans la-  
» quelle nulle illusion de bonheur ne  
» sauroit exister pour vous !... Qu'il se-  
» roit peu commun ! qu'il seroit beau de  
» se décider , sans balancer , au sacrifice  
» que vous ferez sûrement un jour....  
» O mon amie , ce n'est point un rigide  
» censeur qui te condamne , c'est la com-  
» pagne de ton enfance qui gémit et qui  
» t'appelle ! Viens , ces paisibles lieux  
» qui te furent si chers , n'ont point chan-  
» gé , viens y retrouver le repos et ton  
» amie ! Tu rapporteras un cœur brûlant ,  
» agité ; mais une action sublime , alors  
» qu'elle est faite , donne mille fois plus  
» de force qu'il n'en a fallu pour l'exé-  
» cuter. Tu reviendras triomphante , tu  
» me diras : C'est quand j'aime avec  
» passion , quand je suis adorée , que je  
» m'arrache à toutes les séductions de  
» l'amour !.... Viens , nous pleurerons  
» ensemble..... Songe , hélas ! que le  
» temps dénoue toujours des liens cri-  
» minels ; ose donc les rompre à présent ;  
» ose briser une honteuse chaîne , cette  
» chaîne à-la-fois pesante et fragile , et



» qui ne laisse une flétrissure ineffaçable que lorsqu'on s'obstine à la porter.  
» Voudrois-tu parcourir une si funeste carrière ? non , dès les premiers pas tu dois reculer avec une horreur qui t'affermira pour jamais dans la route heureuse de la vertu. Pourrois-tu la quitter encore , ne sauras-tu pas ce qu'il en coûte pour s'en écarter?... Un repentir tardif ne ressemble qu'à la lassitude ; mais combien il est ennobli par l'éclat de la jeunesse et de la beauté !... Veux-tu que j'aie te chercher ? Dis un mot , et je pars. Il me semble que cette ardente amitié , cette affection si pure que tu m'inspires , doit me donner sur toi l'autorité d'une mère ; hélas , si la tienne existoit, elle te tendroit les bras ; refuserois-tu de t'y jeter ? Viens , je la remplace ; j'ai sa tendresse , j'éprouve toute la douleur qu'elle auroit ! Souviens-toi qu'en mourant elle m'ordonna de veiller sur ta destinée !... Ce que je dois à la mémoire de ma bienfaitrice , et sur-tout à l'amitié , me prescrit peut-être d'exiger de toi ce

» prompt et rigoureux sacrifice ; mais  
» ma prière et mes larmes ne suffiront-  
» elles pas pour l'obtenir ? Préfèreras-tu  
» la passion d'un jour , ou d'une seule  
» saison , au sentiment de tous les âges !...  
» Tu crains d'affliger celui qui t'a per-  
» due ; seras-tu sans pitié pour ta fidèle  
» amie ?... Un amant sur le trône man-  
» quera-t-il de distractions et de dédom-  
» magemens ? Mais moi , que ferai-je de  
» ton souvenir dans les lieux où tout  
» me retrace ces jours d'innocence et de  
» bonheur que nous avons passés en-  
» semble ? Quelles seront mes doulou-  
» reuses sensations , en parcourant ces  
» jeunes allées de saules , dont presque  
» tous les arbres portent encore les chif-  
» fres de *Louise* et d'*Eudoxie* ; dans  
» ces prairies , qui me rappellent tous  
» les jeux de notre enfance ; dans cette  
» forêt où , durant nos longues prome-  
» nades , nous avons formé tant de pro-  
» jets vertueux !... Ne me dis pas , *il*  
» *n'est plus temps* ; à dix-neuf ans on  
» possède encore tout son avenir , et  
» l'erreur d'un moment ne peut souiller

» le passé.... Hâte-toi ; quand tu respi-  
 » reras ton air natal , cet air si doux et  
 » si pur , tu croiras reprendre une nou-  
 » velle vie et retrouver l'innocence....  
 » Si tu balances , ta foiblesse te donnera  
 » bientôt une odieuse célébrité , tu ne  
 » pourras plus te cacher , l'amitié cons-  
 » ternée ne pourra plus te défendre ; ton  
 » nom porté aux extrémités du monde  
 » ne sera connu que par ton déshon-  
 » neur ; la plus modeste de toutes les  
 » femmes sera la plus affichée , sa pu-  
 » deur et sa fierté feront son supplice !...  
 » ses plus nobles qualités ne serviront  
 » plus qu'à la confondre , qu'à redoubler  
 » l'amertume de ses regrets.... Et que  
 » deviendrai je , moi , qui m'enorgueil-  
 » lissois tant de tes vertus et de ta répu-  
 » tation ! Que deviendrai-je , quand je ne  
 » pourrai plus entendre parler de toi sans  
 » rougir ?...

» Si malgré mes vœux et mes instances  
 » je n'obtiens de toi qu'un refus , j'atten-  
 » drai !.... Mes bras te seront toujours  
 » ouverts.... Je ne puis aller dans les  
 » lieux que tu habites que pour t'en arra-

» cher ; .... mais je serai toujours prête à  
 » te recevoir. Adieu ! ô chère et malheu-  
 » reuse amie ! si l'ingratitude et l'incons-  
 » tance te font gémir un jour , alors dis-  
 » toi , du moins , il est encore un cœur  
 » qui n'a point changé pour moi , un cœur  
 » sensible , compatissant et fidèle , *c'est*  
 » *celui d'Eudoxie ! ...* ».

Cette lettre inspira un tel enthousiasme de reconnoissance à mademoiselle de la Vallière , qu'elle seroit partie sur-le-champ , si la situation dans laquelle elle se trouvoit lui eût permis d'entreprendre sans danger un aussi long voyage ; d'ailleurs , comment dans un tel état retourner dans sa province et se montrer à son amie ! ... Elle répondit avec les expressions de la plus vive sensibilité , et elle promit formellement et avec sincérité de quitter la cour sous deux ou trois mois.

Cependant ce moment terrible et si redouté arriva enfin ; mademoiselle de la Vallière , après avoir souffert en silence durant une journée entière , ressentit vers le soir des douleurs si violentes qu'elle fit

avertir le roi, qui accourut aussi-tôt avec le médecin qu'il avoit mis dans son secret, une garde-malade et M<sup>lle</sup>. d'Artigni, devenue la marquise de Sourdis. Les souffrances de M<sup>lle</sup>. de la Vallière furent extrêmement prolongées par la contrainte affreuse qu'elle s'imposa; l'infortunée craignant d'être entendue, ne jeta pas un cri, ne fit pas un gémissement; le médecin l'exhortant à ne point étouffer ses douleurs; ah! répondit-elle, il ne m'est pas permis de me plaindre?... Louis ne se montra jamais si tendre et si passionné; il ne voulut point consentir à la quitter un seul instant; baigné de larmes, il interrogeoit le médecin à chaque minute, nulle réponse ne pouvoit le rassurer, il la voyoit souffrir, il craignoit tout; il répétoit avec égarement: *Sauvez-la, c'est ma vie que je vous demande, tout ce que je possède est à vous, sauvez-la!...*

Ce ne fut qu'à trois heures après minuit que mademoiselle de la Vallière oubliâ ses douleurs, ses craintes et sa honte; elle étoit mère, elle tenoit son enfant

dans ses bras !... Le roi , dans son transport , embrassa tout ce qui étoit dans sa chambre , sa joie fut aussi touchante que l'avoit été son inquiétude (1) ; les preuves d'une si vive tendresse achevèrent d'enchaîner mademoiselle de la Vallière ; ( la reconnoissance est si puissante quand elle est unie à l'amour ! ) de ce moment , l'engagement pris avec madame de Thémine fut rétracté , on fit un serment qui coûta moins , on se promit au fond du cœur de ne jamais abandonner celui qui savoit si bien aimer !...

Mademoiselle de la Vallière , après avoir goûté quelques heures de repos , se réveilla avec une sorte d'effroi , en pensant que la reine viendroit à midi dans sa chambre. En effet , cette princesse qui alloit tous les jours à la messe dans une chapelle particulière , traversoit l'appartement de mademoiselle de la Vallière , afin d'éviter un détour assez long. On étoit convenu qu'on l'empêcheroit d'entrer , mais M<sup>lle</sup>. de la Vallière ,

---

(1) Détails historiques.

afin d'éloigner tout soupçon , prit tout-à-coup l'étrange résolution de la recevoir ; elle fit remplir sa chambre de tubéreuses , son lit en fut entouré ; en respirant ces parfums si dangereux dans son état , elle croyoit exposer sa vie , mais elle espéroit sauver son honneur... La reine vint ; on lui dit que mademoiselle de la Vallière étoit un peu malade , et l'on ouvrit toutes les portes. La reine parfumée d'ambre , s'approcha du lit de mademoiselle de la Vallière , et lui parla avec bonté. Une demi-heure après mademoiselle de la Vallière s'évanouit ; néanmoins le lendemain elle eut le courage de se lever , de s'habiller pour recevoir la reine , de la conduire jusqu'à la chapelle , et , le soir , de paroître un moment au cercle de Madame (1).

Malgré tant de courage et de précautions , cet événement ne fut ignoré que de la reine , tout le monde d'ailleurs en fut instruit ; et M<sup>elle</sup>. de la Vallière n'eut

---

(1) Faits historiques.

même pas la consolation de pouvoir s'abuser à cet égard , on lui fit sentir de mille manières que son secret le plus intime étoit connu. Elle redoubla de prudence et de mystère ; trop naïve et trop sincère pour dissimuler ses sentimens , elle vouloit du moins qu'il fût impossible de lui reprocher le scandale d'une conduite audacieuse ; qu'enfin , si elle ne pouvoit échapper aux soupçons , personne n'eût le droit affreux de l'accuser avec certitude.

La passion du roi , loin de s'affoiblir , sembloit augmenter chaque jour ; la douceur , la sensibilité de M<sup>lle</sup>. de la Vallière , ses remords même , et sur-tout le mystère , en renouveloient sans cesse le charme et l'ardeur ; on calcula vainement qu'un amour qui duroit depuis plus de trois ans , devoit être à son déclin ; on fit sur le cœur de Louis de nouvelles tentatives , qui furent toutes superflues. Ni la beauté de madame de Monaco , ni celle de madame de Soubise , ni les graces séduisantes de la princesse Palatine , ne purent détacher Louis de celle qu'il



aimoit uniquement , et qui possédoit toute sa confiance. On ne parvint qu'à donner quelques alarmes à M<sup>elle</sup>. de la Vallière ; ses inquiétudes exprimées avec toute la délicatesse du sentiment le plus tendre , ne servirent qu'à la rendre plus intéressante au yeux de son amant , et le soin de les dissiper fit éclater davantage l'amour qu'elle inspiroit. La haine s'accroît moins par ses vengeances que par ses efforts infructueux ; c'est de toutes les passions celle qui s'exalte le plus par les vains desirs et par les espérances trompées ; les ennemis de M<sup>elle</sup>. de la Vallière devinrent d'autant plus ardens , que la constance du roi et l'excès de sa passion les forcèrent à se contraindre , et à reprendre l'apparence de la modération.

La santé de la reine-mère étoit depuis long-temps chancelante ; tout-à-coup son mal empira , et bientôt les médecins déclarèrent que son état étoit mortel. Le roi , le plus tendre , le meilleur des fils , montra dans cette occasion la sensibilité la plus touchante ; mademoiselle de la Vallière recueillit ses larmes ,

et en partageant sa douleur, elle s'enivra du bonheur de le voir si digne d'être aimé. Durant cette dernière maladie de la reine, elle ne quitta point Madame, qui resta toujours dans l'appartement de cette princesse mourante; le roi étoit profondément affligé, ainsi tout le monde paroissoit l'être. Mademoiselle de la Vallière trouvoit une douceur inexprimable à pleurer avec lui sans contrainte malgré tant de témoins, à s'unir publiquement à lui par ses regrets, ses vœux et ses sentimens, à laisser voir tout ce que les autres feignoient d'éprouver, à ne plus gêner les mouvemens de son cœur, qui tous se régloient sur les siens; à espérer, à craindre, à s'attendrir, à frémir avec lui; enfin, à penser qu'elle seule pourroit le consoler!... Elle le vit passer au chevet du lit de sa mère, trois jours et trois nuits de suite, sans vouloir la quitter un seul instant, même pour changer de vêtemens; elle le vit s'évanouir dans un moment où la reine, cédant un instant au sommeil, ferma les yeux, Louis crut qu'elle expiroit,

et il perdit l'usage de ses sens... La reine mouroit d'un cancer, et sa plaie gangrénée exhaloit une odeur si suffocante, que les personnes même qui la servoient n'approchoient d'elle qu'en s'inondant d'eaux spiritueuses. Louis ne voulût prendre aucune de ces précautions ; assis au chevet de sa mère et sous les rideaux de son lit, tenant constamment une de ses mains, il passa les jours et les nuits le visage appuyé près du sein déchiré qui lui donna la vie, et sans doute sa piété filiale fut un baume salutaire qui en adoucit les vives douleurs (1). La reine, la veille de sa mort, donna au roi son testament, en le priant de le lire avec attention, de faire les changemens qu'il jugeroit convenables, et ensuite de le signer. Louis, sur-le-champ, le signa sans le lire. Après sa mort, quoiqu'il fût malade lui-même, il se remit sur-le-champ au travail ; c'étoit un devoir, il eut le courage de le remplir ; mais il fut

---

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville.

plus de six semaines sans paroître en public. Il rendit à la mémoire de cette mère si respectée et si chérie, les hommages les plus éclatans (1). Ce fut alors qu'il fit frapper cette belle médaille, dont il donna lui-même l'idée, et qui représentoit d'un côté le profil d'Anne d'Autriche, et de l'autre la Religion et la Pudour s'embrassant et s'appuyant sur un autel (2).

Le roi depuis long-temps brûloit du desir de soustraire M<sup>elle</sup>. de la Vallière à la domination impérieuse de Madame, et de s'affranchir lui-même d'une contrainte pénible, en déclarant publiquement le choix coupable de son cœur; la certitude d'affliger mortellement la reine-mère avoit pu seule jusqu'alors contenir une passion si violente. N'étant plus retenu par une telle crainte, il voulut enfin réaliser un projet qui lui étoit si

---

(1) Mém. de madame de Motteville.

(2) Voyez l'ouvrage, avec gravures, du Père Ménétrier sur les médailles frappées durant ce règne.

cher. Il en parla à M<sup>lle</sup>. de la Vallière, qui s'y opposa avec autant de force que de sincérité; sa première objection fut la juste douleur que cet éclat causeroit à la jeune reine. Vous vous trompez sur ses sentimens, répondit Louis, je vous assure qu'elle n'a point de passion pour moi. Ah! cela est impossible! s'écria M<sup>lle</sup>. de la Vallière; ô je vous en conjure, n'ajoutez point à la foiblesse que je dois me reprocher, le tort affreux d'indigner et d'affliger la vertu! Je suis assez coupable, ne me rendez point odieuse. Songez sur-tout à votre propre gloire, c'est la mienne aujourd'hui, je n'en ai plus d'autre!... Laissez-moi l'oubli du monde, l'obscurité, s'il est possible; l'éclat et la renommée ne peuvent être pour moi désormais qu'une flétrissure... Ah! quand je me suis perdue pour vous, du moins conservez pour moi cette réputation sans tache, qui me donne encore le droit de m'enorgueillir. Quel sentiment d'honneur pourroit maintenant élever mon ame, si vous cessiez de mériter l'enthousiasme que vous inspirez? L'admi-

ration qu'on a pour vous ne sauroit me justifier , mais elle m'excuse et sur-tout elle me console. Ne l'affoiblissez pas, en montrant publiquement le mépris de la foi conjugale; en donnant un audacieux exemple , qui ne pourra manquer d'avoir la plus funeste influence sur les mœurs , on respectera vos foiblesses , tant qu'on vous verra soigneux de les cacher , et qu'on ne pourra pas les découvrir; mais quand vous les afficherez vous-même , vous devra-t-on de l'indulgence ?.... Et moi , quel seroit mon désespoir , de voir s'altérer pour vous la vénération publique , et d'en être la fatale cause !... N'alléguez point l'exemple de votre aïeul , il n'aima que des femmes ambitieuses , qui sollicitèrent le titre honteux de favorites; elles brayèrent la haine et le mépris , afin de dominer et d'accumuler des richesses. Voulez-vous me confondre avec elles ? Voulez-vous que l'Histoire transmette mon nom à la postérité parmi ces noms déshonorés !...

Le roi touché d'une si noble résistance , parut céder à ces raisons , mais il

étoit bien éloigné de renoncer à un projet auquel il attachoit le bonheur de sa vie.

Quelque temps après cette conversation, M<sup>lle</sup>. de la Vallière suivit Madame à Compiègne, où la cour séjourna six semaines; le roi chassoit souvent dans la forêt : un jour à l'une de ces chasses, M<sup>lle</sup>. de la Vallière se trouvant dans la calèche de Madame, avoit les yeux fixés sur le roi qui, sur-tout à cheval, effaçoit toute la brillante jeunesse dont il étoit entouré, car aucun homme ne montoit à cheval avec plus de grace et de hardiesse. Ce prince voulant prendre une route de traverse, fut arrêté par un large fossé; quelqu'un lui proposa de retourner sur ses pas, et M<sup>lle</sup>. de la Vallière frémit lorsqu'elle l'entendit répondre en riant, qu'un obstacle ne le feroit jamais retourner en arrière; en effet, quel péril pourroit faire reculer lorsqu'on est regardé par ce qu'on aime? Louis enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, qui sauta cet énorme fossé, mais qui s'abattit après cet effort, et renversa le roi; mademoiselle de la Vallière n'en

vit pas davantage, un gémissement qui parut être son dernier soupir, s'échappa du fond de son cœur, ses yeux se fermèrent, et elle s'évanouit. Le roi avoit le bras cassé (1), malgré la vive douleur qu'il éprouvoit, il se releva sur-le-champ; la calèche de Madame s'étoit rapidement rapprochée de lui sans qu'on eût songé dans ce moment de trouble et d'effroi à secourir mademoiselle de la Vallière, toujours sans connoissance. On presse le roi de monter en calèche, il y consent, mais en jetant les yeux sur mademoiselle de la Vallière, en la voyant pâle, inanimée, sans mouvement, la tête renversée sur l'épaule de la personne placée à côté d'elle, il fut prêt lui-même à se trouver mal : grand dieu ! s'écria-t-il, secourez-la..... En disant ces paroles il saisit un flacon que Madame tire de sa poche, il fait respirer à mademoiselle de la Vallière une eau spiritueuse; elle ouvre les yeux, apperçoit

---

(1) Cet accident arriva à-peu-près à cette époque.



le roi et fond en larmes ; ..... les pleurs de Louis se confondent avec les siens. Madame outrée intérieurement, cherche à se venger en affectant de témoigner par son maintien combien cette scène lui paroît embarrassante ; elle auroit pu en diminuer le scandale en montrant elle-même de l'attendrissement sur l'accident qui la causoit, mais son air froid et sa sécheresse rendirent plus frappante, par le contraste, la trop vive sensibilité de mademoiselle de la Vallière.

Personne dans cet instant ne montra le vif intérêt qu'on auroit exagéré dans toute autre occasion ; chacun en secret envioit en quelque sorte les mouvemens involontaires qui venoient de trahir un attachement si passionné ; on sentoit que tous les autres témoignages d'affection seroient foibles après ceux-là, et lorsque dans ce genre on n'a l'espoir ni de surpasser, ni même d'égaliser, on renonce à cette espèce de flatterie, le découragement ne permet plus de feindre, et le dépit donne souvent l'apparence d'une insensibilité qu'on n'a pas.

Mademoiselle de Vallière revenant à elle-même, et voyant approcher un des carrosses du roi, voulut descendre de la calèche, sous prétexte d'y laisser plus de place, le roi ne le permit pas, mais il la quitta lui-même pour monter dans sa voiture. On ne sut qu'il avoit le bras cassé que par le rapport des chirurgiens. Combien mademoiselle de la Vallière admira son courage et s'attendrit sur tant d'amour !.... Son inquiétude sur l'état du roi ne lui permit pas de songer à l'imprudence qu'elle avoit commise, mais Louis sut en tirer parti ; il prétendit qu'après un tel éclat le mystère étoit désormais superflu ; il ajouta qu'il ne pouvoit plus la voir supporter les hauteurs et les dédains affectés de Madame : enfin il pressa, conjura avec les plus vives instances ; il étoit malade, souffrant, passionné ; cependant il ne put arracher un consentement formel, mais il se conduisit comme s'il l'eût obtenu.

Les somptueux bâtimens de Versailles étoient presque achevés ; aussi-tôt que

le roi fut convalescent, il se rendit avec toute la cour dans ce lieu qu'il avoit créé ; il y acheta l'hôtel de Biron, avec l'intention d'y établir mademoiselle de la Vallière ; quand tout fut prêt pour l'exécution de son dessein, il reconnut les deux enfans encore au berceau dont mademoiselle de la Vallière étoit mère, il fit pour elle l'acquisition de la terre de Vanjour, qu'il érigea en duché-pairie, et il lui donna le titre de duchesse de la Vallière, que depuis elle porta toujours à la cour.

Ce fut en vain que le plus grand roi du monde employa toute sa puissance pour élever l'objet de son amour ; la malheureuse duchesse de la Vallière, au milieu de toute la pompe de sa nouvelle fortune, se sentit plus que jamais affaissée sous le poids accablant de la honte !... Après l'éclat qui assuroit à ses enfans le rang de princes du sang, elle conjura le roi de la laisser vivre obscurément dans un coin retiré de Versailles, elle refusa tous ses dons ; mais Louis la força de les accepter,

il employa pour l'y contraindre toute l'autorité du monarque le plus fier et tout l'empire d'un amant adoré.

Les souverains peuvent accorder des places éminentes et prodiguer des richesses, mais ils n'ont point de trésors qui puissent racheter l'honneur. La duchesse de la Vallière ne vit dans ces faveurs éclatantes que de nouveaux sujets de confusion ; il lui fut impossible de prendre congé de Madame, elle n'auroit pu soutenir ses regards ; elle lui fit remettre sa démission avec les formes les plus respectueuses, et elle s'enferma dans la superbe demeure que l'amour avoit embellie pour elle. Ce fut avec une profonde humiliation qu'elle se trouva dans cette maison magnifique. Enfin, dit-elle, me voici donc rangée dans la classe méprisable de ces femmes altières et sordides, que l'inflexible histoire marque à jamais du sceau de l'infamie ! Tout ce faste qui m'entouronne en affichant ma honte, me ravit tout ce qui pouvoit l'excuser ; hélas ! je m'étois donnée, et l'univers entier

pourra croire que je me suis vendue ! Qu'est-ce , en effet , à tous les yeux , que la maîtresse déclarée d'un roi ? la courtisane la plus célèbre de sa nation !.. Oh ! comment supporter cet excès d'ignominie !... Cette réflexion terrible la frappa tellement, que malgré les prières du roi , elle fut plus de quinze jours enfermée sans pouvoir se résoudre à sortir et à recevoir ses amis même les plus intimes.

Elle avoit trouvé dans sa chambre un écrin rempli des plus beaux diamans, elle n'en voulut pas garder un seul, elle les fit vendre tous, et avec l'argent qu'elle en retira, elle fonda deux hôpitaux, l'un pour de pauvres vieillards, et l'autre pour l'éducation de jeunes orphelins (1).

Enfin , il fallut reparoître à la cour , le roi l'exigea formellement ; la duchesse , en sortant de sa maison , fut épouvantée de voir autour de sa chaise une multitude de gens du peuple que

---

(1) Trait historique.

la curiosité rassembloit ; elle crut appercevoir sur tous les visages l'expression du mépris insultant ou de la haine contrainte ; pâle, tremblante, elle osoit à peine lever les yeux, et son trouble s'accrut encore lorsqu'elle entra dans le château ; tous les courtisans qu'elle rencontra s'empressèrent autour d'elle, mais ces nouveaux hommages ne firent qu'augmenter sa confusion. On crut qu'elle alloit s'évanouir, lorsqu'arrivée chez la reine elle aperçut cette princesse ; il lui fut impossible de préférer une seule parole, sa pénible émotion fut si visible, que la reine même y parut compatir ; elle lui parla avec cette douceur qui la caractérisoit ; la duchesse s'inclina profondément et ses yeux se remplirent de larmes. Madame lui fit beaucoup moins de mal, en la recevant avec la froideur la plus dédaigneuse.

La duchesse de la Vallière se promit bien de ne retourner que rarement à la cour ; jamais depuis sa faute elle ne s'étoit trouvée si malheureuse ; jamais ses remords

n'avoient eu autant d'amertume ; un événement tragique y mit le comble.

Ce marquis de Bragelone , qui jadis avoit pris pour elle au château de la Vallière une passion si vive et si tendre, conservoit , malgré une absence de cinq années, ce profond sentiment ; M<sup>me</sup>. de Thémine, pendant long-temps, l'avoit encore exalté par ses lettres : ensuite elle cessa d'écrire ; et le marquis , toujours aux armées, n'attribuant la lacune de cette correspondance qu'à la difficulté de faire parvenir les lettres , ne prit point d'inquiétudes ; il ne songea qu'à se rendre digne de celle qu'il adoroit ; il se distingua par plusieurs actions brillantes. La réputation qu'il acquéroit en augmentant ses espérances , sembloit accroître sa passion ; et , rempli du double enthousiasme de la gloire et de l'amour , il voulut profiter de quelques instans de loisir et de liberté , et il vola à Versailles , ignorant entièrement ce que tout Paris savoit depuis trois semaines. Ayant voyagé avec la plus grande rapidité , n'ayant interrogé personne , il arrive à Versailles , et

demande M<sup>lle</sup>. de la Valière , attachée à Madame. Cette question parut étrange , et la réponse fut un coup de foudre pour ce malheureux amant !... Que devient-on lorsqu'on perd à la fois , et dans un instant , toutes les illusions qui enchantoient la vie et tout espoir de bonheur et de consolation ?.... Un saisissement affreux le rendit immobile pendant quelques minutes ; mais bientôt , rassemblant toutes ses forces : « Allons , dit-il , jé veux la voir encore une fois !... ». Il se traîne à l'hôtel de Biron. Afin d'entrer plus sûrement , il imagine de dire qu'il vient de la part de M<sup>me</sup>. de Thémine : on ouvre toutes les portes à ce nom sans lui demander le sien. Il traverse avec une indignation qui l'accable , une longue enfilade de pièces magnifiquement décorées ; ensuite il entre dans un cabinet où il voit M<sup>me</sup>. de la Valière , plus belle , plus touchante que jamais , seule , dans l'attitude mélancolique et négligée d'une personne plongée dans une profonde rêverie. Elle étoit assise sur un canapé , vis-à-vis un grand portrait du roi... A l'aspect imprévu du



marquis de Bragelone, elle tressaille, rougit, et se couvre le visage avec ses deux mains... Il s'étoit arrêté à quelques pas d'elle; et, s'appuyant sur une table, debout, pâle, immobile, il la regardoit fixement... Elle crut voir un spectre... Ah! fuyez, lui dit-elle, fuyez une femme coupable, indigne de vos regrets! Ange déchu! s'écria-t-il. A ces mots, la duchesse ne put retenir ses larmes. Et moi, reprit-il, si je pouvois pleurer!... Oh! poursuivit-il, toi que j'adorois comme le modèle de l'auguste vertu, je retrouve encore en toi cette image céleste; et mon plus grand supplice est de reconnoître, en te regardant, que tu n'as pu t'égarer sans perdre, pour jamais, jusqu'à l'ombre du repos!... Hélas! vous ne m'aviez rien promis! je n'ai point de reproche à vous faire, je le sais: mais en cessant de vous admirer, je perds l'idée du bonheur et tout l'enthousiasme heureux d'une ame ardente et vertueuse... En vous voyant victime de la séduction, j'ai cessé d'exister!... Ah! dit la duchesse, du moins la réputation

et la gloire pourront vous consoler !... La gloire !... reprit-il, et pour qui combattrois-je ?... quelle main me donneroit les prix de la valeur ?.... En prononçant ces paroles, il jeta les yeux sur le portrait du roi ; il frémit : et après un moment de silence : « Adieu !..... dit-il, adieu !..... espérance, émulation, ambition, patriotisme, vous avez bouleversé tous les sentimens de ce cœur déchiré !... c'est en arracher la vie !... adieu !... ». Alors, faisant un puissant et dernier effort sur lui-même, il sortit impétueusement. A peine étoit-il au bas de l'escalier, qu'il vit entrer sous la voûte le carrosse du roi ; il s'appuya sur la rampe, en disant d'une voix éteinte : c'en est trop !.. Le roi descendit précipitamment de voiture, et passa si rapidement, qu'il n'apperçut pas le malheureux Bragelone placé de côté hors de l'escalier, et à moitié caché par une rampe massive chargée de dorures. Cependant, voulant s'arracher de cette funeste maison, le marquis fait en chancelant quelques pas : mais un nuage épais couvrit ses yeux ; il

appelle ses gens et tombe sans connoissance sous la voûte. On le porte dans sa voiture, et on le mène à son auberge. Il reprit l'usage de ses sens : mais une pâleur effrayante, un tremblement convulsif, une suffocation affreuse, n'annonçoient que trop le danger pressant de son état. Son hôte et ses gens envoyèrent chercher un médecin. Ah ! dit le marquis, en mettant la main sur son cœur, le coup est là !... il est mortel !... En effet, tous les secours furent inutiles : l'infortuné, au bout de quelques heures, rendit le dernier soupir.

Ce déplorable événement pénétra de douleur et d'effroi M<sup>me</sup>. de la Vallière. « Hélas ! disoit-elle, si j'eusse conservé l'innocence, il vivroit !... Il ne pouvoit exister sans m'estimer !... Ce cœur si noble et si généreux n'a pu supporter la honte de celle qu'il aimoit !... et moi, je vis malgré tant de remords !... Je ne puis ni ne veux les étouffer ; tout les ranime et les augmente, et néanmoins je dois les dissimuler !... et sur-tout à celui qui les cause ! Pourroit-il être heu-

reux, s'il connoissoit le fond de ce cœur toujours combattu, toujours incertain quoique subjugué?... Pourroit-il compter sur moi, quand je forme sans cesse le projet terrible de rompre des liens si chers!... Ainsi, pour l'intérêt de son bonheur, pour ne point altérer sa douce sécurité, je suis forcée de le tromper, de lui cacher mon repentir, et de me montrer à ses yeux plus indigne de son estime que je ne le suis en effet!... Cependant, les jours, les années s'écou-  
lent!... Grand Dieu! vieillirai-je dans cet état?... Toujours agitée, toujours irrésolue, regrettant le passé, n'envisageant l'avenir qu'avec terreur, abhorrant le vice sans pouvoir retourner à la vertu, trop foible pour céder au remords, trop sensible et trop constante pour triompher d'un malheureux amour!... Ah! je ne voudrois pas l'éteindre. (Je ne l'ai jamais formé ce souhait chimérique!) Mais plutôt au ciel que j'eusse le courage de le sacrifier!... Comment cesse-t-on d'aimer, puisque l'oubli est impossible!... Oui, s'il pouvoit exister sans moi, je

serois plus heureuse loin de lui, seule avec son souvenir !... Dans la plus profonde solitude, j'entendrois parler de lui, de sa gloire ; par-tout en France, je vivrai sous son empire et sous ses loix, je l'aimerois en silence et sans reproche !.. Je pleurerois sans amertume, je ne craindrois rien du temps, du temps rapide et destructeur qui ravit la jeunesse, les graces et la beauté !... ».

Ces diverses pensées plongèrent la duchesse dans une mélancolie, qui, malgré ses efforts, perçoit dans toutes ses actions et dans tous ses discours. Louis en fut frappé ; il s'en plaignit avec une vive inquiétude, et les réponses embarrassées de la duchesse ne le rassurèrent pas. Il passoit presque toutes les soirées chez elle, avec quelques personnes de sa société intime. Benserade dit un soir que madame de la Fayette composoit un roman ; on en demanda le sujet. Son projet, dit-il, est de peindre tous les tourmens d'une passion malheureuse. Cette passion n'est donc pas légitime ? dit la duchesse en soupirant. Non, répondit

Benserade , et c'est une femme intéressante qui l'éprouve. — Elle cède donc à son penchant ? — Non , elle y résiste. — Ah ! l'auteur n'atteindra pas son but ! elle ne peindra pas tous les tourmens que peut causer l'amour !... Louis , à la fois touché et blessé , mit fin à ce dialogue en changeant de conversation. Lorsqu'il se retrouva seul avec madame de la Vallière , il se plaignit encore ; et pour la première fois , ce fut avec le dépit de l'amour-propre irrité. La duchesse qui avoit autant de finesse que de candeur , entrevit qu'il étoit sur-tout offensé qu'elle eût parlé ainsi devant des témoins ; il vouloit que tout le monde crût que la personne qu'il aimoit étoit parfaitement heureuse. Rien ne déplaît aux ames sensibles comme les susceptibilités de l'orgueil ; elles pardonnent toutes les fautes qui viennent du cœur ; elles sont sans indulgence pour toutes celles que produit la vanité. La duchesse , blessée à son tour , répondit avec amertume. Louis , surpris , irrité , ne dissimula point ce qu'il éprouvoit , il s'exprima avec une hauteur qui acheva

de révolter la duchesse. Les princes, en amour ainsi qu'en amitié, lorsqu'ils sont mécontents, reprennent si naturellement le ton de la supériorité!..... On connoît si bien alors toute l'illusion de cette égalité sentimentale, qu'ils maintiennent avec tant de grace tant que rien ne les contrarie!... La duchesse montra une fierté que Louis prit pour du refroidissement; il la quitta avec une humeur et une colère concentrées qui ressembloient à l'insensibilité; il la laissa désespérée.

Oh! que le premier mécontentement, que la première querelle est sensible, quand on aime passionnément! C'est un événement si extraordinaire, si peu prévu!... La duchesse resta confondue, anéantie de surprise et de douleur. Il lui avoit parlé avec aigreur; il l'avoit quittée froidement. Elle l'avoit laissé partir, s'éloigner d'elle sans chercher à l'adoucir!... Et lui! dans cette cruelle disposition, il avoit pu se séparer d'elle pour vingt-quatre heures!..... Après avoir traversé un salon, trois anticham-

bres, un vestibule, il n'étoit point revenu sur ses pas ! Quelle nuit agitée, douloureuse, ce souvenir et ces idées firent passer à madame de la Vallière !... Le roi, de son côté, n'étoit pas plus tranquille ; il se persuadoit que la duchesse l'aimoit moins ; il n'avoit aucune idée de ses remords. Il ne connoissoit qu'imparfaitement ses sentimens religieux, et il interprétoit de la manière la plus fautive, la tristesse qu'il remarquoit en elle, depuis sur-tout qu'elle habitoit l'hôtel de Biron. Le lendemain matin, il se rendit chez la duchesse qui ne l'attendoit pas ; le roi entra dans toutes les pièces de son appartement et ne la trouva point : on lui dit qu'elle étoit au second étage, et qu'elle alloit descendre. Ce second étage ne contenoit que des logemens de domestiques, et Louis se rappela qu'étant venu une autre fois à la même heure sans être attendu, on lui avoit déjà dit la même chose. Lorsqu'on est mécontent, un rien suffit pour causer de l'inquiétude, et tout ce qui paroît singulier inspire



une sorte de méfiance. La duchesse vint; elle étoit pâle, abattue. Louis crut lui trouver un air embarrassé; il lui demanda d'où elle venoit. Elle éluda de répondre. Louis n'insista point; il fut froid, préoccupé. Il étoit venu avec l'intention de demander, de solliciter le pardon de l'humeur qu'il avoit montrée la veille: mais il evita toute explication; il abrégea sa visite, et laissa M<sup>me</sup>. de la Vallière plus affligée et plus à plaindre que jamais. Il interrogea secrètement un valet-de-chambre de la duchesse: il apprit qu'elle s'étoit réservé au second étage un cabinet dans lequel elle s'enfermoit régulièrement tous les matins à la même heure. Curieux de pénétrer ce mystère, il trouva le moyen de se procurer une clef du cabinet: et un matin, à l'heure où la duchesse y étoit renfermée, il y entra tout-à-coup. Il resta immobile en appercevant madame de la Vallière seule, à genoux sur un prie-dieu, au-dessus duquel étoient attachés sur le mur le portrait de sa mère et la croix de cristal qu'elle avoit reçue d'elle !... Sur-

prise autant qu'effrayée, la duchesse se retourne, et montre un visage baigné de larmes... Grand Dieu ! s'écria le roi avec la plus vive émotion, c'est donc ainsi que vous m'aimez ? Chaque jour vous gémissiez en secret !... Ah ! répondit-elle, c'est quand je ne vous vois pas !... — Et moi, je ne supporte votre absence qu'en m'occupant de vous !... Votre souvenir alors fait encore le charme de ma vie, et le mien vous afflige !... — Toutes les larmes viennent du cœur : pleurer, c'est aimer !... — Mais se livre-t-on au regret, à la mélancolie, quand on aime et qu'on est adorée ?... Quel dessein vous conduit dans ce lieu si sombre et si mystérieux ? Y venez-vous nourrir des regrets qui me désespèrent ? Y méditez-vous ma perte ? Y formez-vous le projet de m'abandonner ? — J'y demande au ciel un courage que je ne puis obtenir ! — Ecoutez : si maintenant vous aviez la barbarie de me fuir encore, sachez qu'il n'est point d'asyle sur la terre où vous puissiez vous soustraire à mon amour : vous m'avez donné le droit de vous pour-

suivre ; et fussiez-vous dans une autre partie du monde , je saurois vous y retrouver , vous enlever et vous ramener près de moi. Le respect humain, la crainte d'un éclat qui retentiroit dans toute l'Europe , rien ne m'arrêtera. Vous perdre est la seule chose qui soit au-dessus de mon courage. Je ne me soumettrai jamais à ce malheur affreux..... Si d'un amant heureux et soumis vous voulez faire un tyran et un ravisseur, fuyez-moi ; mais soyez sûre que désormais , en dépit du sort , des événemens et de votre volonté , ma mort seule pourra me séparer de vous.

Le roi parloit avec un feu et avec une impétuosité qui causèrent d'abord à la duchesse une sorte d'effroi. Néanmoins, cette violence même la délivra d'un grand supplice , celui de méditer sans cesse une prompte retraite , ou du moins de se répéter qu'elle devoit la faire. Il lui fut doux de penser que la fuite seroit impossible , ou qu'elle ne serviroit qu'à produire les scènes les plus scandaleuses. Avec une volonté ferme elle auroit pu

facilement et fuir et se cacher, du moins pendant long-temps : le roi eût ensuite fini par se calmer et par approuver sa retraite ; mais c'étoit ce qu'elle ne pouvoit ni ne vouloit se persuader. Elle aimoit à croire que ce projet, qu'elle n'avoit pas la force d'exécuter, étoit véritablement chimérique. Elle y gagnoit de n'y plus penser : c'étoit un affreux tourment de moins. Tant d'autres peines lui restoient ! Une extrême délicatesse en est une source inépuisable. Presque toutes les conversations générales lui faisoient mal, sur-tout en présence du roi ; elle y trouvoit toujours quelques traits qui la blessaient mortellement. L'éloge d'une femme vertueuse étoit pour elle un reproche ; elle y applaudissoit du fond de l'ame ; et cependant, avec quelle amertume !... Les entretiens les plus frivoles, ceux même qui ne rouloient que sur les romans, étoient pour elle aussi pénibles. Dans ce temps, les romans étoient si purs ! on y condamnoit les faiblesses avec tant de sévérité !... Un soir, chez elle, le roi parla de la fameuse

Christine, reine de Suède, il dit que la plus grande singularité de cette princesse extraordinaire, étoit d'être à-la-fois savante, simple et naturelle; d'avoir un costume grotesque sans être ridicule, des manières bizarres et pourtant agréables, et un charme inexprimable, quoiqu'elle n'eût ni goût, ni dignité, ni beauté. Le roi ajouta que malgré son aversion pour les femmes savantes, il avoit trouvé Christine aussi aimable qu'originale à son premier voyage (1), c'est-à-dire, avant que le meurtre de Monaldeschi lui eût inspiré pour elle une juste horreur. Louis, ensuite, conta que cette princesse fit une visite à Ninon. On se récria sur l'indécence d'une jeune reine qui, de toutes les femmes de France, n'avoit accueilli qu'une courtisane, et quelqu'un dit que cependant Ninon n'étoit au vrai qu'une personne sans cœur et non une courtisane, parce qu'elle avoit toujours refusé les dons de

---

(1) Mémoires de Montpensier et de Motteville.

ses amans, et qu'ayant pu s'enrichir, elle se contentoit de la fortune médiocre qu'elle tenoit de ses parens.

Les courtisans sont si accoutumés à ne regarder la maîtresse déclarée d'un grand roi que comme la femme qui occupe la place la plus enviée de la cour, que personne n'imagina que madame de la Vallière pût se faire l'application de cette dernière remarque; mais la malheureuse duchesse en fut accablée; une humiliation profonde flétrit son ame, et durant tout le reste de la soirée il lui fut impossible de prendre la moindre part à la conversation. Avec quelle joie elle eût quitté le titre fastueux qui lui rappeloit sa honte! quel plaisir elle eût trouvé à rendre à Louis tous ses dons flétrissans!... Ne pouvant rejeter une fortune que l'amour et l'orgueil la forçoient d'accepter, elle en faisoit le plus noble usage. Elle n'étoit remarquable que par son extrême simplicité; toujours mise avec une élégance qui n'étoit due qu'à son goût naturel et à sa grace, elle avoit banni de sa parure l'or, l'argent et les

pierreries; autant qu'elle le pouvoit, elle éloignoit d'elle toute espèce de faste et tout appareil éclatant; enfin elle faisoit d'immenses charités; son hôtel solitaire, toujours fermé aux intrigans, étoit ouvert à tous les infortunés, et souvent elle alloit elle-même les chercher. Mais en répandant tant de bienfaits, elle étoit loin de croire qu'une telle générosité dût réparer ou justifier le désordre de sa conduite. Elle savoit que la morale religieuxë n'admet point de *tarif* pour les foiblesses criminelles, qu'on n'achète point avec de l'argent le droit de se livrer au vice, et qu'on n'expie ses erreurs qu'en y renonçant. « Sans doute, disoit-elle, je me satisfais en ouvrant mon cœur à la pitié; mais en soulageant les malheureux, je les corromps peut-être; ils savent qui je suis; la reconnoissance affoiblit en eux ce mépris salutaire que le peuple sur-tout éprouve pour l'adultère; en servant l'humanité, je nuis à la morale!..... ». Il n'appartient donc qu'à la vertu de faire le bien avec fruit ou du moins avec une parfaite utilité!...

Ces pensées affligeantes engagèrent madame de la Vallière à faire presque toutes ses bonnes actions sans se montrer ou en cachant son nom. D'autres fois, quand les circonstances le permettoient, elle faisoit distribuer ses aumônes au nom du roi sans que jamais Louis en fût instruit.

Si le repentir et les scrupules troubloient sa vie, l'amour l'agitoit davantage encore. Quoiqu'elle fût toujours passionnément aimée, les affaires et les devoirs ne permettoient pas au roi cette occupation de tous les momens, qui seule eût pu satisfaire un cœur qui s'étoit donné sans réserve. L'apparence d'une négligence, le plus léger oubli étoient pour la duchesse des peines réelles qui se renouveloient sans cesse; elle avoit le double chagrin de les ressentir avec amertume et de se les reprocher vivement. Les fréquentes chasses du roi étoient pour elle une autre source d'inquiétude depuis l'événement causé par sa chute de cheval. Enfin on parloit de guerre; Louis étoit décidé à se mettre à la tête des armées, et la duchesse fré-



missoit d'avance des périls qu'elle entrevoit pour lui dans l'avenir ; elle avoit avec ses douleurs présentes le pressentiment funeste de toutes celles qu'elle devoit éprouver.

Un nouveau sujet de terreur plus affreux que tous les autres acheva de bouleverser son ame. Un jour le grand Condé, devenu l'ami le plus sincère du roi, lui conta avec horreur en présence de la duchesse, qu'on avoit trouvé à Auxerre, attaché à un poteau, le portrait d'Henri iv ayant un poignard dans le sein ; il ajouta que sur ce même poteau on avoit écrit en latin une abominable inscription qui menaçoit Louis du même sort. « Ce qui me console, » dit le roi, c'est qu'on n'a jamais rien fait de semblable contre les rois faibles néans (1) ». Réponse admirable sous tous les rapports, et qui seule pourroit donner une idée de l'esprit supérieur de ce prince, de son courage héroïque et de la grandeur de son ame.

---

(1) Ses propres paroles. Mémoires de madame de Motteville.

Ce récit du grand Condé, qui n'inspira au roi qu'un mot sublime, plongea la duchesse dans les inquiétudes les plus déraisonnables et les plus déchirantes ; elle étoit pénétrée de terreur en pensant qu'il existoit en France et dans une ville si près de Paris, un scélérat capable d'assassiner le roi. Ce monstre n'avoit-il pas des complices, ne pouvoit-il pas former une conjuration ; ce complot exécrable n'étoit-il pas déjà tramé ? Enfin le roi sortoit si souvent sans aucune suite ; il étoit si facile de l'approcher et de l'atteindre (1) ! Ces noires idées la poursuivoient sans relâche ; elles se mêloient pendant le jour à toutes ses pensées ; elles troubloient son sommeil durant la nuit ; mille fois réveillée par des songes affreux qui lui représentoient Louis assassiné, le réveil même ne pouvoit dissiper ces funestes illusions ; elle conser-

---

(1) Chacun avoit la liberté de l'approcher et de lui remettre un placet en mains propres ; il le recevoit et s'arrêtoit même presque toujours pour faire quelques questions. *Mémoires de Saint-Simon.*

voit un serrement de cœur , un effroi qui lui faisoient regarder un vain rêve comme un sinistre avertissement du ciel ; les craintes insensées et vagues de la sensibilité produisent si facilement la superstition !... Tout ce qui paroît frappant devient présage pour les cœurs souffrans ! La duchesse envoyoit chez le roi ; elle attendoit le retour de son messager avec une agitation , un tremblement , dont chaque minute sembloit augmenter la violence ; si durant ce temps elle entendoit dans la rue quelque bruit extraordinaire ; si , fixée à sa fenêtre , elle appercevoit par hasard quelque mouvement parmi le peuple , ou la foule se dirigeant vers le château , c'étoit presque pour elle la confirmation du plus horrible malheur !... Plus d'une fois le saisissement lui ravit l'usage de ses sens.... on revenoit lui rapporter un billet du roi ; elle fondoit en larmes , elle remercioit le ciel comme si elle eût appris une nouvelle aussi inespérée qu'heureuse. Elle se disoit que du moins à l'avenir elle ne prendroit plus de vaines frayeurs

pour des pressentimens , et même lorsqu'elle revoyoit le roi , elle se croyoit affranchie pour jamais de ses terreurs , mais elle les reprenoit toutes en se retrouvant seule. Louis ignora toujours tous ces détails ; madame de la Vallière eût rougi de lui montrer tant de foiblesse ; il ne connut jamais à quel excès il étoit aimé.

FIN DU TOME PREMIER.

LA DUCHESSE

DE

LA VALLIÈRE.



LA DUCHESSE

DE

LA VALLIÈRE.

SIXIÈME ÉDITION.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME SECOND.

---

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Gr.-  
Augustins, n<sup>o</sup>. 29, vis-à-vis la rue du  
Pont-de-Lodi.

---

AN XIII. — 1804.

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850

1850



---

# LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

---

IL est bien naturel que les femmes soient plus sensibles et plus malheureuses que les hommes dans toutes leurs affections, et même les plus légitimes; comme épouses, comme mères, que n'ont-elles pas à souffrir!.... La providence, dans le partage fait aux deux sexes, a mis d'un côté le courage et les périls, et de l'autre, par une conséquence nécessaire, les craintes, les inquiétudes et les douleurs!.... Il falloit que celui qui doit s'exposer à tous les dangers, eût un cœur plus ferme et moins tendre; mais il falloit que la compagne qu'il protège et qu'il défend fût prompte à s'alarmer, à frémir pour lui; qu'elle n'envisagât qu'avec effroi, avec horreur tout ce qu'il brave et tout ce qu'il affronte; la foiblesse même d'une femme

est le garant de sa reconnoissance , son admiration et son amour s'en accroissent. Elle est timide et craintive ; elle tremble , et souvent pour des chimères , mais elle en aime mieux !....

Cependant tant de secousses et d'agitations violentes altérèrent si visiblement la santé de Madame de la Vallière , que Louis à son tour éprouva les tourmens de la plus vive inquiétude : il consulta secrètement son premier médecin sur l'état de la duchesse (1) ; on pensa qu'un air plus pur lui feroit du bien , et l'on partit aussi-tôt pour Saint-Germain. Madame de la Vallière eut dans ce lieu une maison séparée , avec un grand jardin qui touchoit à la forêt. Elle aimoit passionnément la campagne ; elle se plaisoit à cultiver des fleurs , et surtout à conserver , du moins comme un reste de bonheur , au milieu de la cour , les amusemens si chers à sa première jeunesse. Un soir , sur la fin de l'automne , elle étoit seule dans son jardin ;

---

(1) Mémoires de Bussy.

le temps étoit calme et pur, et l'air embaumé. La duchesse s'assit dans un parterre rempli d'orangers; placée sur une terrasse élevée, elle dominoit la forêt de Saint-Germain, qu'elle appercevoit dans l'éloignement; cette vue lui serra le cœur, en lui rappelant vivement les superbes ombrages, qui de même couronnoient une partie du château de la Vallière!... Elle jeta les yeux sur les arbustes fleuris dont elle étoit entourée; ce coup-d'œil enchanteur excitoit en elle un sentiment vague, indéfinissable, et composé de mille sensations différentes, de regrets confus, d'une émotion remplie de trouble!... Dépouillée de l'innocence, elle n'éprouvoit plus ce calme délicieux dont elle avoit jadis goûté le charme en admirant les beautés de la nature; l'agitation et l'inquiétude se mêlent à tous les sentimens d'un cœur égaré, qui n'a plus de repos parce qu'il n'a plus de règle!... Les regards de la duchesse se fixèrent vers les cieux; en contemplant le spectacle ravissant d'un beau coucher du

soleil, son ame toute entière s'élança vers le créateur de tant de merveilles, mais aussi-tôt un triste retour sur elle-même lui rendit pénible ce mouvement religieux. . . . « Être éternel ! s'écria-t-elle, tu ne peux voir dans mon amour pour toi, qu'une horrible inconséquence et qu'une profanation dans mes hommages ! Tu ne devrois m'inspirer maintenant que la crainte de tes jugemens terribles, et néanmoins ce cœur si foible, ce cœur indécis et tremblant, se plaît toujours à s'épancher devant toi ! Je trouve toujours de la douceur à ne douter ni de ton existence, ni de ton pouvoir suprême ! Mais tu ne m'as point abandonnée, tu me réponds ; oui, je reconnois encore ta voix redoutable et sévère, elle m'attendrit et m'accable ! . . . Je l'écoute avec saisissement, et pourtant je veux l'entendre ! Anéantie en ta présence, j'ai sans cesse le besoin de m'y placer, de t'offrir mes pleurs, mes regrets superflus, de m'humilier devant toi ! tu ne peux me fixer, mais tu m'attires ! Hélas ! ce n'est plus toi que je

cherche dans la solitude , et c'est toi seul que j'y retrouve !.... Indigne de te servir , je n'ose t'invoquer , et je t'appelle ! et cependant je n'attends de toi que de justes châtimens ! Viens , punis - moi , mais ne t'éloigne pas ! O daigne me parler toujours , j'aime mieux tes reproches que ton silence !.... ».

En disant ces mots , la duchesse essuya ses larmes qui couloient doucement ; celles que fait répandre la piété ( même aux coupables ) , ne sont jamais amères. Le jour tomboit , la duchesse se leva , et après une demi - heure de promenade , elle entra dans un long berceau couvert de chèvrefeuille , elle s'y reposa sur un banc de verdure , et s'y oublia jusqu'à la nuit.

Ce jour même ayant su qu'un religieux avoit fait dans la matinée une quête à la cour pour un village incendié , elle avoit chargé une de ses amies de lui envoyer ce religieux dans la soirée. Il vint à huit heures , il faisoit tout-à-fait nuit , la lune seule éclairoit le jardin , mais ses rayons ne pouvoient pénétrer l'épaisseur du

feuillage sous lequel la duchesse étoit assise. Un valet-de-chambre qui accompagnoit le religieux, l'annonça en le conduisant sous le berceau ; la duchesse, qui vouloit l'interroger, dit au valet-de-chambre de lui donner cinquante louis lorsqu'il s'en iroit ; le valet-de-chambre, après avoir reçu cet ordre, la laissa seule avec le religieux, qui gardoit le plus profond silence. Madame de la Vallière se leva, et marchant lentement pour aller regagner le parterre : « Mon Père, dit-elle, on m'a fait la peinture la plus touchante des désastres de ce village, et je voudrois y aller ». Elle attendoit une réponse, et n'en recevant point : « Je vous prie mon Père, reprit-elle, de m'apprendre quelle est la famille la plus intéressante de ce village ; l'argent qu'on vous remettra en sortant d'ici, est pour les malheureux habitans en général ; mais en outre, je voudrois prendre soin d'une famille.... ». A ces mots, la duchesse entendit soupîrer le religieux, mais elle n'obtint point de réponse. » Eh quoi ! dit-elle, craignez-vous de me confier

le sort de quelques infortunés?... Craignez-vous de remettre en mes mains de jeunes orphelines?... Je n'ai pas le droit de m'offenser de cette défiance, cependant elle n'est pas fondée.... Mon Père, je leur tairai mon nom, et je placerai les enfans dans des collèges et dans des couvens.... ». Ici la duchesse s'arrêta; le religieux gémissoit sourdement, il pleuroit et ne répondoit rien. La nuit, l'obscurité, ces sanglots étouffés, ce silence extraordinaire, frappèrent la duchesse, et lui causèrent une espèce de terreur que sa raison ne put surmonter.... Saisie et tremblante, elle eut néanmoins la force de hâter sa marche, le religieux la suivoit; elle l'entendoit derrière elle, et elle précipitoit sa course comme si elle eût voulu le fuir. Enfin, elle sortit du sombre berceau; la vue de sa maison et la clarté de la lune lui rendirent son courage; elle s'arrête, se retourne, et voit en face, près d'elle, le religieux immobile, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux baissés et le visage couvert de larmes!...

Elle le regarde fixement et frissonne ; elle reconnoît en lui le vertueux Père Anselme ! ce saint religieux , l'ami de son enfance , le guide des premières années de sa jeunesse ; celui qui lui donna de si pieux conseils ; celui qui reçut les derniers soupirs de sa mère ! . . . . Tous ces souvenirs oppressent à la fois son cœur ; elle joint les mains d'un air suppliant , et tombant sur un siège de gazon , en versant un déluge de pleurs : O mon Père ! s'écria-t-elle , Dieu me pardonnera , je suis si malheureuse ! . . . . — Oui , dit enfin le vénérable vieillard , une telle ame doit revenir à lui ! . . . » . A ces mots , il s'éloigne précipitamment et disparoît (1).

Le lendemain matin , aussi-tôt qu'il fut jour , madame de la Vallière monta en voiture et partit pour se rendre au village incendié , situé à deux lieues de Saint-Germain : ses gens , sans livrée , étoient revêtus d'habits gris , et ils avoient ordre

---

(1) Tout le fond de ce récit est historique , et la réponse du religieux est vraie.



de ne point dire son nom dans le village. Elle avoit l'adresse de la famille la plus infortunée de ce lieu ; car la veille le Père Anselme, avant de sortir de chez elle, l'avoit donnée au valet-de-chambre qui lui remit les cinquante louis. Le cœur sensible de madame de la Vallière fut déchiré, en entrant dans ce village dévasté qui n'offroit plus que de tristes débris. Hélas ! dit-elle, les flammes qui produisirent tous ces ravages n'ont point détruit les chefs-d'œuvre des arts et les monumens de l'orgueil, elles ont causé des infortunes plus réelles et plus touchantes ; ces malheureux habitans n'ont point à regretter ces brillantes bagatelles qu'une vanité frivole entasse dans les palais : mais ils déplorent la perte de leur absolu nécessaire !.... Ici le feu n'a point consumé de vains objets de luxe, il n'a dévoré que ce qui fut utile, que le fruit d'un pénible travail !.... O combien on doit plaindre ces infortunés, si courageux, si modérés dans leurs desirs, si peu difficiles en bonheur ! leurs larmes n'ont jamais coulé

pour des peines imaginaires. Quand ils pleurent, c'est qu'ils souffrent des maux dont la seule image nous feroit frémir ! quand ils gémissent , ils succombent , ils meurent !... Malheur aux cœurs féroces que de telles plaintes n'attendrissent pas !... En faisant ces réflexions, madame de la Vallière traversa tout le village , la maison qu'elle cherchoit étoit située à l'extrémité de la rue principale ; c'étoit une ferme dont , huit jours auparavant, les habitans vivoient dans l'aisance : mais le feu avoit brûlé les greniers, les granges, les grains, les vêtemens, les bestiaux, il n'y restoit qu'une grande pièce dépouillée de meubles, contenant un vieillard octogénaire, sa fille, son gendre et huit enfans presque nus, dont l'aîné avoit douze ans. Les murs noircis par la fumée, et les solives du plafond endommagées par le feu, attes-toient la peine que la malheureuse famille avoit eue pour se conserver ce dernier abri ! Madame de la Vallière, en s'avançant dans la chambre, fut distraite de sa pitié par un objet inattendu ; c'étoit

une jeune dame , d'une éblouissante beauté , qui remettoit à la fermière un gros paquet rempli de vêtemens ; la belle inconnue , de son côté , parut surprise en voyant une personne aussi remarquable que la duchesse : elles se regardèrent l'une et l'autre , avec la plus douce expression de bienveillance et de sensibilité ; ensuite l'inconnue , après avoir fait son offrande , se retira. La duchesse voulut apprendre son nom , on ne le savoit pas. La duchesse s'approcha du vieillard qui paroissoit plongé dans une morne douleur , elle lui demanda à combien se montoit à-peu-près la valeur de ce qu'il avoit perdu dans l'incendie ; le vieillard , qui ne vit dans cette question qu'une simple curiosité , répondit d'un ton sec , sans regarder la duchesse , *environ huit mille francs*. Eh bien ! reprit-elle , voici cent louis. Demain vous aurez en outre deux mille écus qu'on vous apportera dans la matinée. L'effet de ce peu de mots fut inexprimable ; le vieillard joignit ses mains tremblantes , deux larmes coulèrent sur ses joues vénérables ; le

fermier, plein de saisissement, regardoit sa bienfaitrice sans songer à peindre sa reconnoissance, car il ne connoissoit point de langage qui pût l'exprimer ; sa femme, transportée du plus tendre mouvement de la nature, s'écria : Venez, mes enfans, je vais donc encore vous embrasser avec joie ! . . . . Cette bonne mère, depuis huit jours, n'avoit trouvé dans leurs caresses qu'un supplice de plus ; la bienfaisance venoit de lui rendre tout le bonheur de la maternité. . . . Après avoir joui de cette scène délicieuse, la duchesse fit plusieurs questions sur les enfans : le résultat de cet entretien fut qu'elle se chargeoit de payer l'apprentissage des deux aînés. Elle partit comblée des bénédictions de l'heureuse famille, et après avoir passé l'une des plus douces matinées de sa vie.

La santé de madame de la Vallière se rétablit à Saint-Germain ; on retourna sur la fin de novembre à Versailles : le roi aimoit toujours éperdument la duchesse ; mais cette dernière conservoit un fond de mélancolie qui blessoit le roi, il pensoit

que l'amour auroit dû vaincre tous ses scrupules : il étoit jaloux de sa tristesse, sa vanité s'en irritoit en secret ; cependant ce caractère dont il se plaignoit, prolongeoit la durée de sa passion.

Madame de la Vallière, la plus sensible de toutes les femmes, devoit être la meilleure des mères ; mais sa tendresse extrême pour ses enfans ne fut pas pour elle un sentiment plus heureux que l'amour. L'aînée de ses enfans, mademoiselle de Blois, étoit dans sa cinquième année, et elle annonçoit déjà cette beauté merveilleuse qui fit depuis l'admiration de la cour. Le roi qui adoroit aussi cet enfant, s'occupoit du soin de lui chercher une gouvernante, il proposa à la duchesse plusieurs femmes de la cour qui lui paroisoient capables de remplir cet important emploi, et la pressant de choisir : Hélas ! dit la duchesse, il faut donner à cette enfant chérie la gouvernante qui pourra le mieux, par ses principes et par ses leçons, me rendre inexcusable à ses yeux ! tel sera le fruit d'une excellente édu-

cation ; et je dois prescrire à l'institutrice de ma fille de tout faire pour l'engager à me mépriser ! . . . . Cette affligeante réflexion , qui n'étoit au fond que trop vraie , déplut également au roi comme père et comme amant ; il la combattit par tous les sophismes de l'amour. Madame de la Vallière ne répondit rien , mais de tels discours ne pouvoient changer son opinion , et ces tristes idées se renouveloient douloureusement , sur-tout dans les momens où elle se livroit à toutes les effusions de la tendresse maternelle. Quoi ! disoit-elle , je dois redouter ce qui fait le plus doux espoir de toutes les autres mères , je dois craindre l'époque où la raison éclairera mes enfans ! c'est alors qu'ils pourront me juger ! . . . . Dans le cours ordinaire des choses , le temps jette un voile sur les foiblesses des femmes coupables ; leurs enfans , parvenus à la jeunesse , peuvent ignorer ce qu'on veut leur cacher , ou du moins ce qu'on peut toujours nier. Mais le nom de celui qui m'a perdue perpétuera , d'âge en âge , le sou-

venir de mes égaremens, sa gloire éternisera ma honte. Le titre sacré de mère est un opprobre pour moi !.... Et ma fille, cette enfant qui m'est si chère, que pensera-t-elle de moi, lorsqu'après avoir reçu les instructions de la religion, après avoir médité cette morale sublime, elle réfléchira sur ma vie et sur sa naissance !.... Et par la suite quels conseils oserai-je offrir à sa jeunesse, de quel front pourrai-je lui parler de ses devoirs et de la vertu ? Indigne de son estime, me sera-t-il possible de la guider ou de prétendre à sa confiance ?.... Il semble que ce doux nom de mère, lorsqu'il est illégitime, ne soit plus qu'une usurpation aussi malheureuse que déshonorante, puisqu'il ne donne aucun des droits que ce même titre assure à toutes les femmes vertueuses !....

Tandis que cette infortunée se condamnoit elle-même avec justice, mais si rigoureusement, le public, plus indulgent pour elle, admiroit le spectacle si nouveau d'une favorite humiliée de son élévation, vivant sans faste et dans la

solitude, ne se mêlant d'aucune affaire et donnant l'exemple du plus parfait désintéressement. Celle qui, dans une telle situation, fut surnommée l'*humble Violette* (1), n'étoit assurément pas une femme ordinaire : elle fut aimée du peuple ; et malgré sa foiblesse, elle intéressa tous les cœurs sensibles et vertueux. Mais ce n'étoit pas à la cour qu'on la jugeoit ainsi. Le dénuement d'ambition ( lorsqu'on ne peut le révoquer en doute ) ne paroît-là qu'un défaut de talent et qu'un manque de génie ; c'est une vertu si déplacée dans ce lieu, qu'elle n'y sauroit faire honneur ; ce qui produit, ce qu'on appelle *estime* à la cour, n'est autre chose que la considération acquise, non par l'amitié stérile du prince, mais par le pouvoir et la volonté active de servir ou de nuire. La duchesse de la Vallière, méprisant les richesses et l'intrigue, ne demandant rien, se cachant, n'existant que pour le roi et pour ses enfans, leur

---

(1) Par madame de Sévigné.



consacrant, dans la retraite, tous les momens de sa vie, ne parut aux courtisans qu'une personne au-dessous de sa situation; sa douceur et sa bonté constante accrurent l'audace de ses ennemis : la haine pouvoit tout tenter contre une femme incapable de se venger et même de se plaindre; son extrême modération déplut à ses amis, ils se refroidirent pour elle en perdant l'espoir d'employer son crédit au gré de leur ambition : cependant elle leur avoit rendu de grands services, en sollicitant plus d'une fois pour eux des graces; mais les gens en faveur ont un malheur étrange, c'est que tout ce qu'ils accordent à leurs amis n'est regardé que comme un engagement de faire beaucoup plus par la suite; dans ce singulier commerce, les bienfaits, loin d'acquitter les dettes de l'amitié, en font contracter d'éternelles. La duchesse étoit sans cesse importunée, sermonnée, grondée par ses amis : on appeloit son désintéressement une folie romanesque, son dégoût pour l'intrigue une indolence ridicule, et sa

modération une duperie. Ceux qui la haïssoient, la calomnioient sans crainte, et par conséquent sans ménagement ; ceux qui se piquoient de l'aimer, étant presque toujours mécontents d'elle, la défendoient foiblement : le reste des courtisans ne l'aimoit pas ; une maîtresse sauvage, inaccessible, qui ne donnoit point de fête, qui ne jouoit aucun rôle, ne pouvoit que leur déplaire. Ainsi cette personne intéressante, si malheureuse par ses affections et par ses fautes, ne trouvoit de consolations qu'en songeant aux sentimens du roi ; elle les croyoit inaltérables, elle étoit loin de prévoir les nouveaux tourmens qu'elle alloit bientôt éprouver !....

A cette époque, parut à la cour Athénaïs de Mortemar, marquise de Montespan : on fut ébloui de l'éclat de sa figure et charmé de ses graces, de sa vivacité et des agrémens de son esprit. Lauzun, qui étoit intimement lié avec sa famille, vanta beaucoup à madame de la Vallière, son caractère, sa conduite et ses sentimens ; il lui inspira le desir de la voir. La duchesse

se rendit un soir au jeu de la reine, sachant que la marquise de Montespan y seroit ; la marquise, de son côté, éprouvoit la plus vive curiosité de connoître la femme qui, depuis sept ans, fixoit le cœur du roi. Mais cette première entrevue ne fut qu'une reconnoissance qui produisit une espèce de scène. La surprise de madame de la Vallière fut extrême, en reconnoissant, dans madame de Montespan, cette belle personne qu'elle avoit vue dans la chaumière du village incendié ; la marquise montra le même étonnement en jetant les yeux sur madame de la Vallière. Toutes les deux se rapprochèrent, se parlèrent mystérieusement avec l'air d'un tendre intérêt. On les questionna ; la duchesse se taisoit ; mais madame de Montespan conta, avec graces et détail, une aventure qu'elle étoit de toutes manières charmée qui fût sue, et sur-tout parce qu'elle lui fournissoit un prétexte fort naturel de se lier avec la favorite, et un moyen certain de rencontrer souvent le roi, avantage inestimable à la cour, même

aux yeux de ceux qui n'ont pas de grandes vues d'ambition. La marquise, dans son récit, fit valoir avec le ton de l'enthousiasme la bienfaisance de madame de la Vallière, dont elle avoit su tous les détails ; parce qu'ayant une maison de campagne près du village incendié, elle avoit appris des villageois toutes les particularités de l'action de la *dame inconnue*. La duchesse fut touchée des éloges que lui donnoit avec sensibilité une personne si charmante ; elle crut trouver en elle une ame semblable à la sienne ; de ce moment elle l'aima ; la marquise sut profiter de cette première impression. Le lendemain elle fut chez madame de la Vallière, qui la reçut à bras ouverts ; la liaison la plus intime se forma promptement ; la duchesse y mit toute la franchise de son caractère, toute la sensibilité de son ame, et madame de Montespan, toute la séduction de son esprit et de ses manières.

Madame de Montespan, âgée alors de vingt-deux ans, joignoit à la régularité des traits, à la perfection de la taille et

de la beauté, toute la fraîcheur de la première jeunesse, et la physionomie la plus animée et la plus piquante; son esprit avoit peu d'étendue et de solidité, mais il étoit original et brillant; un certain tour vif, ingénieux et caustique donnoit à sa conversation une sorte de singularité frappante, sur-tout à la cour; elle savoit varier ce ton épigrammatique, quelquefois il étoit sérieux et il ressembloit à la raison, plus souvent la gaîté la plus aimable en faisoit excuser la malignité; son extrême vivacité lui donnoit l'air de la franchise; tant de gens regardent l'imprudencé comme le garant de la sincérité. Madame de Montespan ne savoit en effet ni se maîtriser, ni se contraindre, mais elle savoit prendre toutes les formes; elle le pouvoit sans efforts; elle s'étoit exercée de si bonne heure dans ce genre, que c'étoit moins en elle un artifice qu'une habitude; elle possédoit deux grands moyens de plaire et de réussir dans le monde; elle avoit de la fausseté dans le caractère et du naturel dans l'esprit. Incapable d'éprouver un

sentiment tendre et durable , personne n'étoit plus susceptible d'enthousiasme ; elle aimoit avec passion , avec emportement , ou elle n'aimoit point ; si on ne lui tournoit pas la tête , on ne lui plaisoit pas ; si elle n'étoit pas entièrement subjuguée , on n'avoit nul empire sur elle , et si ensuite son imagination se refroidissoit un moment , elle passoit subitement de l'admiration et de l'ivresse à l'indifférence , à l'aversion et au dégoût ; elle avoit toute la fierté qui vient de l'ambition , des préjugés et de l'orgueil , et non de l'élévation de l'ame ; n'ayant aucune idée de la véritable grandeur , elle prenoit un vain éclat , le faste et les honneurs pour la gloire ; tout ce qui brilloit ou tout ce qui faisoit du bruit lui paroissoit grand ; elle avoit des desseins profonds et des motifs puérils ; à la fois insatiable et frivole dans ses desirs , elle vouloit dominer , non pour conduire et pour régner , mais seulement pour paroître ; elle ne vouloit s'élever que pour attirer et fixer sur elle tous les regards ; enfin quoiqu'elle n'eût point d'avarice , elle étoit

avide de richesses , mais pour les prodiguer communément sans choix et sans discernement ; elle donnoit comme elle achetoit , uniquement pour montrer de la magnificence. Elle parut se passionner pour madame de la Vallière , dont elle obtint la plus tendre amitié et toute la confiance. La duchesse lui ouvrit son ame toute entière ; elle lui laissa voir ses scrupules , ses remords , sa tristesse , et ce sentiment si profond , cet amour accru par tant de peines et de sacrifices , qu'elle ne pouvoit plus ni surmonter ni modérer ! Madame de Montespan la plaignit , et sur-tout loua son repentir ; elle convint , et elle répéta qu'avec tant de délicatesse , elle ne seroit jamais heureuse en se livrant à une passion qu'elle se reprochoit si vivement. « Hélas ! répondit madame de la Vallière , si je pouvois m'arracher d'auprès de lui sans le désespérer , j'en aurois peut-être encore le courage ! mais l'affliger , lui percer le cœur , empoisonner le reste de sa vie , pour prix de tant d'amour , de soins et de constance , non , je n'aurai

jamais cette force inhumaine! . . . . A de semblables discours, madame de Montespan tomboit dans une sorte de rêverie, dont elle ne sortoit que pour s'attendrir encore sur le sort de son amie. Elle étoit la première personne de la cour qui, loin de combattre les remords de madame de la Vallière, eut l'air de les comprendre et de les approuver : la duchesse l'en estima davantage; elle crut reconnoître en elle les principes et la courageuse amitié de madame de Thémisne; enfin, se disoit-elle, je trouve donc ici une véritable amie! . . . . Madame de Montespan lui devenoit tous les jours plus nécessaire : elle ne la vit d'abord qu'en particulier, presque toujours tête à tête; ensuite, pour la voir davantage, elle desira qu'elle fût admise dans la société intime du roi; Lauzun s'unit à elle pour prévenir le roi en sa faveur; et Louis bientôt, en la connoissant, souscrivit à tous les éloges qu'on lui prodiguoit. Madame de la Vallière qui craignoit toujours que le roi ne s'ennuyât chez elle, s'apperçut avec plaisir, que



la conversation et les saillies de M<sup>me</sup>. de Montespan l'amusoient : elle remercioit avec candeur son amie de tous les frais qu'elle faisoit pour plaire au roi ; et madame de Montespan , instruite par les entretiens et les confidences de la duchesse , connoissant parfaitement d'avance , les goûts , le caractère et le genre d'esprit de Louis , profita de cet avantage avec un art profond : sous l'apparence de la légéreté , quelquefois même de l'étourderie , elle le flattoit de mille manières indirectes , sans qu'il dût lui en supposer le projet ; elle montrait des opinions qui s'accordoient avec les siennes et des sentimens qui le touchoient ; toujours variée , toujours ingénieuse , elle conservoit dans tous les momens cette mesure , cette délicatesse qui peuvent seules donner de la grace à la gaîté. Toute cette séduction , réunie aux charmes d'une figure ravissante , produisit l'effet qu'elle en attendoit.

Les amies de M<sup>me</sup>. de la Vallière , la duchesse de Saint-Aignan et la marquise de Sourdis , ne virent pas sans jalousie

l'intimité de sa liaison avec madame de Montespan. La duchesse connoissoit leur égoïsme et leur ambition ; elle démêla sans peine leurs vrais motifs, et cette pénétration l'aveugla sur la vérité des avertissemens qu'on lui donna. On lui fit entendre que cette nouvelle amie, si jeune, si brillante, épouse d'un homme bizarre et ridicule, qu'elle méprisoit et dont elle se moquoit ouvertement, pourroit devenir une rivale dangereuse. Cette idée parut à la duchesse une calomnie atroce ; c'étoit à ses yeux noircir le caractère du roi, et sa sécurité sur ses sentimens étoit inébranlable : elle repoussa ces tristes avis avec autant de dédain que d'indignation ; ses anciennes amies s'éloignèrent d'elle et se joignirent à ses ennemis. Madame de Montespan lui en devint plus chère ; heureuse de pouvoir se livrer à un sentiment légitime, son amitié pour elle n'eut plus de bornes ; elle voulut que la marquise eût un logement dans sa maison, afin de passer deux ou trois jours entiers de la semaine avec elle. Tant de tendresse commençoit

à causer de l'embarras à madame de Montespan ; ses projets étoient arrêtés , et tout le monde les secondoit. Madame l'attira chez elle , et le roi retourna plus souvent chez Madame : là , il entendoit sans cesse louer ou citer madame de Montespan ; on vantoit sa beauté , son naturel , son esprit ; on ne laissoit pas échapper une occasion de la faire valoir. Rien n'embellit une femme aimable comme les succès et la bienveillance générale ; la confiance ajoute aux graces , elle donne une sorte de calme qui ressemble à la douceur et même à la modestie. Pour employer avec aisance tous ses moyens de plaire , il faut compter sur une prévention favorable ; on n'obtient beaucoup qu'en risquant un peu ; et que ne hasarde-t-on pas lorsqu'on sait que rien ne sera jugé rigoureusement , et que tout ce qui peut être approuvé recevra l'applaudissement universel ? Les personnes timides et modestes ne voient dans un cercle que des observateurs imposans et des juges éclairés et sévères ; les gens d'un amour-propre

confiant, n'y voient que des inférieurs et des admirateurs; s'ils ont assez d'adresse et de goût pour cacher cette opinion, quel avantage n'ont-ils pas sur les autres !... Le roi écoutoit et regardoit l'objet de tant d'éloges avec autant de trouble que d'étonnement; madame de Montespan étoit en tout si différente de madame de la Vallière, que la trouver charmante étoit presque une infidélité; on ne pouvoit aimer l'une encore, en admirant l'autre avec enthousiasme. Lauzun et le duc de Longueville secondèrent de tout leur pouvoir les desseins de madame de Montespan; le premier par des vues d'ambition, le second par l'intérêt d'un sentiment qu'il n'avoit jamais pu vaincre; il aimoit toujours M<sup>me</sup>. de la Vallière, et cette passion étoit encore plus forte que la délicatesse qui auroit dû l'engager à y renoncer. Madame donna un bal masqué, et parmi les masques le roi ne chercha que M<sup>me</sup>. de Montespan, il la découvrit, et la reconnut bientôt.... On s'éloigna de la foule, on se trouva dans un cabinet écarté; un long entre-

tien se termina par une déclaration et par un aveu : un rendez-vous fut indiqué pour le lendemain. Pendant ce temps , la duchesse seule , renfermée chez elle , et sachant que le roi et M<sup>me</sup>. de Montespan étoient au bal , pensoit à eux avec la plus douce sécurité. Je suis sûre , se disoit-elle, qu'ils se chercheront mutuellement ; ils causeront ensemble , et ce sera sur-tout pour parler de moi !... Elle s'endormit avec cette pensée, et son sommeil fut paisible !... L'amour ne donne point de pressentiment ; trompeur en tout, la confiance ou les craintes qu'il inspire sont également peu fondées ; il agite lorsqu'on pourroit goûter quelques momens de calme ; il aveugle lorsqu'on perd tout ce qu'il a promis !...

Cependant le roi , dans l'ivresse d'un triomphe brillant et d'un nouvel amour , n'étoit pas sans remords et sans inquiétudes ; tous ses sentimens pour M<sup>me</sup>. de la Vallière n'étoient pas éteints : il ne se la représentoit plus sous les traits ravissans qui l'avoient charmé ; mais elle étoit encore à ses yeux la plus intéressante de

toutes les femmes. M<sup>me</sup>. de Montespan sut dissiper ses scrupules ; ce n'étoit pas assez pour elle de le rendre infidèle, il falloit le rendre ingrat, afin de ne pas avoir l'air de jouer un rôle si évidemment odieux ; elle ne craignit pas de faire l'éloge du caractère de la duchesse, elle savoit que l'estime peut fortifier l'amour, mais qu'elle ne le rallume point. M<sup>me</sup>. de Montespan en rendant justice aux vertus de la duchesse, prétendit qu'elle n'avoit jamais véritablement aimé Louis, puisqu'elle avoit pu conserver des regrets ; elle assura que l'amour ne se rappelle ses sacrifices que pour s'applaudir de les avoir faits ; que lorsqu'il est extrême il se croit justifié, et qu'il l'est en effet, puisqu'il cède à une force irrésistible. Le roi se laissa facilement persuader ce qu'il desiroit si vivement qui fût vrai ; d'ailleurs il trouvoit dans madame de Montespan tous les emportemens de la passion. Lorsqu'il comparoit cette violence à la douce et profonde sensibilité de madame de la Vallière, il se disoit qu'il étoit aimé pour la première fois ; l'a-

mour l'enivroit , et néanmoins ne pénéroit pas son cœur comme il l'avoit jadis été. Ces transports tumultueux ne laissent que des idées fugitives et confuses ; mais le charme de la tendresse en répand un si doux sur les souvenirs ! Louis cependant , trop certain que madame de la Vallière n'apprendroit son changement qu'avec une vive douleur , voulut cacher sa nouvelle intrigue : Madame de Montespan , qui avoit des ménagemens à garder et des précautions à prendre , desiroit aussi que sa foiblesse fût ignorée , du moins pendant quelque temps ; ainsi l'on se conduisit de part et d'autre avec un grand mystère , mais qui ne fut impénétrable que pour la duchesse.

Vers ce temps mourut Philippe IV ; père de la reine ; Louis eut des prétentions sur son héritage et sur-tout sur les Pays-Bas. La guerre fut résolue , et Louis annonça qu'il iroit en Flandre et qu'il se mettroit à la tête de son armée. Que devint la duchesse à cette nouvelle ! tous les périls , toutes les horreurs de la

guerre s'offrirent à la fois à son imagination , et le roi alloit s'y exposer et les braver !.. Comment goûter un instant de repos avec une telle pensée , et comment s'en distraire ?..... La présence même de celui qu'elle aimoit sembloit encore aigrir sa peine ; elle ne pouvoit plus le regarder sans éprouver un déchirement de cœur inexprimable ; toujours péniblement attendrie lorsqu'elle le voyoit ; toujours poursuivie par les plus noires idées quand elle se trouvoit seule , elle n'avoit pas la triste consolation de se plaindre , non qu'elle voulût affecter un courage qu'elle n'avoit pas ; mais il est des craintes si terribles , qu'on n'oseroit les articuler ; elles ne se présentent à l'esprit que comme des images confuses qu'on ne peut écarter , mais sur lesquelles la pensée ne se fixe jamais volontairement ; et par une superstition dont l'esprit ne sauroit préserver les cœurs sensibles , il sembloit à la duchesse qu'elle auroit créé de sinistres présages en montrant ses mortelles inquiétudes ; enfin elle vouloit laisser au



roi tout son courage , et elle eût cru l'affoiblir en ne lui cachant pas sa douleur. Tandis qu'elle s'efforçoit de paroître calme , M<sup>me</sup>. de Montespan , lorsqu'elle étoit seule avec le roi , lui peignoit énergiquement ses alarmes , et les exagéroit en les détaillant. Ces discours véhémens , des torrens de pleurs , de fréquens évaporissemens , inspiroient au roi toute la reconnoissance qu'un amant éprouve quand il est amoureux : cependant il y avoit mille fois plus de tendresse et d'amour dans un seul regard de M<sup>me</sup>. de la Vallière que dans toutes ces violentes démonstrations. On entend si bien ce langage quand on aime , que nul autre alors n'est nécessaire ; mais quand on n'aime plus , le visage , dont tous les mouvemens paroissent si expressifs , les yeux où l'on a su lire tant de choses , ne disent plus rien ; il faut les interroger avec un vif intérêt pour les comprendre : l'indifférence voit encore la beauté ; mais elle ne remarque plus l'expression qui en fait tout le charme. Madame de la Vallière étoit trop occu-

pée de sa douleur pour être frappée du changement du roi ; elle s'appercevoit, il est vrai, qu'il étoit distrait et préoccupé, et loin de s'en inquiéter, elle prenoit sa froideur et sa contrainte pour la tristesse, causée, malgré son amour pour la gloire, par le chagrin qu'il éprouvoit de s'éloigner d'elle.

Aussi-tôt que la saison permit de se mettre en campagne, le roi partit pour la Flandre ; ce départ plongea deux personnes dans un état véritablement digne de pitié, la reine et la duchesse de la Vallière ; mais l'une recevoit des consolations de tout genre, et rien n'adoucissoit les chagrins déchirans de l'autre ; la reine s'honoroit de son affliction, tous les cœurs s'y intéressoient, l'estime publique en diminueoit l'amertume. Tel est le bonheur attaché aux sentimens légitimes, que l'on trouve des jouissances au milieu même des peines les plus amères qu'ils produisent. Mais comment supporter la douleur quand elle est un sujet de scandale, qu'elle excite le dédain et la censure des méchans

et des prudes , et qu'elle n'obtient des gens vertueux qu'une compassion humiliante ? La duchesse recevoit sans cesse des courriers du roi et des lettres de Lauzun , qui lui contoit tous les traits relatifs au roi : il lui manda que Louis , à la tranchée de Lille , s'exposant avec la plus grande témérité , avoit eu un page tué derrière lui , et qu'un vieux soldat l'avoit pris rudement par le bras , en disant : *Otez-vous, est-ce-là votre place* (1) ? Ces détails , en exaltant l'admiration de la duchesse , portoient au comble ses terreurs ; et de son côté , la reine éprouvoit les mêmes alarmes.

Il semble que de vives inquiétudes et une profonde affliction pour la même cause , suspendent la rivalité entre deux femmes faites pour s'aimer ; les cœurs également affligés se rapprochent par un penchant naturel , parce qu'eux seuls peuvent s'entendre. On ne hait plus celle qui pleure sur les maux dont on gémit , on voit avec attendrissement sur son visage , l'expression et l'empreinte de tout

---

(1) Mémoires de Choisy.

ce qu'on éprouve soi-même, on rencontre avec plaisir son regard mélancolique ! Comment pourroit-on résister à la sympathie du malheur ?...

La duchesse alloit plus souvent chez la reine ; elle avoit toujours aimé cette princesse à laquelle jamais elle n'avoit inspiré l'animosité qu'on éprouve communément contre une rivale préférée ; la reine connoissoit la douceur et la générosité de M<sup>me</sup>. de la Vallière, elle avoit seule le droit de se plaindre d'elle ; et néanmoins elle rendoit à son caractère une justice que toutes les femmes de la cour lui refusoient. On remarqua avec surprise que , depuis le départ du roi , la reine accueilloit davantage M<sup>me</sup>. de la Vallière, et que même une sorte d'intelligence très-étrange paroissoit s'établir entr'elles. Si l'on parloit de la guerre ou du roi , elles se regardoient avec une expression extraordinaire d'intérêt et de sensibilité ; elles avoient l'air de s'attendrir mutuellement sur le dépérissement réciproque de leur santé ; lorsque la reine recevoit des nouvelles de l'armée ,

son premier mouvement étoit d'en instruire les amis de madame de la Vallière, quoiqu'elle n'eût aucune liaison avec eux. Toute cette conduite fit faire une infinité de fausses conjectures; les courtisans devinent, avec une merveilleuse facilité, les artifices et les desseins de l'ambition : mais tous les mouvemens généreux d'une extrême sensibilité ne sont pour eux que des bizarreries inexplicables; ils n'ont étudié des passions humaines que celles que l'orgueil allume; moins méchans, moins injustes qu'aveugles, ils n'ont pas l'intention de calomnier les cœurs sensibles, ils les méconnoissent.

Un matin que M<sup>me</sup>. de la Vallière attendoit des nouvelles de l'armée, elle fut consternée en apprenant que nul courrier n'étoit arrivé; quelqu'un lui dit que la reine étoit accablée d'inquiétudes, et elle se rendit au château; c'étoit une démarche extraordinaire, car elle n'alloit jamais le matin chez la reine; mais elle éprouvoit un desir irrésistible de la voir. Le rang qu'elle avoit à la cour lui

donnoit les *grandes entrées*, et elle n'en avoit point encore profité ; elle pénétra sans obstacle jusqu'à la chambre de la reine, où elle ne trouva personne ; elle s'avança doucement et avec timidité vers l'oratoire de la reine dont la porte étoit ouverte (1), elle y vit cette princesse seule et à genoux, placée de manière qu'elle ne pouvoit en être apperçue. La duchesse profondément émue s'arrêta, et, pour la première fois, elle contempla la reine avec un sentiment d'envie ! Sans doute, se dit-elle, *c'est pour lui* qu'elle implore le ciel ; qu'elle est heureuse, sa vertu lui donne le droit de prier avec espérance !... La reine entend soupirer, elle se retourne, et en voyant la duchesse inondée de larmes : Mon Dieu ! s'écria-t-elle avec effroi, savez-vous quelque chose de nouveau ? Non, madame, répond d'une voix entrecoupée la duchesse ; mais alarmée, ainsi que toute la cour... par le retard du courrier, j'ai osé venir... Dans la

---

(1) Dans ce temps toutes les reines de l'Europe avoient des oratoires dans leur appartement.

situation où je suis, interrompit la reine, je ne vois avec plaisir que les personnes qui s'intéressent vivement aux dangers où le roi s'expose... La reine prononça ces paroles avec tout le charme que la douceur, l'indulgence et la bonté peuvent donner à la vertu. M<sup>me</sup>. de la Vallière, dans ce moment, auroit été capable de lui sacrifier son amour; emportée par un mouvement aussi tendre qu'irréfléchi, elle mit un genou en terre, et saisissant une des mains de la reine, elle la pressa contre son cœur; la reine attendrie, la releva et l'embrassa; la duchesse fondit en larmes, en disant: Ah! madame, disposez de ma triste existence.... Elle alloit poursuivre et prendre sans doute un engagement vertueux, lorsque la reine entendit du bruit dans sa chambre; tant de convenances et tant de préjugés, dans la société, s'opposent si souvent à la bonté, que la reine eût éprouvé un mortel embarras si on l'eût surprise tête à tête avec M<sup>me</sup>. de la Vallière, et s'attendrissant avec elle; aussi se hâta-t-elle de la quitter précipitamment, et la duchesse,

n'osant la suivre , resta seule dans l'oratoire. Elle regardoit avec une sorte de saisissement cet asyle secret de la piété, et la place que la reine venoit d'occuper ; ce coussin de velours encore affaissé , sur lequel, au pied d'un crucifix, cette princesse vertueuse venoit de prier avec tant de ferveur pour un époux infidèle !... Cependant , l'embarras de la duchesse devint extrême ; en entendant que la chambre de la reine se remplissoit successivement de toutes les femmes de la cour , elle se repentit de n'avoir pas suivi la reine , car elle ne pouvoit plus sortir de l'oratoire sans causer un étonnement prodigieux ; d'ailleurs, avec un tact aussi fin , elle n'avoit que trop compris pourquoi la reine s'étoit éloignée d'elle si brusquement. Elle rougit de sa bonté pour moi , dit-elle : hélas ! je suis en effet si coupable , que l'indulgence doit être mystérieuse avec moi ! On craint de perdre de la dignité et d'être accusée de foiblesse , en la montrant !... Comme elle faisoit cette douloureuse réflexion , elle entendit un grand mouvement dans



la chambre de la reine ; on annonçoit un courrier de l'armée : alors les ménagemens délicats, la crainte de faire une scène, tout fut oublié ; la duchesse, hors d'elle-même, s'élançe dans la chambre dans l'instant où la reine, après avoir lu rapidement un billet, s'écrie : La Flandre entière est conquise, tout est fini, le roi revient et couvert de gloire... A ces paroles, toutes les femmes expriment leur joie, par leurs gestes, par des exclamations, par des pleurs ; la reine transportée, les embrasse toutes, à l'exception d'une seule !..... En parcourant le cercle, elle passe d'un air sévère devant la duchesse, et même sans l'honorer d'un regard ! Elle n'avoit plus d'inquiétude, le roi revenoit, elle ne voyoit plus dans la duchesse qu'une rivale.... Elle lui avoit permis de partager sa douleur ; mais la joie d'une rivale n'est qu'une offense, on peut s'affliger et non se réjouir avec elle. Tous les yeux se tournèrent vers la duchesse, on ne concevoit pas comment elle se trouvoit là inopinément sortant de l'oratoire de la reine, dans

lequel les seules favorites avoient le droit d'entrer ; la manière dont la traitoit la reine rendoit cet incident plus étrange encore : on la regardoit avec une curiosité malveillante, qui, dans toute autre occasion, l'auroit cruellement embarrassée ; mais une seule pensée l'occupoit, elle se répétoit : *Le roi revient victorieux !*... Cette idée la mettoit hors des atteintes de la haine ; elle l'élevoit au-dessus de la méchanceté, de l'envie, des outrages, de tout enfin. Que ne brave-t-on pas, lorsqu'on passe subitement d'une douleur accablante au comble du bonheur, lorsque le cœur et l'amour-propre sont également satisfaits, et que tous les vœux les plus ardens qu'on ait formés, sont tout-à-coup exaucés ? Madame de la Vallière brûloit de retourner chez elle, certaine d'y trouver une lettre du roi ; elle ne resta que peu de minutes, et courut à l'hôtel de Biron ; il falloit traverser, pour s'y rendre, toutes les cours du château et une partie de la grande avenue ; le peuple, instruit déjà des heureuses nouvelles, se livroit à

tous les transports d'une joie immodérée; toutes les cours retentissoient des cris répétés : *vive le roi !* chacun de ces cris pénétrait jusqu'au fond du cœur de la duchesse. O combien cet enthousiasme général lui paroissoit juste et bien fondé ! Combien ce peuple, impétueux dans tous ses sentimens , étoit aimable à ses yeux ! et avec quelles délices l'amour s'enivroit de la gloire d'un objet adoré !

De retour chez elle , la duchesse y trouva en effet un billet de Louis, qui lui disoit qu'il mandoit à la reine d'aller au-devant de lui jusqu'à Amiens ; il invitoit M<sup>me</sup>. de la Vallière à faire aussi ce voyage : ce billet étoit court ; mais on est content de tout lorsqu'on est heureux ; et la duchesse en fut parfaitement satisfaite. Elle envoya chercher M<sup>me</sup>. de Montespan pour parler avec elle de sa joie. M<sup>me</sup>. de Montespan se fit attendre , et ne fit pas une longue visite : elle étoit extrêmement agitée et préoccupée ; elle en donna pour raison , la contrariété qu'elle éprouvoit , disoit-elle , d'être obligée de suivre la reine , qui vouloit l'emmener à Amiens :

on partoit le lendemain à la pointe du jour; M<sup>me</sup>. de la Vallière ne s'occupa plus que des préparatifs de son voyage; et quoiqu'elle ne fût pas de la suite de la reine, elle partit le lendemain en même temps que cette princesse: par respect et par bienséance, elle n'avoit osé la devancer; et sa voiture se trouva confondue sur la route avec celles des personnes qui suivoient la reine. Ce voyage fut un enchantement pour M<sup>me</sup>. de la Vallière; elle se représentoit l'entrevue qu'elle alloit avoir avec le roi, comme le moment le plus doux, le plus beau de sa vie: elle le revoyoit débarrassé de la préoccupation de la guerre, passionné, heureux, tout à elle, jouissant sur tout pour elle de ses succès et de sa gloire: chacune de ces pensées lui causoit une émotion et des battemens de cœur qu'elle n'avoit pas encore éprouvés. Comme elle fut non-seulement charitable, mais prodigue pour les pauvres qu'elle rencontra durant la route entière, ils crioient tous: *Vive le roi! vive notre bon, notre grand roi!* Combien ces

cris l'attendrissoient sur leur misère ! en les écoutant , elle leur donnoit avec reconnaissance. Malgré leurs maux ils bénissoient leur souverain ! Mes amis, leur disoit-elle, en versant de douces larmes, aimez -le toujours , priez pour lui, il veille sur vous , il souffre de vos peines , il y trouvera des remèdes... En parlant ainsi , elle leur distribuoit l'or avec profusion. Il se joignoit à la tendresse si vive qu'elle avoit pour le roi , une exaltation de tête qui seule auroit pu former ce qu'on appelle communément une violente passion. Cet enivrement fut entretenu durant toute la route , par les acclamations du peuple qu'on rencontroit. Quelle harmonie enchanteresse que celle de la réunion de toutes les voix célébrant avec éclat l'objet qu'on aime passionnément ! Comme on est philanthrope ! comme on trouve bous et sensibles tous ceux qui éprouvent un tel délire ! comme on s'étonne qu'il soit possible de voir en noir l'espèce humaine ! comme il est enivrant de pouvoir se dire : L'objet de tous ces hommages ,

ce héros, ce souverain adoré n'aime que moi ! Je puis seule ajouter le bonheur à tant de grandeur et de gloire ! Ses peuples, en le bénissant, l'Europe entière en l'admirant, ne sauroient faire que sa renommée, mais il ne peut être heureux que par moi ! Ces idées, cette ivresse anéantirent enfin, durant ce voyage, les regrets, le repentir et les remords qui, jusqu'alors, avoient mêlé tant d'amertume à cet amour si tendre et si constant ; après tant d'alarmes, une joie si subite et si vive remplissoit l'ame toute entière de la duchesse ; elle en bannissoit les souvenirs douloureux, et tout autre sentiment. Elle se croyoit justifiée par la gloire de son amant ; elle jouissoit non-seulement de celle qu'il venoit d'acquérir, mais encore de tout ce qu'il devoit faire de grand par la suite ; son cœur lui donnoit d'avance le titre glorieux qu'il reçut ; l'amour, sur un seul point, lui dévoiloit l'avenir : peut-il ne pas prévoir ce qui honore son objet ? Ah ! c'est à lui sur-

tout qu'il appartient de prédire des succès et des triomphes !

Cependant on approchoit d'Amiens , on n'en étoit plus qu'à trois lieues , lorsque , du haut d'une montagne , la duchesse apperçut , dans un grand éloignement , une partie de l'armée ; à cette vue , la prudence et la raison l'abandonnent , elle oublie toutes les considérations humaines ; elle n'est plus capable de faire qu'un seul calcul , c'est qu'en quittant la grande route et en suivant un chemin de traverse , elle verra le roi quelques minutes plutôt (1) : aussi-tôt elle ordonne à ses postillons de prendre ce chemin ; on lui représente vainement qu'il est presque impraticable ; c'est le seul bon , s'écria-t-elle , puisqu'il est le plus court !... On s'y engage , il étoit affreux ; quoique la duchesse fût naturellement très-craintive , rien dans ce moment ne pouvoit l'effrayer ; elle ne considéroit dans le péril de verser que le malheur d'un retard , nul autre danger n'existoit pour

---

(1) Mémoires de Montpensier.

elle ; l'amour donne à la fois la confiance et l'intrépidité , quand c'est pour lui qu'on s'expose ; on compte tellement sur son étoile , qu'on croit presque ne rien risquer.

Malgré les ornières , les pierres et les trous profonds , la duchesse pressoit tellement les postillons que l'on avançoit avec rapidité : il restoit peu de chemin à faire ; mais ce chemin paroissoit immense à la duchesse , il la séparoit de Louis ! Dans la plus violente agitation , la tête hors de la portière , le visage baigné de larmes , elle portoit au loin des yeux avides , quoique le terrain applani et de grandes masses d'arbres ne lui permettent plus d'appercevoir les troupes ; mais elle savoit qu'elle s'en approchoit , et chaque pas augmentoit son émotion et l'ardeur de son impatience. Nous allons nous revoir ! s'écrioit-elle : oh ! quelle sera sa joie , quel sera mon bonheur ! Au milieu de ces idées délicieuses , tout-à-coup on tombe dans une espèce de fossé , la voiture se renverse , une glace est brisée , et M<sup>me</sup>. de la Vallière reçoit deux bles-



sures assez profondes, l'une au menton, et l'autre au bras droit, qui est en même temps foulé dans le choc de la chute ; dans le moment même de cet accident, son premier mouvement fut de crier à ses gens de se hâter de relever la voiture ; on obéit, et bientôt la voiture est en marche : la duchesse souffroit de son bras qui étoit excessivement enflé : elle se fit une écharpe d'un mouchoir, et elle se disoit : il connoîtra ce que j'ai risqué pour le revoir un peu plus tôt !... Cependant, afin de ne pas l'effrayer, elle essuya avec soin le sang de ses blessures ; dans ce moment, jetant les yeux sur la campagne, un cri pénétrant s'échappa du fond de son cœur, elle appercevoit les troupes, elle voyoit le roi !.... Ce prince, de son côté, reconnoît la voiture et la livrée de madame de la Vallière ; il met son cheval au galop, il s'avance vers la duchesse éperdue, il approche ; et touchant enfin sa portière : Quoi donc, lui dit-il, avant la reine !.... Ce fut son premier mot, un mot d'improbation sur un empressement imprudent sans doute, mais

si tendre!... un reproche sévère sur tant d'amour!... La duchesse frappée comme d'un coup de foudre, reste immobile, glacée, anéantie, elle garde un profond silence; que diroit-elle pour se justifier, quand c'est *Iuzi* qui la condamne!.... Cependant le roi jetant les yeux sur elle, s'apperçoit qu'elle a un bras en écharpe, il s'émeut, il interroge; la duchesse étoit hors d'état de répondre, ses gens expliquent ce qui vient d'arriver: Ah! s'écria le roi, quand j'étois fâché de vous voir arriver par ce chemin, c'étoit un pressentiment de la peine que j'éprouve!.... Cette phrase ranima un peu la duchesse, mais ne la consola point; il est des occasions où rien ne répare un mot dur échappé de premier mouvement: on le pardonne quand on aime, on ne l'oublie jamais; un cœur profondément blessé ne guérit point, la douceur et la tendresse préservent du ressentiment, et non de la souffrance.... Le roi montra de la sensibilité, mais il n'étoit plus temps; toutes les chimères de bonheur venoient de s'évanouir: une illusion

trop chère se dissipoit enfin.... Cet entretien fut court, le roi étoit forcé de continuer sa route, la reine alloit arriver. Il dit à la duchesse qu'afin de lui procurer quelques heures de repos, il coucheroit à Amiens; à ce mot de *repos*, l'infortunée ne put retenir un profond soupir, le roi ne l'entendit point, et la quitta. Elle éprouva un nouveau serrement de cœur en le voyant s'éloigner d'elle au grand galop, il lui sembla qu'il l'abandonnoit pour jamais! Elle se sentoit défaillir, et cependant elle le suivoit toujours des yeux: il ne retourna pas la tête une seule fois!.... Bientôt un nuage de poussière le dérobe à sa vue; alors, prête à s'évanouir, elle retombe accablée dans le fond de sa voiture: elle s'épouvante de se trouver seule livrée à elle-même; elle veut en vain écarter des réflexions cruelles: une pensée dominante et terrible oppresse son cœur et remplit son imagination; une voix funèbre crie au fond de ce cœur déchiré: *Il ne m'aime plus!*.... Semblables à des éclairs effrayans de lumière, des souvenirs vifs et

rapides lui font entrevoir l'affreuse vérité.... Elle se rappelle les avertissemens qu'elle a méprisés.... Les sentimens les plus amers ( si nouveaux pour elle ) se joignirent à sa douleur ; elle ne pouvoit pleurer , l'indignation séchoit ses larmes !... Son bras la faisoit beaucoup souffrir ; et cette douleur physique en produisoit une morale mille fois plus sensible , elle s'en rappeloit la cause et le résultat !... A peine fut-elle arrivée à Amiens , que le roi , suivi d'un chirurgien , entra dans sa chambre ; elle ne vit dans ce soin , que de l'humanité et de la compassion ; tandis qu'on examinoit son bras , madame de Montespan survint , la duchesse tressaille et sur-le-champ regarde le roi ; il eut l'air embarrassé.... Madame de Montespan courut embrasser la duchesse dont elle toucha légèrement le bras ; la duchesse la repoussa , en disant : Ah ! retirez-vous , vous me faites mal.... Madame de Montespan , que rien ne déconcertoit , eut l'air d'attacher le sens le plus simple à ces paroles ; mais elle ne voulut pas s'asseoir , parce qu'elle étoit ,

dît-elle, obligée de retourner sur-le-champ chez la reine : elle sortit ; un demi-quart-d'heure après, Louis quitta madame de la Vallière, après que le chirurgien l'eut assuré qu'elle n'avoit le bras ni cassé, ni démis.

Un seul soupçon suffit souvent pour dissiper une longue erreur : on ouvre les yeux, on regarde, et l'on voit. L'intelligence du roi et de madame de Montespan parut si frappante à la duchesse, sur-tout en se rappelant tant de traits qui la confirmoient, qu'elle ne s'étonna plus que de son aveuglement passé. Cependant son cœur combattoit encore la conviction de son esprit : elle se répétoit : *Je n'ai point de preuves certaines.* Elle n'en étoit pas moins convaincue de son malheur ; mais c'étoit pour elle une consolation de pouvoir se dire encore cette phrase. Ses femmes la déshabillèrent pour la mettre au lit : elle étoit si accablée de corps et d'esprit, qu'elle ne pouvoit ni se mouvoir, ni se soutenir ; elle laissoit faire ses femmes, sans les seconder, et sans

résistance ; lorsqu'on lui présente un miroir , elle jette les yeux sur la glace , et tressaille en voyant le changement de son visage ; au moment même , elle se rappelle la brillante figure de madame de Montespan , elle se compare à sa rivale , et un sentiment humiliant remplit son cœur d'amertume. Malgré son égarement , il y avoit un tel fond de pureté dans son ame , qu'elle n'avoit jamais pensé que les charmes de sa figure dussent être un moyen d'attacher le roi ; mais dans cet instant , quoiqu'elle en rougît , elle regretta la beauté. Elle se trouvoit plus changée qu'elle ne l'étoit effectivement ; elle avoit toujours les mêmes graces , des yeux incomparables et une physionomie céleste ; mais avec tant de sensibilité , comment pourroit-on conserver la vive fraîcheur de la jeunesse ?

Malgré sa fatigue et son accablement , elle ne put goûter durant la nuit un instant de sommeil ; cependant le lendemain matin son bras étoit presque guéri , et elle partit en même temps que la reine. Que

ne souffrit-elle pas durant cette route qu'elle avoit parcourue dans une situation si différente ! Tout ce qui avoit alors excité sa joie et ses transports, lui causoit maintenant les plus douloureuses sensations et la plongeoit dans un horrible abattement. Quoiqu'elle aimât le roi avec plus de passion que jamais, elle n'éprouvoit plus qu'un sentiment indéfinissable et pénible, en entendant le peuple célébrer ses exploits ; elle dut connoître alors combien l'amour le plus tendre est égoïste ; ces cris patriotiques ne pouvoient plus flatter, enivrer son amour-propre, et ils ne produisoient en elle qu'un triste mouvement, qui ressembloit presque à l'envie. Ce qu'il y a peut-être de plus affreux après l'inconstance d'un amant, c'est de perdre, avant de se détacher, toute illusion sur ses propres sentimens, de ne pouvoir plus déifier cette affection à laquelle on a tout sacrifié, et que l'on croyoit si désintéressée, si peu commune, si généreuse : combien alors, en s'examinant, on y découvre de petitesesses et de

personnalités ! Combien on trouve sa faiblesse imprudente et coupable ! Elle n'a plus de consolation et d'excuse ! Hélas ! on ne peut se juger bien soi-même que lorsqu'on n'est plus aimée ; ce malheur accablant nous ravit toujours quelque chose de notre propre estime , il détruit tous les prestiges , tous les enchantemens !....

On arriva tard à Versailles , la duchesse ne vit personne et se renferma chez elle. Cependant madame de Montespan avoit conté au roi que la reine étoit excessivement blessée que madame de la Vallière eût voulu le voir avant elle. Madame de Montespan ne manqua pas d'exagérer beaucoup le ressentiment de la reine , elle peignit aussi très-vivement l'*indignation* de toutes les personnes de la cour ; elle prétendit que la froideur naturelle de la duchesse (c'est ainsi qu'elle appeloit sa modestie) , la rendant incapable d'enthousiasme , elle n'avoit pu faire cette action que pour braver la reine. Madame et mademoiselle de Montpensier , ennemies per-



sonnelles de la duchesse, ne laissèrent pas échapper une telle occasion de déclamer contre elle ; on prétendit que la reine, lorsqu'elle la vit quitter la grande route, fut au moment de l'envoyer arrêter par ses gardes (1) ; et qu'ensuite elle avoit dit qu'elle voyoit clairement, par l'insolence actuelle de madame de la Vallière, que toute l'humilité qu'elle lui avoit montrée durant l'absence du roi, n'avoit pu être que de la bassesse et de la fausseté. Quoique toutes les dames qui se trouvoient dans le carrosse de la reine, n'eussent rien négligé de ce qui pouvoit l'irriter contre la duchesse, cette princesse n'avoit rien dit de semblable ; mais ce discours fut si répété, si approuvé, que la reine, peut-être flattée qu'on le lui attribuât, n'eut pas la franchise de le désavouer, ce qui nécessairement l'obligeoit à traiter la duchesse avec plus de sécheresse que jamais. C'étoit bien ce qu'on vouloit et ce qu'on avoit espéré.

---

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier.

Le lendemain matin , la duchesse ne put se dispenser de recevoir plusieurs personnes qui vinrent uniquement pour l'instruire de ces détails. Bense-rade , qui avoit pour elle une amitié sincère , et qui s'étoit toujours conduit loyalement avec elle , n'avoit cependant osé l'avertir de la trahison de madame de Montespan ; mais il ne lui cacha point la perfidie avec laquelle madame de Montespan avoit tâché , dans cette occasion , d'aigrir l'esprit de la reine et celui du roi. Madame de la Vallière soupira , dévora ses larmes et ne répondit rien ; son cœur étoit trop blessé pour s'ouvrir.

Le roi vint ; la duchesse pâlit en se retrouvant seule avec lui , comme si elle eût craint une explication ; en effet , elle n'y pouvoit trouver que la confirmation complète de son malheur ! Le roi fut froid et embarrassé ; il commença par annoncer qu'il étoit accablé d'affaires et qu'il ne resteroit qu'un instant. Ensuite il dit à la duchesse , qu'à l'occasion de son retour et de la conquête de la Flandre , tout le

monde allant ce soir chez la reine, il desiroit qu'elle y fût. Madame de la Vallière fit un signe d'obéissance; elle baissa des yeux pleins de larmes et garda le silence. Elle sentit que le roi exigeoit cette démarche respectueuse comme une espèce de réparation du tort dont la reine se plaignoit. Le roi parla d'autre chose; et tout-à-coup, regardant à sa montre, il sortit précipitamment. La duchesse resta dans un état d'accablement qui ressembloit à la stupidité. Enfin, sur le soir, elle se rendit chez la reine. Toutes les cours étoient illuminées; un peuple immense les remplissoit: tout annonçoit le bonheur et la joie, et cette allégresse publique sembloit agraver les maux de l'infortunée duchesse. Elle fut reçue de la reine avec la gravité la plus sèche; toutes les femmes eurent, avec elle, une espèce d'air solennel; car dans le monde on ne fait jamais de scènes; la malveillance et le dédain ne s'y montrent que par une politesse affectée, sérieuse et glaciale. La duchesse pénétrée de douleur, foible, souffrante encore,

n'éprouvoit pas tout l'embarras qu'on auroit voulu lui causer, parce qu'elle étoit hors d'état de réfléchir et d'observer; mais elle sentoit un mal-aise et un découragement qui lui donnoit un extrême desir de se soustraire promptement à cette pénible contrainte. On étoit debout. La reine, après avoir parcouru le cercle, se tenoit appuyée sur une cheminée; et en attendant le roi pour commencer les parties de jeu, elle causoit avec madame Henriette, la princesse Palatine, madame de Soubise et madame de Montespan. Madame de la Vallière étoit à l'autre extrémité du salon. Comme les femmes qui se trouvoient de ce côté, parloient vivement entr'elles, ne lui disoient pas un mot, et n'avoient même pas l'air de remarquer qu'elle fût là, elle s'étoit éloignée d'elles de deux ou trois pas, et pouvant à peine se soutenir, pâle, immobile, les yeux tristement fixés sur la porte par laquelle le roi devoit entrer, elle attendoit avec saisissement qu'il parût, décidée à s'en aller alors. Tout-à-coup, Madame de Montes-

pan quitte le groupe qui environnoit la reine , traverse le salon d'un air triomphant et s'approche de madame de la Vallière ; elle vint lui parler avec un air d'intérêt , comme si elle eût été touchée de son isolement et de son embarras. Cette affectation de bonté sortit la duchesse de sa distraction ; ne pouvant supporter d'être protégée par madame de Montespan , elle la reçut avec la sécheresse la plus marquée. Madame de Montespan , sans s'émouvoir , lui dit encore deux ou trois phrases , mais d'un ton insouciant et léger , ensuite elle s'éloigna d'elle. Une minute après , les deux battans de la porte s'ouvrirent et le roi parut. Il jeta les yeux sur l'assemblée , il vit d'un coup-d'œil tout ce qui s'y passoit , et devina ce qui avoit dû précéder... Il vit madame de la Vallière mal accueillie , délaissée , isolée , humiliée ; elle n'étoit là que par obéissance pour lui !.... Dans ce moment , son équité naturelle , sa grandeur d'ame et sa fierté lui tinrent lieu de l'amour qu'il n'avoit plus. Il s'approcha de madame de la

Vallière, il lui parla avec une expression qui confondit tous les observateurs. La première personne qu'il nomma pour faire sa partie de *hocca* fut la duchesse ; et comme il vit qu'elle étoit si tremblante qu'elle auroit beaucoup de peine à traverser le salon , il fit apporter la table de jeu auprès d'elle et s'y établit sur-le-champ. Il n'appela point madame de Montespan , il ne la regarda pas une seule fois dans toute la soirée ; il fit placer la duchesse à côté de lui et ne fut occupé que d'elle. Il trouva le moyen de lui dire , de mille manières , les choses les plus tendres et les plus flatteuses , avec cette délicatesse et cette grace qui n'appartenoient qu'à lui. Elle ne vit d'abord , dans cette conduite , que la générosité qu'elle lui connoissoit : mais bientôt son cœur s'y méprit , elle reprit par degré l'espérance , et enfin presque tout son bonheur. On ressaisit si facilement une erreur que l'on chérit ! elle avoit toujours confondu dans son ame la passion et la fidèle amitié ; elle retrouvoit de la tendresse dans les

regards du roi , elle crut y retrouver de l'amour. Sur la fin du jeu on vint dire au roi que , dans les cours , le peuple se livroit à un enthousiasme si extravagant que , pour faire des feux de joie , il brûloit les chaises à porteurs des dames , et qu'enfin dans la cour des princes il jetoit dans le feu les lambris et les parquets destinés pour la grande galerie. Le roi se mit à rire : Laissez-les faire , répondit-il , nous aurons d'autres parquets ; je ne veux pas que l'on trouble leur joie (1). Cette réponse fit couler les pleurs de madame de la Vallière. L'admiration lui rendit toute sa confiance ; il lui sembla qu'il étoit impossible que celui qui montrait une reconnaissance et une bonté si touchante , celui qui paroissoit si sensible à la douceur d'être aimé , pût être ingrat pour elle.

Lorsque le jeu fut terminé , le roi se leva ; on resta debout un demi-quart-d'heure ; madame de Montespan et les

---

( 1 ) Mémoires de Choisy.

ennemies de la duchesse avoient sur leurs visages une expression frappante d'embarras et de mécontentement ; les autres femmes et tous les hommes entourèrent madame de la Vallière , qui ne montra jamais plus de simplicité , de douceur et de modestie. La reine , à laquelle le roi venoit de dire quelques mots tout bas , s'approcha d'elle d'un air un peu contraint , mais lui adressa la parole avec beaucoup de bonté. La duchesse sentit que c'étoit encore le roi qui lui parloit ; il lui étoit facile de deviner qu'il avoit prescrit cette démarche : son attendrissement ne lui permit de répondre que par une inclination respectueuse et par le regard le plus touchant. Elle sortit du salon ranimée , rendue à la vie. Plusieurs hommes de la cour l'escortèrent avec empressement. Arrivée au bas de l'escalier , on appela ses gens : J'espère , dit-elle , que ma chaise est brûlée ; elle l'étoit en effet. Pendant qu'on s'en informoit , madame de Montespan survint ; elle étoit seule à son tour : tous les favoris du roi entou-



roient sa rivale ; sa physionomie étoit sombre et son maintien agité. Madame de la Vallières'approchant d'elle lui parla d'un air doux et serein , et madame de Montespan , tâchant de prendre un ton de bonhomie , la félicita de ce qu'elle paroissoit être moins abattue que lorsqu'elle étoit entrée chez la reine ; en effet, répondit naïvement la duchesse , j'étois alors si souffrante ! mais je ne le suis plus.... A ces mots, madame de Montespan sourit malicieusement, avec le desir que ce sourire fût remarqué. Elle vouloit jeter du doute sur la faveur de madame de la Vallière , et en même temps renouveler l'inquiétude de sa rivale. La duchesse ne s'alarma point ; mais pénétrant son intention , elle en fut vivement irritée. Dans cet instant, on vint lui dire que sa chaise étoit réduite en cendre : Ah ! tant mieux , s'écria-t-elle , nous irons à pied. Lauzun et le duc de Roquelaure offrirent de l'accompagner. Le dernier, qui devoit souper chez madame de Montespan, lui adressa la parole pour s'excuser de ne la point

conduire chez elle ; cela est tout simple , répondit ironiquement madame de Montespan , il faut à madame de la Vallière plus d'un soutien , et je puis m'en passer. Il est possible , Madame , reprit la duchesse , que j'aie besoin d'appui ; mais je n'en cherche point. A ces mots elle la quitta. Rentrée chez elle , et se retrouvant seule , elle réfléchit à tout ce qui s'étoit passé dans cette soirée ; elle se confirma dans la douce opinion qu'elle avoit repris tous ses droits sur le cœur de Louis , ou , pour mieux dire , elle se persuada qu'elle ne les avoit jamais perdus ; mais elle conserva tous ses soupçons contre madame de Montespan. Elle venoit de voir son dépit et son aigreur ; elle ne pouvoit oublier une infinité de traits qui prouvoient son ambition et sa fausseté. Ce caractère même la rassuroit ; il lui paroissoit impossible que le roi prît une grande passion pour une personne qui , sous aucun rapport , ne méritoit son estime. Néanmoins , elle fut contrainte de s'avouer que madame de Montespan avoit un moment séduit le

roi ; mais elle pensa que cette fantaisie passagère n'avoit pu laisser dans le cœur du roi qu'un profond mépris pour celle qui venoit de trahir la confiance et l'amitié avec tant d'artifices et de perfidie. Elle imagina que madame de Montespan n'oseroit plus paroître chez elle et elle se trompa. Madame de Montespan, furieuse du triomphe qu'avoit obtenu la duchesse, sentit qu'il étoit dangereux d'en montrer de l'humeur au roi ; elle voyoit que Louis vouloit qu'on honorât toujours l'objet qu'il avoit tant aimé, et que d'ailleurs il conservoit pour madame de la Vallière un attachement qui pouvoit, aux yeux des autres, suppléer à l'amour. Enfin elle connut qu'elle n'engageroit jamais le roi à déclarer publiquement son inconstance et à rompre avec la duchesse. Cependant, madame de Montespan ne pouvoit se contenter de n'être préférée qu'en secret ; tous les intérêts de son cœur et de sa vanité lui faisoient desirer avec ardeur d'occuper seule, ce qu'on appeloit à la cour *la place* de madame de la Vallière. Elle se répétoit

que cette dernière ne savoit pas distinguer l'amour de l'amitié; que crédule et confiante, elle ne verroit, dans le refroidissement du roi, que l'effet d'une longue habitude, et que tant qu'il auroit pour elle les mêmes soins et qu'il lui montreroit de la tendresse, elle seroit satisfaite, ou du moins ne se plaindroit jamais. Madame de Montespan avoit véritablement pour le roi une violente passion, qu'exaltoit au plus haut degré la gloire que ce prince venoit d'acquérir; nul sentiment d'honneur ne pouvoit réprimer son ambition; elle n'ignoroit pas que tout le monde connoissoit sa foiblesse, et que les nombreux ennemis de madame de la Vallière ne lui montroient tant d'intérêt que parce qu'ils espéroient qu'elle supplanteroit entièrement sa rivale. Elle connoissoit déjà assez la cour pour être sûre que tous ses partisans l'abandonneroient s'ils voyoient que, brouillée avec la duchesse, elle n'avoit pas le crédit de la faire renvoyer. Mais comment s'y prendre, puisque Louis étoit incapable de cette cruauté, qu'il eût même

été indigné qu'on la lui conseillât, et que la duchesse ne pouvoit être éclairée que par les preuves les plus formelles et les plus positives? Madame de Montespan n'osoit lui déclarer elle-même la vérité, dans la crainte d'irriter le roi : c'eût été manquer à toutes ses promesses et dévoiler grossièrement son ambition. Il falloit donc que le hasard découvrit tout à madame de la Vallière, ou que du moins on pût le protester au roi : cette réflexion donna l'idée d'un stratagème, qui fut promptement exécuté.

Madame de Montespan possédoit des tablettes dans lesquelles se trouvoient le portrait du roi et deux petites pages très-passionnées, écrites de sa propre main. Elle les mit dans sa poche et se rendit chez la duchesse. Cette dernière ne prévoyant pas sa visite, ne lui avoit pas fait fermer sa porte, et elle fut étrangement surprise en la voyant entrer ; madame de Montespan affecta un embarras qu'elle n'éprouvoit point, et parut desirer une explication que la duchesse refusa. L'entretien fut languissant et contraint, mais

la visite assez longue ; enfin madame de Montespan se leva, et sortit précipitamment. Au bout de quelques minutes, la duchesse jeta par hasard les yeux sur la place que venoit d'occuper madame de Montespan, et elle apperçut sur ce fauteuil des tablettes ouvertes, de manière qu'elle entrevit distinctement le portrait du roi !.... Elle reste un moment immobile, les yeux fixés sur cet objet. Ensuite, d'une main tremblante, elle saisit les tablettes, bien certaine qu'on n'a pu les perdre et qu'on ne les a laissées là qu'à dessein : elle regarde et reconnoît l'écriture du roi ; elle lit en frémissant.... La première page étoit datée trois mois avant le voyage d'Amiens, et la seconde page étoit écrite depuis le retour. C'est ainsi que tout-à-coup la vérité fut entièrement dévoilée à l'infortunée duchesse ! Le saisissement qu'elle éprouva pensa lui être funeste ; elle ne répandit pas une seule larme. Un ressentiment amer, une profonde indignation étouffoient sa sensibilité, ou du moins en réprimoient l'élan ; jetant autour d'elle des regards

étourrés; elle se vit seule dans l'univers, seule, avec la honte et les remords!.... Faste ignominieux, s'écria-t-elle, pompe abhorrée, je puis donc enfin vous rejeter!.... Un lien fatal me retenoit dans ce palais, il est rompu!.... Je ne suis plus ici qu'une étrangère; mais quel lieu sera mon asyle? Oserois-je reparoître dans ma patrie?.... Ce n'est pas assez de fuir, il faut désormais me cacher.... Je choisirai la retraite la plus obscure.... J'y pourrai mourir dans l'oubli, on ne viendra plus m'y chercher!.... Cette dernière réflexion oppressa tellement son cœur, qu'elle sentit que toutes ses forces l'abandonnoient; cependant elle ne vouloit point appeler de secours, et elle alloit perdre connoissance lorsqu'on annonça Benserade. La vue d'un ami la ranima, elle s'attendrit, et ses larmes coulèrent enfin. Benserade, vivement touché, la questionna. La duchesse ne répondit d'abord que par des torrens de pleurs; ensuite elle lui donna les tablettes, en lui disant que madame de Montespan les avoit laissées chez elle. Eh bien! ré-

pondit Benserade, il est évident qu'elle a voulu vous instruire d'un secret qui n'étoit ignoré que de vous; le détour qu'elle a pris doit vous prouver qu'elle agit sans l'aveu du roi et même contre son intention. Dès que le roi veut vous cacher cette intrigue, il a le desir de vous conserver; vengez-vous de madame de Montespan en restant. Ayez l'air de ne rien savoir, de n'avoir pas vu ces tablettes.... Que me proposez-vous, s'écria la duchesse, de dissimuler, de rester, quand il me trompe, me trahit, quand il ne m'aime plus!.... Si vous le voulez, reprit Benserade, vous régnerez toujours, vous régnerez seule en dépit de votre rivale!.... Eh! que m'importe, interrompit madame de la Vallière, lorsqu'il n'aimoit que moi, ai-je voulu régner? Non, répondit Benserade, et vous eûtes tort, pour l'intérêt même de votre amour; on n'attache solidement les princes qu'en profitant avec éclat de leur faveur, qu'en obtenant d'eux des grâces extraordinaires: ce qu'ils accordent est à leurs yeux, ainsi qu'à tous les



autres, la mesure du sentiment qu'ils éprouvent; ils croient avoir aimé à ne pouvoir plus rompre et se dédire, quand ils sont étonnés de leurs propres bienfaits: ils ne veulent pas former une liaison nouvelle qui donneroit le droit d'avoir la même ambition; ils ont intérêt à laisser croire qu'ils ne feroient rien de semblable pour une autre. Votre modération vous a valu l'estime des Parisiens, et vous a privée de toute la considération que vous auriez pu avoir à la cour; reprenez cet empire; il en est temps encore; vous ne le tiendrez pas du premier enivrement de la passion, il en sera plus solide; la reconnoissance et l'amitié vous le donneront, et rien ne pourra vous l'ôter. Ah! s'écria la duchesse, qu'en ferois-je de cet empire odieux, qui me seroit offert comme un dédommagement?... Je l'ai refusé de l'amour, le recevrais-je de la pitié? Dans le temps où j'étois aimée, j'ai toujours regardé comme une espèce d'insulte les sollicitations de ceux que je ne connoissois point; je renvoyois avec sécheresse aux ministres,

aux gens en place ; c'est ainsi que je me suis fait tant d'ennemis. Après avoir sacrifié ma réputation , je voulois du moins , par mon désintéressement , honorer le sentiment que j'ai pour lui ; je voulois montrer à quel excès il mérite d'être aimé !.... Moi , me consoler par l'ambition , usurper un crédit déshonorant à mes yeux !... — Vous poussez trop loin la délicatesse ; la réflexion vous donnera d'autres sentimens... — Jamais. — Songez qu'il est doux de déjouer , d'humilier sa rivale et tous ses ennemis ; si vous prenez un parti violent , vous comblerez tous leurs vœux. — Que m'importe leur joie ? Je ne puis songer qu'à ma douleur. Qu'ils triomphent ou non , je n'en serai pas moins malheureuse. Il ne m'aime plus ! quelle autre pensée peut se mêler à celle-là ? Hélas ! la jalousie même ne sauroit m'en distraire.... Il ne m'aime plus ! Je ne suis plus nécessaire à son bonheur ; que dis-je ? j'y suis un obstacle. Il ne souffrira plus loin de moi , il ne me cherchera plus , il m'oubliera ! idées terribles, incompréhensibles ! elles

glacent et confondent l'imagination. En prononçant ces paroles, il se peignit sur le visage de l'infortunée un tel égarement, que Benserade en fut effrayé ; il lui dit tout ce que son amitié put lui suggérer de plus consolant. La duchesse ne répondit plus : elle avoit pris son parti ; et l'on ne confie point une résolution inébranlable, lorsqu'on est sûre qu'elle sera combattue. A peine Benserade fut-il retiré, que la duchesse se mettant à son secrétaire écrivit au roi la lettre suivante :

« Vous ne m'aimez plus ! j'ai vu cet  
» arrêt affreux tracé de votre propre  
» main, je l'ai lu !... du moins il ne me  
» sera jamais confirmé par votre bou-  
» che. Cette voix chérie qui n'a jusqu'ici  
» frappé mon oreille que pour rassurer  
» mon cœur et pour l'attendrir, je ne  
» l'entendrai point se parjurer ! je ne  
» verrai point sur votre visage l'expres-  
» sion cruelle de l'embarras et de l'in-  
» différence, je vais partir !... Eh ! pour-  
» quoi, dépouillée maintenant de toute  
» illusion, voudrois-je vous revoir ? Je

» ne vous reconnoîtrois plus !... Que de-  
» viendrai-je ; ô ciel !... Je ne trouve  
» plus dans tout l'univers qu'une horri-  
» ble solitude , et dans le fond de mon  
» ame qu'un désespoir qui la remplit  
» toute entière. Hélas ! quand vous m'ai-  
» miez , je tenois encore à la vertu par  
» les remords ; votre amour même les  
» fortifioit ; pouvois-je me consoler de  
» n'être pas digne de votre tendresse  
» sous tous les rapports , et de ne pas  
» justifier votre attachement par un ca-  
» ractère irréprochable ? Mais quand  
» j'ai perdu votre cœur , que puis-je re-  
» gretter encore ? vous m'avez tout ôté ,  
» oui , tout ! jusqu'au sentiment qui peut-  
» être excusoit mes fautes. Je ne vous  
» reproche rien ; non , vous ne m'avez  
» point séduite , je me suis perdue moi-  
» même ! Je vous aimois avant que vous  
» m'eussiez apperçue : tandis que j'étois  
» ignorée de vous et cachée dans la  
» foule , je ne voyois que vous , je n'exis-  
» tois déjà que pour vous ; tandis que  
» vos regards distraits ne tomboient sur  
» moi que par hasard , les miens ne cher-

» choient que vous !... Je m'étois don-  
» née à vous sans espérance , je devrois  
» vous perdre sans étonnement !.....  
» Je suis seule insensée et coupable ;  
» mais aussi je suis seule à plaindre !  
» Est-il bien vrai que vous puissiez m'ou-  
» blier entièrement ! Quoi ! lorsque loin  
» de vous , dans une profonde retraite ,  
» je gémirai sans distraction , vous ne  
» penserez plus à moi ! vous n'entendrez  
» jamais prononcer mon nom , vous  
» ignorerez si j'existe ou si j'ai cessé de  
» souffrir !.... Quelle idée accablante !  
» Ah ! jamais , durant les jours rapides  
» de mon bonheur , celle de la mort ne  
» me parut aussi terrible !... Que sera  
» la vie pour moi quand je serai pour  
» toujours effacée de votre souvenir ?  
» Mais la pitié peut-être m'y rappellera  
» quelquefois !.... La pitié ! voilà donc  
» désormais le seul sentiment que je  
» puisse attendre de vous ? Infortunée ,  
» hier , ce matin encore , je me croyois  
» aimée ! La nuit passée , j'ai goûté le  
» plus doux repos ; ma première pen-  
» sée , en rouvrant les yeux , fut un sen-

» timent de bonheur !.... une heure  
» après , j'ai vu s'évanouir sans retour  
» tous les vains fantômes d'une félicité  
» trompeuse !... Il ne me reste qu'une  
» réputation flétrie , un amour malheu-  
» reux sans illusion , une honte ineffa-  
» çable sans repentir !... O si j'ai rougi  
» de ma foiblesse quand j'étois aimée  
» de vous , comment supporterois - je  
» maintenant le poids affreux du dés-  
» honneur ? Je n'ai plus de refuge que  
» dans l'obscurité , et d'espérance que  
» dans l'oubli !.... En possédant votre  
» cœur , j'étois criminelle à mes yeux ;  
» mais je ne pouvois être avilie à ceux des  
» autres ! Votre gloire ne rejaillira plus  
» sur moi ; elle me sera toujours aussi  
» chère , mais je n'aurai plus le droit de  
» m'en enorgueillir. Vous avez séparé  
» votre destinée de la mienne , et je ne  
» suis plus qu'un être malheureux , inu-  
» tile sur la terre , et consacré pour tou-  
» jours à la douleur. Dans la surprise  
» d'une révolution si soudaine , dans le  
» désordre et le tumulte de mes pensées ,  
» je sens que je ne puis connoître dans

» tous ses détails l'horreur de ma situa-  
» tion , et je frémis en entrevoyant que  
» chaque réflexion en doit aggraver l'a-  
» mertume : ainsi le temps , loin d'être  
» un remède à mes maux , ne pourra que  
» les porter au comble !... Je suis mère ;  
» hélas ! et mes enfans ne m'appartien-  
» nent pas ! Quand je suis forcée de vous  
» fuir , je dois les abandonner. Je ne sor-  
» tirai quelquefois de ma solitude que  
» pour les voir furtivement. O combien  
» ils rougiront de leur mère ! Quelle ex-  
» cuse leur donnerai-je ? Ils sauront que  
» vous avez cessé de m'aimer ! Ma fille !  
» je ne l'ai point encore vue depuis que  
» je sais mon malheur ! Que deviendrai-  
» je , que lui dirai-je quand elle me par-  
» lera de vous ? Elle ne prononcera plus  
» votre nom sans me déchirer le cœur ,  
» et cependant je désirerai l'entendre de  
» sa bouche. Sa tendresse pour vous est  
» encore un lien qui m'est si cher ! mes  
» enfans ! vous les aimerez toujours ! Il  
» existe donc encore un sentiment qui  
» nous est commun , que nous éprou-  
» vons tous les deux , et que nul autre

» ne peut partager ! Adieu , je laisse à  
» mes enfans tous vos dons ; je n'en em-  
» porte qu'un , le premier que j'ai reçu !...  
» Ces bracelets ne me quitteront ja-  
» mais !... Hélas ! on ne me les envera  
» plus ! Adieu , je ne vous ai jamais au-  
» tant aimé ! Oui , je veux vous dire en-  
» core une fois ce que je sentirai tou-  
» jours ! Mais vous ne me répondrez  
» plus ! O silence affreux et terrible !  
» celui de la tombe est moins funeste ,  
» le repos l'accompagne !... Adieu !... Si  
» quelquefois mon souvenir vient s'offrir  
» à votre imagination , qu'il ne vous  
» trouble pas ; j'ai mérité mon sort par  
» mon imprudence et par ma foiblesse ;  
» je suis résignée : je gémis et je ne  
» murmure pas ; mais dans quelque ins-  
» tant que vous pensiez à moi , dites-  
» vous : elle pleure comme le jour de  
» son départ ».

La malheureuse duchesse chargea un valet-de-chambre de remettre cette lettre au roi lorsqu'il sortiroit du conseil. Ensuite , après avoir embrassé ses enfans en versant un déluge de pleurs , elle s'arra-



cha de leurs bras, et fut s'enfermer au couvent de Chaillot. C'étoit la seconde fois qu'elle s'y réfugioit de son propre mouvement; mais avec quelle différence et quel changement dans sa situation ! La première fois, pure encore, elle fuyoit un amant passionné ; la fierté, la gloire, la vertu, tous les plus nobles mouvemens du cœur soutenoient alors son courage ; et maintenant, après avoir perdu sa propre estime, accablée de honte et de douleur, ne prévenant qu'une disgrâce assurée, elle ne se déroboit qu'à l'abandon.

Les religieuses de Chaillot, en gémissant sur ses erreurs, avoient conservé pour elle un tendre attachement. Madame de la Vallière, loin de les oublier durant son séjour à la cour, s'étoit plu à les combler de bienfaits, en leur envoyant tous les ans des aumônes pour leurs pauvres et de riches présens pour leur église. En arrivant, son premier soin fut de s'enfermer seule dans son appartement. Elle y passa le reste de la journée; elle réfléchit et pensa peu. Elle écou-

toit... Le moindre bruit venant des cours ou du côté des portes, le plus léger mouvement dans la maison, lui causoit de violentes palpitations de cœur, et ensuite elle tomboit dans un abattement stupide.... Le jour s'écoula ainsi; lorsqu'elle vit la nuit, elle perdit entièrement l'espérance secrète qu'elle avoit conservée confusément jusqu'alors. Cet instant mit le comble à sa douleur. L'agitation d'un départ précipité, et l'idée vague de l'effet qu'il produiroit sur le cœur du roi, l'avoient fortifiée jusqu'à cette époque; mais elle étoit depuis huit heures à Chaillot; on l'y laissoit, on ne daignoit pas lui répondre; on joignoit donc la dureté, le mépris le plus barbare à l'inconstance? Quelles réflexions! Le dépit et l'indignation sont, de tous les sentimens, les plus pénibles et les plus amers pour les caractères qui joignent la douceur à la générosité. Les nouvelles impressions qu'éprouvoit M<sup>me</sup>. de la Vallière étoient d'autant plus douloureuses, qu'elles se trouvoient en opposition avec sa sensibilité naturelle. Jusqu'alors son amitié, sa

profonde tendresse pour le roi avoient surpassé son amour ; mais son ressentiment et sa colère , en exaltant ses regrets , sembloient augmenter sa passion ; ses sentimens , beaucoup moins tendres , devenoient plus violens : la vanité blessée y mêloit toute l'aigreur de la personnalité , tous les tourmens de la jalousie. Sa pensée s'arrêta sur sa rivale , et ce fut avec désespoir. Elle se représenta madame de Montespan avec tout l'éclat de sa beauté , tout le charme de ses graces , triomphante , adorée , exerçant sur le roi un souverain empire ; elle vit ses ennemis , pleins de joie , entourer le roi , recevant de lui des témoignages de faveur , et formant à sa rivale une brillante cour. Elle se rappela les conseils de Benserade ; et , quoiqu'elle les eût rejetés avec autant de sincérité que de dédain , elle se repentit dans ce moment de ne les avoir pas suivis. Le cœur seul avoit parlé le matin ; et dans cet instant d'un si cruel abandon , l'égoïsme et l'amour-propre irrité faisoient entendre enfin leurs voix tumultueuses. Oui , s'écrioit-

elle, j'aurois dû rester ; je les aurois du moins forcés à se contraindre ; jamais , en ma présence , il n'eût osé se déclarer ouvertement pour elle. En feignant de tout ignorer , je la contraignois , cette femme perfide , à prolonger un rôle odieux , qui eût fini par l'avilir aux yeux même de celui qui me l'a préférée. N'ayant pu me faire exiler , elle a voulu précipiter ma fuite , et je suis tombée dans ce piège !... Ah ! qu'ai-je fait ? C'est elle sans doute qui retient le roi , elle craint qu'il ne me revoie , qu'il ne m'écoute !... Elle pense donc que je pourrois l'attendrir encore , et peut-être le ramener ? Eh quoi ! je ne suis point bannie , ne pourrois je pas retourner à Versailles , y reparoître pour y confondre mes ennemis ? Oui , je veux le revoir , lui parler ; je veux , devant lui , reprocher à ma rivale sa noire trahison. Le roi saura avec quel artifice elle a gagné ma confiance ; je dirai , je l'aimois !... Oui , tandis qu'elle tramoit ma perte , je l'aimois !... Elle m'enlevait votre cœur , elle vous avoit séduit , et je l'aimois !...

Je saurai vaincre ma timidité naturelle ,  
je me vengerai.

La duchesse ne persista pas long-temps dans des résolutions si contraires à son caractère; bientôt le découragement succédant au dépit, sa colère l'abandonna, il ne lui resta plus que son désespoir. Elle recommença à n'accuser qu'elle seule de ses malheurs.

Quand tout le monde fut couché, le profond silence qui régnoit dans la maison lui causa une sorte de saisissement; elle se trouva plus seule encore. Elle en fut effrayée; elle se craignoit elle-même. Hélas! qui ne redouteroit pas de descendre dans son cœur lorsqu'il est déchiré par l'amour et par la jalousie! on ne peut alors le sonder sans l'envenimer encore et sans y découvrir de nouvelles blessures!... La duchesse ouvrit une fenêtre qui donnoit sur la principale cour; il faisoit un chaud excessif; la nuit étoit calme et brillante. M<sup>me</sup>. de la Vallière fixa ses yeux noyés de pleurs sur la grille de fer qui ne s'ouvroit que pour les évêques et les princes; elle se rappela qu'en-

traînée par le roi, elle avoit avec lui franchi cette porte de clôture. « Grand Dieu ! dit-elle, que n'eus-je alors le courage de lui résister ! j'aurois du moins conservé son estime et la mienne ; je serois maintenant paisible, honorée » ! Plus de huit ans se sont écoulés depuis cette époque fatale, et malgré ses soins, sa tendresse, je n'ai pas joui, durant cet espace de temps, d'un seul jour de tranquillité !... Je ne me suis point endurcie dans le vice ; je n'ai jamais cessé de déplorer la perte de mon innocence ; il semble que je n'aie persisté dans un amour criminel que pour en épuiser toutes les amertumes !... Mais comme il m'aimoit ! avec quelle violence et quel amour il me força de le suivre ! Ici tout me retrace la passion qu'il eut pour moi ; et dans le lieu qu'il habite tout l'invite à m'oublier ! Tandis qu'étrangère, profane dans cet asyle de la sainteté, seule, délaissée, fugitive, je passe la nuit sans repos, et que j'attends le jour sans projet et sans espérance, il est au milieu d'une cour florissante ; environné de gloire, d'hom-

mages et de plaisirs , peut-il regretter l'infortunée qu'il sacrifie ? Voici l'heure qu'il consacre tous les soirs à la société ; sans doute en ce moment, livré au charme d'un entretien qui l'amuse, il écoute avec intérêt , il répond avec sa grace accoutumée , et le sourire est sur ses lèvres !... Et moi je succombe à mes peines mortelles ! mes gémissemens se perdent sous ces voûtes solitaires ; l'écho du cloître répète pour la première fois les plaintes insensées de l'amour ; l'objet qui les cause ne peut les entendre , et nul ami ne les recueille !... A ces mots elle se leva ; elle fit d'un pas chancelant quelques tours dans sa chambre ; ensuite elle prit la résolution d'aller passer une partie de la nuit dans le cimetière , non pour y chercher la fraîcheur de la fontaine et de la verdure , mais pour se retracer mieux un frappant souvenir , et pour achever de s'enivrer de mélancolie et de douleur. Dans ce siècle fameux , les femmes étoient timides et craintives ; les plus sensées et les plus spirituelles n'appliquoient leur raison qu'à leur con-

duite et à l'emploi du temps et de la vie ; n'ayant jamais cherché à pénétrer les secrets de la nature , leur imagination , vive et flexible , en multiplioit vaguement les mystères et les prodiges ; parfaitement éclairées sur leurs devoirs et communément sur les affaires , ayant les idées les plus justes et les plus saines sur la morale , elles prouvoient qu'une extrême ignorance en physique ne peut nuire à la solidité du caractère , aux agrémens de l'esprit et à la perfection des mœurs.

M<sup>me</sup>. de la Vallière , élevée au fond d'une province , avoit plus qu'une autre ces foiblesses superstitieuses , qui viennent moins de la crédulité et d'une croyance déterminée , que d'une tête frappée vivement dès l'enfance. Cependant , sans dissiper ces idées sombres , il semble qu'une douleur profonde affranchisse de la terreur qu'elles inspirent. La duchesse , tandis que tout le monde se livroit au sommeil , descendit seule , à minuit , dans le cloître. Une lampe expirante ne répandoit plus qu'une lueur



incertaine dans un long dortoir voûté que la duchesse traversa lentement. En entrant dans le cloître, elle ne fut plus guidée que par la clarté de la lune, qui brilloit à travers les arcades. Elle entendit le bruit mélancolique de la fontaine : le murmure de cette onde qui serpentoit autour des tombeaux, lui parut former des sons plaintifs ; elle s'émut et s'arrêta... A mesure qu'elle en approchoit, elle sentoit son trouble s'accroître ; elle s'avance, et tout-à-coup elle reste pétrifiée de surprise à l'aspect d'un objet extraordinaire ; elle apperçut de profil une figure, dans la première fleur de la jeunesse, d'une beauté céleste, à genoux sur le tertre de gazon et tenant la croix embrassée. La duchesse, frappée, crut reconnoître sa propre figure, telle qu'elle étoit jadis dans le même lieu et dans la même attitude, quand le roi vint pour l'enlever... Elle se rappelle toutes ces traditions fabuleuses, qui rapportent que la personne qui voit un fantôme qui lui ressemble, est menacée d'une mort inévitable... Elle pâlit, et fixant ses yeux sur

cet objet qui lui paroissoit immobile : « Grand Dieu ! dit-elle , en me retraçant mon image sous les traits de l'innocence et de la piété que j'avois alors et que j'ai perdues , voulez-vous à la fois ranimer mes remords et m'annoncer ma fin prochaine ? Mais pourquoi cette horreur qui me saisit et qui me glace ? O Dieu de miséricorde ! dois-je craindre la mort , et puis-je regretter la vie si vous me rendez le repentir ?... ». En disant ces paroles , elle fait en tremblant quelques pas de plus. Dans ce moment , la figure prosternée se retourne , et semble à son tour s'effrayer. M<sup>me</sup>. de la Vallière commence à se rassurer , en voyant que cette jeune personne a le voile blanc et les vêtemens d'une novice. « Qui êtes-vous , lui dit-elle ? — Je suis Emmeline , répondit la novice ; je prononce demain mes vœux , et je me suis relevée pour venir ici passer la nuit en prières... — Quel âge avez-vous ? — Seize ans. — Vous vous êtes relevée , vous ne pouviez donc pas dormir ? — Non ; la joie m'en empêchoit. Demain est pour moi un si beau jour ! —

Avez-vous vécu dans le monde ? — Je suis dans ce couvent depuis mon enfance ; je n'en suis jamais sortie. — Ah ! vous êtes heureuse en effet ! O mon enfant , vous ne pouvez connoître tout votre bonheur ! vous ne savez pas à quels périls , à quels combats douloureux , à quels regrets inutiles et déchirans vous allez vous soustraire ! Cette barrière insurmontable que vous placerez entre le monde et vous , n'est qu'un rempart qui vous garantira des attaques les plus redoutables et des peines les plus accablantes ; cette grille , qui va se fermer sur vous sans retour , vous séparera pour jamais des séducteurs , des méchans et des envieux. Ah ! ne regardez jamais cette enceinte sacrée comme une prison ! ce n'est qu'ici que l'on peut jouir de la seule liberté desirable , celle de suivre constamment et sans obstacle les principes qu'on révère et les inspirations de sa conscience... Hors de ces murs, vous seriez cruellement tyrannisée par l'exemple, la coutume et les passions... Ici résident la paix et la vérité ; tout s'y trouve en harmonie avec les sen-

timens d'un cœur innocent et pur !... ». En parlant ainsi, M<sup>me</sup>. de la Vallière ne pouvoit retenir ses larmes, son visage en étoit inondé.—« Vous pleurez, lui dit la jeune Emmeline ; vous avez du chagrin ? Prions ensemble , Dieu vous consolera. —Emmeline, priez pour moi ! —De tout mon cœur ». En prononçant ces paroles, la novice embrasse la croix de fer, en joignant les mains avec une ferveur touchante !... « Intéressante Emmeline, s'écria la duchesse , ne quittez point ce signe révééré de notre salut ; ô ne vous en laissez jamais arracher !... ». Ses sanglots l'empêchèrent de poursuivre ; elle mit son mouchoir sur ses yeux et s'éloigna. Elle retourna dans son appartement et se jeta sur son lit ; là elle se retraça plus vivement que jamais le songe frappant qu'elle avoit fait en ce lieu même neuf ans auparavant , dans lequel , au milieu d'une église inconnue , elle avoit vu , sur une tribune élevée , cette figure majestueuse l'invitant à se réfugier sous un voile mystérieux qu'elle lui présentoit. Ses idées religieuses ; ses projets

vagues, mais vertueux, calmèrent un peu ses vives douleurs, et durant son sommeil, elle vit toujours l'innocente et pieuse Emmeline veillant et priant pour elle au pied de la croix. Elle ne s'éveilla que deux heures après le jour : elle étoit moins agitée ; mais en se mettant à la fenêtre qui donnoit sur la cour, elle sentit bientôt renaître une secrète espérance qui lui rendit le trouble et toutes les émotions qu'elle avoit éprouvés la veille.

Elle étoit depuis plus d'une heure assise sur sa fenêtre, lorsqu'elle distingua dans l'éloignement le bruit d'un homme à cheval au grand galop, et bientôt celui d'une voiture attelée de six ou huit chevaux, qui, un instant après, s'arrêta devant la grande porte du couvent. Respirant à peine, elle écouta toujours avec un saisissement inexprimable : on sonne ; les religieuses accourent ; on leur parle à travers la porte. M<sup>me</sup>. de la Vallière n'entendit pas ce qu'on disoit ; mais elle tressaille en voyant les religieuses baisser précipitamment leurs voiles. C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-elle avec trans-

port, et la joie trompeuse vient encore une fois séduire son cœur agité!... Tout est pardonné, tout est oublié; les peines, la colère, la jalousie, tout, jusqu'à la fierté... Que dis-je? ah! loin de conserver du ressentiment, elle croit devoir une reconnoissance passionnée. C'est lui! il aime toujours! le souvenir du passé ne laisse d'autres traces dans son ame que le remords d'avoir pu douter de lui. La grille s'ouvre; mais que devint la duchesse, lorsqu'au lieu du roi qu'elle attendoit avec une entière certitude, elle vit paroître le Grand Condé! Il étoit seul (1)! La malheureuse duchesse se retire avec précipitation de la fenêtre et va tomber dans un fauteuil!... Quelques minutes après le prince entra dans sa chambre; il s'avança vers elle avec l'air de l'empressement et de la sensibilité, et lui remit une lettre du roi, en lui disant qu'il étoit chargé de

---

(1) A cette seconde fuite de madame de la Vallière, le grand Condé fut en effet la chercher par ordre du roi.

la ramener, que le roi l'attendoit avec impatience, qu'il étoit extrêmement affligé de sa fuite.... Autrefois, dit madame de la Vallière, il venoit me chercher lui-même (1)... A ces mots elle ouvrit d'une main tremblante la lettre du roi : cette lettre exprimoit une tendresse que Louis ne pouvoit refuser à tant de qualités attachantes ; il conjuroit la duchesse de revenir ; il lui protestoit qu'il ne pouvoit être heureux sans elle. C'étoit le ton d'une amitié sincère ; mais ce n'étoit plus celui de l'amour. Madame de la Vallière posa la lettre sur une table, et, baissant les yeux, elle garda un morne silence. Le prince reprit la parole ; il avoit toujours eu de l'amitié pour elle, et il lui donna des conseils à-peu-près semblables à ceux qu'elle avoit déjà reçus de Benserade. Il lui parla d'ambition ; elle ne l'écouta point ; mais après avoir réfléchi quelque temps : « Allons, dit-elle, il me rappelle ; je quittai jadis cet asyle pour le

---

(1) Ses propres paroles.

suivre, je ne veux pas aujourd'hui refuser à l'amitié ce que j'eus la foiblesse d'accorder autrefois à l'amour ». En disant ces mots, elle se leva en soupirant, et s'appuyant sur le bras du grand Condé, elle sortit avec lui. A la porte du couvent, elle embrassa les religieuses en pleurant : Ce n'est point un adieu, leur dit-elle ; je reviendrai sûrement, et peut-être bientôt (1)... ». Elle monta en voiture avec le prince, et l'on prit à toute bride le chemin de Versailles.

Durant cette courte absence de madame de la Vallière, il s'étoit passé beaucoup d'intrigues à la cour. Le roi n'avoit pu lire la lettre de la duchesse sans attendrissement et sans remords : il eut à ce sujet une explication très-vive avec madame de Montespan ; cette dernière lui soutint que le hasard avoit tout fait. Louis parut le croire ; mais il en douta, et malgré les efforts et les insinuations de madame de Montespan, il voulut avec fermeté rappeler la du-

---

(1) Historique.



chesse. Madame de Montespan avoit prévu sa retraite, et s'étoit flattée que cette démarche faite, le roi seroit charmé au fond de l'ame d'être débarrassé d'une femme qu'il n'aimoit plus, car madame de Montespan ne croyoit pas qu'un tendre attachement pût survivre à un amour éteint. Les mauvais cœurs, malgré toute la finesse de l'esprit, font quelquefois de faux calculs. L'élévation de sentimens donne souvent de nobles erreurs; mais aussi, dans plusieurs occasions, la seule grandeur d'ame est une lumière; il en falloit pour bien juger Louis XIV.

Madame de Montespan eut encore un autre chagrin, qui fut aussi pour elle très-imprévu. La duchesse avoit beaucoup d'ennemis et fort peu de partisans. Cependant l'éclat de sa disgrâce parut inspirer un sentiment général très-favorable pour elle. On ne l'envioit plus; elle étoit partie; on crut qu'elle ne reviendrait plus. A la cour, un exil éternel produit à-peu-près l'effet de la mort; il éteint la haine. Chacun fait en secret un triste

retour sur soi-même ; c'est alors que la fragilité de la faveur cause aux plus intrépides une sorte d'effroi !... Le malheur de madame de la Vallière rendit sa rivale odieuse ; on se rappela la bonté de la duchesse , sa douceur , son désintéressement. Chacun craignoit pour soi-même le caractère de madame de Montespan ; on comprit que l'on ne devoit pas compter sur celle qui supplantoit et sacrifioit son amie avec tant d'audace et de dureté. L'intérêt personnel et la pitié ramenèrent à la justice : les amis même de madame de Montespan montrèrent de l'étonnement, ce qui , dans ce cas , étoit une improbation. On avoit désiré qu'elle l'emportât sur sa rivale ; mais tant de violence et tant de promptitude effrayèrent , car tout le monde d'abord supposa que la duchesse avoit reçu l'ordre de s'éloigner. Le code moral des courtisans permet bien de chercher à perdre ceux que l'on craint ; mais il prescrit de certaines formes , de certains ménagemens dont on ne peut se dispenser sans encourir le blâme universel. La cour est le lieu du monde où l'on

a le moins de scrupule sur le fond des actions et le plus de délicatesse sur les apparences ; les mœurs , sous tous les rapports , y paroîtroient meilleures que dans toute autre classe , si le secret des affaires pouvoit s'y garder toujours. Lorsqu'on n'y est dans aucune confiance , on a bien rarement sujet de désapprouver ce qu'on y voit et ce qu'on y entend ; mais on est souvent épouvanté de ce qu'on y découvre.

Une nouvelle favorite qui ne peut prétendre à la considération que donne l'estime , a contre elle presque tous ceux qui n'attendent rien de son crédit ; ainsi tous les indifférens qui n'avoient jamais eu de liaison avec les deux favorites , déclamèrent contre madame de Montespan , les uns par une véritable indignation , les autres pour montrer de la droiture et de la sensibilité. On sait que dans le monde , blâmer avec énergie les mauvaises actions des autres , est l'une des manières de se faire valoir qui coûte le moins et qui réussit le mieux.

Madame de Montespan , effrayée au-

tant que surprise de ce déchaînement , prit le parti , quoiqu'à regret , de publier que la duchesse étoit partie de son propre mouvement ; que le roi la regrettoit , et la rappeloit. Il étoit bien fâcheux , pour une personne aussi vaine et aussi ambitieuse , de se trouver forcée d'affoiblir elle-même l'opinion que l'on avoit de son crédit ; mais son amour-propre ne put supporter la clameur universelle. Elle soutint à ses amis , et même au roi , qu'elle aimoit toujours madame de la Vallière , qu'elle la verroit avec joie , et qu'elle desiroit que le roi eût toujours pour elle les égards et les soins de l'amitié. Elle fit des phrases ingénieuses sur l'amitié et sur le *pouvoir invincible* de l'amour ; elle persuada le roi en le séduisant : non-seulement il excusa sa trahison , mais il lui trouva des sentimens touchans et généreux.

A peine madame de la Vallière fut-elle arrivée à Versailles , que Louis accourut chez elle. L'attendrissement qu'il éprouva en la revoyant , le préserva de l'embarras qu'il auroit dû avoir. Il n'y eut

point d'explication , le roi serra la duchesse dans ses bras , il répandit des larmes sincères , il peignit avec la sensibilité la plus vraie le chagrin qu'il avoit senti ; et , avant de la quitter , il fut chercher sa fille , il se mit à ses genoux avec cette enfant charmante , en lui disant : *ne nous abandonnez plus...* Il n'en falloit pas tant pour satisfaire un cœur si tendre ; ne pouvant s'abuser sur l'inconstance du roi , madame de la Vallière se persuada qu'il se trompoit lui-même sur ses propres sentimens , qu'il n'étoit qu'entraîné , séduit , et qu'il reviendrait entièrement à elle. Cette illusion dissipa comme par enchantement sa douleur , et la dédommagea de tout ce qu'elle avoit souffert.

Comme personne n'avoit approuvé sa disgrâce apparente , chacun voulut se faire honneur d'un sentiment autorisé par la conduite du roi ; les personnes même fâchées de son retour , crurent devoir soutenir l'opinion qu'elles avoient imprudemment montrée ; les ennemis espérèrent un rapprochement et le desi-

rèrent ; car ils pensèrent que madame de Montespan perdrait tout son empire s'il étoit vrai qu'elle n'eût pas contribué au départ de la duchesse : d'ailleurs , on la connoissoit assez pour ne pas douter qu'au moins elle avoit fait de vains efforts pour l'empêcher de revenir. On supposa que la duchesse , éclairée par l'expérience , romproit d'une manière éclatante avec sa rivale , et qu'elle songeroit enfin à prendre un crédit qui pût à l'avenir la préserver de toute espèce de revers. Ces idées réchauffèrent pour elle tous ses amis : on se promit de lui donner de bons conseils : on attendit d'elle plus de docilité pour les suivre ; tous les indifférens , qui s'étoient déclarés en sa faveur au moment de son évasion , s'imaginèrent avoir acquis des droits à sa reconnoissance. On répéta hautement ce qu'on avoit dit à l'oreille ou dans des cercles particuliers , on pouvoit sans bassesse montrer une sorte d'enthousiasme pour la favorite qu'on avoit plainte dans sa disgrâce. Tout le monde se rendit avec empressement chez elle ; Madame même envoya savoir de ses

nouvelles. Ses amis revinrent à ses pieds , et tous reprirent avec les autres courtisans l'air important et mystérieux qu'ils avoient quitté depuis long-temps ; enfin , le triomphe fut complet. Madame de Montespan , la rage dans le cœur , mais entraînée pour ainsi dire dans la foule , se présenta aussi chez madame de la Vallière ; elle étoit consignée à la porte : elle n'entra pas. Pour comble de chagrin , elle s'apperçut que la réception brillante que l'on faisoit à la duchesse produisoit une vive impression sur l'esprit du roi ; elle sut qu'il avoit répété plusieurs fois qu'il étoit charmé que l'on rendît enfin justice à madame de la Vallière , et qu'il voyoit avec joie , par l'intérêt qu'on lui montrait dans cette occasion , qu'au fond on avoit toujours eu pour elle l'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer. Au milieu de tant de sujets de crainte et de dépit , madame de Montespan , dominée par la colère et par le ressentiment , fit beaucoup d'imprudences ; elle étoit de ces personnes qui ont une extrême souplesse tant qu'elles sont encouragées et

soutenues par les succès, ou du moins par une vive espérance; mais qui, dans les revers, ne peuvent vaincre les mouvemens d'une humeur impérieuse et montrent alors une indomptable hauteur. Madame de Montespan fit des épigrammes sanglantes contre tous ceux qui se déclarèrent ouvertement en faveur de sa rivale. Elle se plaignit de ses amis, en perdit plusieurs, les refroidit tous, et se fit des ennemis irréconciliables. Elle passa quatre ou cinq jours dans les plus cruelles anxiétés; après beaucoup de réflexions, elle prit un parti singulier pour elle, celui de parler au roi avec une sorte de franchise sur sa situation: elle lui dit que madame de la Vallière, en refusant de la voir, lui faisoit un tort irréparable dans l'opinion publique; que l'on avoit pardonné une rivalité dont la plus impérieuse des passions étoit l'excuse, mais que le ressentiment éclatant de la duchesse faisoit croire qu'elle étoit coupable envers elle de perfidies inouïes; que beaucoup de gens pensoient qu'elle avoit fait exiler la duchesse, et qu'ensuite le roi s'étoit re-



pentî de cette rigueur ; que l'on ne pouvoit attribuer qu'à cette fausse idée ( injurieuse au roi même ), toutes les marques d'intérêt que l'on venoit de prodiguer à la duchesse , et que , pour faire cesser ces bruits calomnieux , le roi devoit exiger de madame de la Vallière qu'elle revît une femme qui n'avoit jamais cessé de l'aimer , et dont tout le tort étoit de n'avoir pu se défendre d'un sentiment auquel elle avoit cédé elle-même. Le roi fut touché de cette explication ; il aimoit tout ce qui ressembloit à la sincérité ; cependant la proposition de forcer la duchesse à recevoir sa rivale lui parut étrange ; il la combattit. Madame de Montespan lui répondit qu'il avoit jadis exigé de Madame à-peu-près la même chose pour madame de la Vallière. Enfin elle insista avec force , elle supplia avec instance , elle pleura , elle menaça de quitter la cour ; le roi étoit amoureux ; après beaucoup de résistance , il donna sa parole de faire ce qu'elle desiroit. N'osant hasarder une telle proposition de vive voix , il écrivit à la duchesse pour lui faire cette

demande avec des expressions très-tendres, et en même temps avec un ton d'autorité très-marqué. Quand madame de la Vallière reçut ce billet, elle étoit seule avec Benserade ; sa surprise égala son chagrin ; Benserade, informé par elle, lui conseilla sans hésiter de refuser nettement. Mais il le veut, répondit-elle en gémissant. Non, reprit Benserade, le roi est juste, il approuvera votre refus : il estimera votre résistance ; il est temps de montrer du caractère.... — Ah ! Benserade, quand on a eu la foiblesse de trahir tous ses principes, ne seroit-ce pas un tort de plus d'avoir de la fermeté dans une occasion où l'on pourroit en manquer sans crime ? — Vous ne devez plus admettre dans votre société une femme dangereuse et perfide, qui vous a trahie avec indignité : votre brouillerie avec elle la déshonore ; en la revoyant, vous la justifierez sur les points les plus essentiels aux yeux du monde ; vous perdrez sur le roi cet ascendant de considération que vous venez d'acquérir, vous serez justement accusée d'une foiblesse inexcusa-

ble. Vous ôterez l'enthousiasme et toute espèce de zèle à vos nouveaux partisans ; vos anciens ennemis , maintenant adoucis et désarmés , prendront contre vous des armes plus dangereuses que celles de la haine. Ils ne vous feront plus l'honneur de vous attaquer avec violence ; ils ne montreront qu'un froid mépris , qu'une insultante dérision ; ils ne vous persécuteront plus avec emportement , ils vous anéantiront par le ridicule. Tous ceux qui ne vous sont attachés que par ambitions'éloigneront encore de vous , et pour cette fois ce sera sans retour. Il ne vous restera que le duc de Longueville et moi ; et nous ne vous offrirons qu'une amitié stérile , qui ne pourra ni vous être utile , ni vous préserver des regrets amers et superflus que vous aurez sûrement alors. Je sens toute la force de vos raisons , reprit la duchesse en soupirant ; mais , mon cher Benserade , vous voulez absolument me faire jouer un rôle important et j'en suis incapable ; j'aurois pu , comme une autre , profiter , pour faire le bien , d'une faveur acquise légitimement : mais , dans ma si-

tuation, toute idée d'ambition me fait horreur ; mon malheureux nom sera placé sans doute sur la liste ignominieuse des maîtresses des rois. Mais mon unique consolation est de penser que du moins l'équitable histoire me distinguera , par un caractère particulier , de ces femmes ambitieuses , qu'elle ne me confondra pas avec ma rivale , et qu'elle n'accusera de mon égarement que l'amour. Ainsi, quand je refuserois de revoir madame de Montespan , je n'en prendrois pas plus de crédit , je n'en perdrais pas moins la bienveillance des intrigans et des ambitieux ; car je suis irrévocablement décidée à ne jamais me mêler des affaires et à vivre toujours dans la solitude. Dumoins, dit Benseradé , ne dégradez pas votre caractère par une si lâche complaisance. — Que peut-on refuser à celui auquel on a sacrifié son honneur ? — Pourquoi vous exposer aux plus étranges humiliations ? — Hélas ! je les mérite toutes. D'ailleurs, mon ami, si le roi n'est pas touché de ma soumission , s'il en abuse , ma retraite est marquée ; j'irai pour jamais

m'y ensevelir ; mais je suis persuadée qu'il veut seulement que je reçoive une fois madame de Montespan , afin de fermer la bouche à ceux qui prétendent que , non contente de m'avoir enlevé le cœur du roi , elle a voulu me faire exiler et s'est opposée à mon rappel. — Je crois cette dernière accusation très-fondée. . . . — Et moi , je suis maintenant certaine du contraire. . . . — Comment ? — Le roi me donne sa parole qu'elle ne lui a jamais parlé de moi qu'avec estime et tendresse. . . . — Tendresse ! — C'étoit sans doute une affectation : mais qui doit prouver qu'elle n'a point fait les noirceurs qu'on lui attribue. — J'admire votre crédulité. . . . — Non : je connois maintenant madame de Montespan ; elle m'a fait trop de mal pour que je puisse la juger avec indulgence ; néanmoins , je ne dois pas refuser de la justifier des torts imaginaires qu'on lui impute ; et puis je vous l'ai dit , il le veut ! — Ah ! s'écria Benserade , malgré votre esprit et tant de raison , vous ne pouviez jamais , avec un tel caractère , éviter de tomber

dans les pièges des méchans ; vous étiez née pour devenir leur victime.

Malgré cet entretien et l'extrême répugnance que madame de la Vallière éprouvoit à recevoir chez elle madame de Montespan , elle écrivit au roi la réponse suivante :

« Il me seroit impossible , même pour  
» regagner votre cœur , de faire ou de  
» dire une fausseté ; ainsi je ne vous dis-  
» simulerai pas que je ne croirai jamais  
» à la sincérité d'une personne qui a  
» trahi la confiance et l'amitié avec tant  
» d'artifices et de cruauté ; mais je puis  
» me sacrifier pour vous satisfaire. Je  
» consens à vous obéir , je recevrai ma-  
» dame de Montespan ».

Le soir même , madame de Montespan se rendit chez la duchesse. Elle fit une espèce de scène sentimentale ; elle l'embrassa à plusieurs reprises et pleura beaucoup. Madame de la Vallière fut froide et silencieuse ; elle ne pouvoit être la dupe de ces démonstrations. Cependant une sorte de pudeur l'empêcha de les recevoir avec mépris. Elle les

trouvoit si viles qu'elle n'osoit témoigner qu'elle en connoissoit toute la fausseté. Il y a des choses que l'on a honte de laisser voir qu'on découvre; il semble que les appercevoir ou les deviner soit une souillure. Cette délicatesse, que beaucoup de gens ne sauroient comprendre, donne souvent aux personnes qui pensent noblement l'apparence d'un aveuglement ou d'une crédulité qu'elles n'ont pas (1).

Madame de Montespan, ayant été reçue par la duchesse, sans colère et sans dédain, se vanta par-tout d'avoir eu avec elle l'explication la plus satisfaisante. Elle se loua avec emphase de sa sensibilité; les uns se moquèrent de la duperie de madame de la Vallière, les autres trouvèrent dans cette conduite de la fausseté et de la lâcheté. Il faut des formes majestueuses et un appareil très-imposant pour faire admirer à la

---

(1) Presque tous ces détails relatifs au raccommodement simulé des deux rivales sont historiques.

cour le pardon des injures : c'est une vertu héroïque qu'on n'y applaudit guère que dans les personnes royales; lorsqu'on ne peut lui donner le grand nom de clémence, elle n'y paroît plus qu'une prétention ridicule, ou qu'un manque absolu de caractère.

Le roi, prévenu par madame de Montespan, crut qu'en effet la duchesse s'étoit attendrie en la revoyant. Il trouva, dans cette conduite, de la foiblesse et de l'inconséquence; et cette idée anéantit à ses yeux tout le prix du sacrifice qu'il venoit d'obtenir. La duchesse fut extrêmement surprise de voir M<sup>me</sup>. de Montespan revenir chez elle comme autrefois, tous les soirs, à l'heure où le roi s'y rendoit avec quelques personnes de la société intime de M<sup>me</sup>. de la Vallière. En vain cette dernière reçut-elle sa rivale avec la plus grande sécheresse, M<sup>me</sup>. de Montespan n'eut pas l'air de s'en appercevoir. Elle fit constamment les frais de la conversation, et ne parut jamais si brillante et si aimable. Tandis qu'elle charmoit le roi par ses graces, sa viva-



citée et par l'originalité de ses saillies, M<sup>me</sup>. de la Vallière, triste, rêveuse, accablée, souffroit en silence. Loin d'être en état de lutter d'agrémens avec sa rivale, elle ne pouvoit éprouver que du découragement, lorsqu'elle voyoit le roi l'applaudir. Sentant combien elle étoit déjouée et même abaissée, par la confiance et l'insultante gaîté de madame de Montespan, elle joignoit au tourment de la jalousie le ressentiment qu'une conduite si audacieuse devoit inspirer, et tout l'embarras que pouvoit causer un rôle qu'il étoit impossible de soutenir avec aisance et dignité.

Après avoir ravi à M<sup>me</sup>. de la Vallière tout l'avantage d'une situation intéressante, M<sup>me</sup>. de Montespan se livra sans contrainte aux mouvemens impétueux d'un caractère altier, ambitieux et vindicatif; elle calcula que, dans sa position, il étoit peut-être plus avantageux de se faire craindre que de chercher à se faire aimer. C'est la politique de tous les mauvais cœurs; elle a pour eux de grands avantages; elle contente l'orgueil

et toutes les passions haineuses ; elle offre des moyens sûrs , prompts et faciles. Madame de Montespan ne songea plus qu'à signaler son pouvoir par la disgrâce des amis de madame de la Vallière ; elle dit au roi qu'elle étoit au fond de l'ame extrêmement affligée de la manière sèche et même impolie avec laquelle madame de la Vallière la traitoit ; mais elle ajouta qu'après la sensibilité qu'elle lui avoit montrée dans leur première entrevue , elle ne pouvoit lui savoir mauvais gré de cette conduite inconséquente , qu'elle attribuoit uniquement à Benserade et au duc de Longueville , dont la duchesse suivoit aveuglément les conseils : Cette confiance artificieuse fit l'impression qu'en attendoit M<sup>me</sup>. de Montespan ; mais le roi , avant de s'expliquer , voulut examiner par lui-même si ces soupçons étoient fondés. Ses observations particulières lui firent bientôt connoître que Benserade et le duc de Longueville haïssoient M<sup>me</sup>. de Montespan ; on lui rapporta d'ailleurs quelques discours imprudens qu'ils avoient tenus

l'un et l'autre. Alors le roi leur retira toute la faveur dont il leur avoit jusqu'à cette époque prodigué les témoignages, et M<sup>me</sup>. de Montespan, voulant prouver qu'elle étoit l'unique cause de cette disgrâce, se plaignit d'eux à tout le monde, et affecta de les traiter avec la hauteur la plus impérieuse. Elle avoit promis à Lauzun d'employer tout son crédit à faire réussir une affaire importante pour lui; mais Lauzun s'étoit attendri sur le départ de la duchesse, et l'affaire fut manquée au moment où il se croyoit sûr du succès (1). Cette conduite violente inspira à tous les courtisans une frayeur respectueuse, qui les réduisit au silence. On détesta le caractère de M<sup>me</sup>. de Montespan; mais on ne se permit ni plaintes ni critiques, et beaucoup de gens intriguèrent pour se réconcilier ou se rapprocher d'une favorite devenue si redoutable. M<sup>me</sup>. de la Vallière montra dans cette occasion tout le courage que l'a-

---

(1) Historique.

initié donne toujours à une belle ame ; elle parla au roi avec force en faveur de ses amis. Louis se garda bien de lui avouer la véritable cause de leur disgrâce ; mais il se plaignit de la légèreté de leurs discours, et il montra une ferme décision de ne leur jamais rendre ses anciennes bontés. « Ah ! lui dit la duchesse, ce sentiment ne vous appartient pas, il vous est inspiré ; mais quel doit être l'ascendant de la personne qui peut altérer à ce point votre équité naturelle » ! Ce reproche hardi frappa tellement Louis, qu'il resta un instant sans répondre ; ensuite, prenant la parole : « Vous seule au monde, dit-il, pouvez me répondre ainsi, vous voyez donc que vous avez toujours sur mon cœur le même ascendant, et soyez sûre que nulle autre n'en obtiendra de semblable ». Cette réponse toucha si vivement la duchesse, qu'elle lui parut une explication rassurante des sentimens du roi pour M<sup>me</sup>. de Montespan : elle n'oublia point ce peu de mots ; ils revenoient sans cesse à sa mémoire, et plus elle les commenta, et plus elle fut

persuadée que le roi , comme elle s'en étoit flattée , lui conservoit au fond de l'ame le même sentiment , et que , ne pouvant estimer madame de Montespan , il finiroit par rompre avec elle.

Cependant Benserade , qui , depuis quelques années , commençoit à sentir le besoin du repos et de la liberté , fut tout-à-fait dégoûté de la cour , lorsqu'il vit qu'il avoit perdu les bonnes graces du roi ; il avoit pour lui un attachement véritable , et l'on n'aima jamais ce prince médiocrement. Benserade , ayant fait , l'année précédente , l'acquisition d'une maison de campagne à Gentilly , résolut de s'y retirer et de ne plus retourner à la cour. Il exécuta sans délai ce dessein ; il partit , et , en arrivant dans sa maison , il prit l'engagement de ne la plus quitter , en faisant graver sur la porte de son cabinet ces quatre vers :

Adieu , fortune , honneurs ; adieu , vous et les  
vôtres ;

Je viens ici vous oublier.

Adieu , toi-même amour , bien plus que tous les  
autres ,  
Difficile à congédier (1).

La duchesse crut devoir à l'amitié de Benserade de lui donner dans ce moment une preuve éclatante de la sienne. Le lendemain de son départ , elle se rendit à Gentilly , dans la maison de Benserade , en lui déclarant qu'elle venoit passer six semaines avec lui : elle persista dans cette résolution , malgré toutes les représentations de Benserade , qui lui détailla tout ce qu'elle devoit craindre en restant si long-temps éloignée de la cour. La duchesse vit chez Benserade une femme intéressante , dont il lui avoit parlé souvent vaguement , mais avec admiration. Mme. de \*\*\* étoit fixée à Gentilly avec sa famille , dans une maison voisine de celle de Benserade. Quoiqu'elle fût âgée de quarante-cinq ans , elle avoit encore une beauté frappante , et elle étoit sur-tout remarquable par son esprit , par une gaîté douce et piquante et par le

---

(1) Historique.

charme de sa société. La duchesse et M<sup>me</sup>. de \*\*\* prirent promptement l'une pour l'autre une tendre amitié. La duchesse savoit que Benserade ayant passionnément aimé M<sup>me</sup>. de \*\*\*, cette dernière lui avoit préféré un homme moins jeune, beaucoup moins aimable, qui n'avoit d'ailleurs ni la fortune ni la naissance de Benserade. Un jour qu'elle la questionnoit à cet égard, M<sup>me</sup>. de \*\*\*, pour satisfaire entièrement sa curiosité, s'engagea à lui conter en peu de mots son histoire ; ce qu'elle fit dans ces termes :

« Je suis née en province, à quelques  
 » lieues d'Orléans ; mes parens avoient  
 » une fortune considérable, qui se trouva  
 » presque entièrement dissipée à la mort  
 » de mon père. Des dettes immenses, des  
 » créanciers avides et chicaneurs produi-  
 » sirent un tel désordre dans les affaires,  
 » que nous aurions été complètement  
 » ruinées sans la générosité, l'intelli-  
 » gence et le zèle d'un de nos voisins.  
 » C'étoit M. de \*\*\*. Ma mère, pour sui-  
 » vre plusieurs procès, avoit besoin d'ar-  
 » gent ; M. de \*\*\* lui en prêta. Il fit en

» outre toutes les sollicitations, toutes  
» les démarches nécessaires, et pen-  
» dant plus de trois ans; enfin, en  
» nous sauvant quelques débris de la  
» fortune de mon père, il parvint à  
» nous assurer un sort modique, mais  
» honnête. J'avois alors vingt ans. Un  
» petit héritage appelant ma mère à Pa-  
» ris, elle m'y conduisit avec elle. M.  
» de\*\*\*, dans l'espoir de nous être utile,  
» nous y accompagna. Nous logeâmes  
» chez une de ses sœurs. Peu de temps  
» après, ma mère tomba dangereuse-  
» ment malade, et elle fut bientôt réduite  
» à la dernière extrémité. Alors, en pré-  
» sence de M. de\*\*\*, elle me parla des  
» sentimens qu'il avoit pour moi, et  
» que jusqu'alors j'avois ignorés, et  
» elle m'exprima le desir de me voir ré-  
» pondre à l'attachement d'un ami si  
» fidèle, et auquel nous devions tant de  
» reconnoissance. M. de\*\*\* n'avoit que  
» trente-quatre ans, et il étoit, par sa  
» naissance, sa fortune et par la consi-  
» dération personnelle dont il jouissoit,  
» un parti très-avantageux pour moi,



» mais d'ailleurs quand je n'aurois pas  
» eu pour lui la plus parfaite estime, il  
» n'eût été impossible de résister au  
» dernier vœu d'une mère mourante; et  
» j'allois donner à ma mère l'assurance  
» qu'elle desiroit, lorsque M. de \*\*\* lui-  
» même s'y opposa. Ne vous engagez  
» point, me dit-il; la piété filiale dans ce  
» moment ne vous laisse aucune liberté.  
» Madame votre mère ne vous prescrit  
» rien; et si vous avez le malheur de la  
» perdre, vous pourrez, sans aucun scru-  
» pule, faire un autre choix.... Près de  
» ce lit où je partage vos douleurs, je  
» vous jure une amitié de frère, et je  
» saurai m'y borner, si votre cœur, par  
» la suite, ne me permet pas de me livrer  
» à d'autres sentimens.

» M. de \*\*\* ne démentit point cette  
» générosité touchante. Ma mère mou-  
» rut, et M. de \*\*\* , sans jamais me par-  
» ler de son amour, devint mon unique  
» protecteur. Il passa six semaines à  
» pleurer avec moi; ensuite il partit pour  
» notre province, afin d'aller mettre or-  
» dre à ses affaires et aux miennes. Il me

» laissa à Paris, chez sa sœur, la com-  
» tesse de L\*\*\*, veuve très-riche et jeune  
» encore, qui voyoit beaucoup de mon-  
» de. Nous étions alors dans tous les  
» troubles de la Fronde : cependant on  
» vivoit à Paris dans une parfaite sûreté.  
» Le peuple français, le plus vaillant de  
» l'univers, en est aussi le plus doux et  
» le plus aimable, sa haine même n'est  
» violente que lorsqu'elle est produite  
» par son amour. Il n'est implacable que  
» pour les ennemis de ceux qu'il affec-  
» tionne. Son attachement pour les prin-  
» ces et son enthousiasme pour le grand  
» Condé, causèrent sur-tout son ressen-  
» timent contre le cardinal de Mazarin.  
» M. de\*\*\* et la comtesse sa sœur étoient  
» du parti des princes ; ainsi mon opi-  
» nion fut fixée par celle que je leur con-  
» noissois. L'esprit de parti, inspiré par  
» une confiance entière en ceux que  
» nous aimons, est peut-être plus ardent  
» que celui qui se forme d'après nos pro-  
» pres lumières : ce dernier peut être  
» changé par la réflexion ; mais un sen-  
» timent aveugle ne sauroit se modifier,  
» parce qu'il ne raisonne point.

» Je voyois chez la comtesse les plus  
 » belles femmes de la cour et les hommes  
 » les plus célèbres par leur esprit et par  
 » le rôle qu'ils jouoient dans le parti des  
 » frondeurs : la duchesse de Longue-  
 » ville, M<sup>me</sup>. de Châtillon, madame de  
 » Montbazou, le grand Condé, le duc  
 » de Nemours, le duc de Beaufort, Fos-  
 » seuse, Sévigné, Matta, le duc de la  
 » Rochefoucauld. La conversation étoit  
 » toujours animée. *On n'y parloit que*  
 » *d'affaires d'état, de quelque âge et*  
 » *de quelque sexe que l'on fût. Plus on*  
 » *avoit d'ignorance, plus on décidoit*  
 » *hardiment* (1). *On n'entendit jamais*  
 » *tant d'entretiens de générosité sans*  
 » *honneur, tant de beaux discours et si*  
 » *peu de bon sens; on ne vit jamais tant*  
 » *d'actions sans desseins, tant de des-*  
 » *seins sans actions, tant d'entreprises*  
 » *sans effets* (2). Ces mouvemens ex-  
 » traordinaires occupent fortement tant

---

(1) Passage extrait des Mémoires de Nemours.

(2) Extrait des Mémoires de la Rochefoucauld,

» qu'ils durent ; on peut même , faute  
» de réflexion et sur-tout d'expérience ,  
» s'engager vivement dans les différens  
» partis avec des intentions nobles et  
» pures ; mais quand ces orages sont  
» passés, il n'en reste plus pour les cœurs  
» droits et pour les bons esprits qu'un  
» étonnement mêlé de remords de n'a-  
» voir pas toujours eu le même dégoût  
» pour des soulèvemens qui ont causé  
» tant de maux : on retire néanmoins  
» de ces événemens un grand bien , celui  
» d'apprécier la paix et la tranquillité ,  
» tout ce qu'elles valent.

» Peu de temps après le départ de  
» M. de \*\*\*, la comtesse me dit qu'elle  
» attendoit incessamment un des parens  
» de feu son mari qu'elle aimoit beau-  
» coup , quoiqu'il fût *Mazarin* ; et elle  
» ajouta qu'elle me demandoit en grace  
» de la seconder de mon mieux , dans  
» le desir qu'elle éprouvoit de l'engager  
» dans le parti des princes. Je fus très-  
» flattée de me trouver associée en quel-  
» que sorte à des affaires d'état. J'atten-  
» dis avec impatience ce royaliste, qu'on

» m'annonçoit d'ailleurs comme l'hom-  
» me le plus aimable et le plus brillant  
» de la cour : il s'agissoit de le combattre  
» et de le gagner, et l'on ne forme jamais  
» froidement de tels projets. Je me pro-  
» mis de lui montrer le plus grand mé-  
» pris pour le cardinal, et toute mon  
» admiration pour M. le Prince (1). Je  
» sentis bien que pour l'entraîner il ne  
» suffiroit pas de médire et de louer,  
» j'entrevis confusément qu'il faudroit  
» encore tâcher de plaire, et je m'y pré-  
» parai pour le bien de la cause. Il vint :  
» c'étoit Benserade jeune (il n'avoit pas  
» trente ans), plein de grace, d'esprit  
» et de sensibilité, quoique déjà cour-  
» tisan et homme à la mode. Dès cette  
» première visite, je m'apperçus que j'a-  
» vois fixé sur moi son attention. J'en  
» ressentis une joie secrète, que j'attri-  
» buai à mon zèle pour les princes, et  
» je devins la personne de mon âge la  
» plus passionnée du parti. Benserade  
» vint chez la comtesse avec la plus

---

(1) Le grand Condé.

» grande assiduité ; il n'étoit occupé que  
» de moi. La comtesse n'eut pas de peine  
» à pénétrer ses sentimens , et elle mit  
» tous ses soins à les exalter. J'entraï  
» parfaitement dans ses vues politiques ,  
» et quand je me livrois au plaisir d'é-  
» couter Benserade , quand j'exprimois  
» naïvement ce que j'éprouvois , et que ,  
» sans contrainte , je lui montrois la pré-  
» férence la moins équivoque , je pensois  
» n'agir que pour l'intérêt de la bonne  
» cause , et je croyois avoir la finesse et  
» toute la profondeur de l'homme d'état  
» le plus consommé.

» La comtesse étoit de la société de  
» Mademoiselle , chez laquelle se ras-  
» sembloient tous les frondeurs de la  
» cour ; on m'y présenta : la princesse ,  
» prévenue en ma faveur , donna à mon  
» zèle des éloges , qui achevèrent de me  
» tourner la tête. Je m'imaginai que le  
» meilleur moyen de les justifier seroit  
» de séduire entièrement Benserade.  
» J'étois parvenue à me persuader que  
» la victoire la plus éclatante pour notre  
» parti étoit la conquête de Benserade.

» En effet , comment ne pas le croire ?  
» Benserade avoit une gaîté si char-  
» mante , il causoit avec tant d'agré-  
» mens , il faisoit de si jolis vers !.... Ce  
» fut pour moi qu'il composa ce sonnet  
» célèbre , qui établit une si grande riva-  
» lité entre lui et Voiture ; leurs deux  
» sonnets , comme on sait , partagèrent  
» la cour et la ville. Mais on convint unan-  
» nimement qu'il y avoit plus de délica-  
» tesse et de sensibilité dans celui de  
» Benserade. Je dus m'enorgueillir de ce  
» jugement , et mon cœur le confirma.  
» Cependant Benserade ne m'avoit point  
» encore parlé de son amour ; nous ne  
» nous étions jamais trouvés tête à tête.  
» Il attendoit une occasion favorable  
» que le hasard lui procura bientôt.

» M. le Prince avoit fait prendre à ses  
» soldats des tresses et des nœuds de  
» paille , qu'ils attachoient à leurs bras ;  
» aussi-tôt tous les frondeurs se parèrent  
» de cette espèce d'ornement , et comme  
» le peuple insultoit ceux qui ne le por-  
» toient pas , les royalistes n'osèrent plus  
» aller à pied dans les rues ou dans les

» promenades publiques, et ils ne sor-  
» toient qu'en voiture ou lorsque la nuit  
» étoit tout-à-fait tombée (1). Un jour  
» la comtesse me dit que Mademoiselle  
» venoit de lui faire donner un rendez-  
» vous au cours, où elle iroit se prome-  
» ner après le dîner. Il fut décidé que je  
» serois de la partie, et que nous irions  
» à pied. En sortant de table, je remon-  
» tai dans mon appartement pour m'ha-  
» biller; ensuite j'entrai dans un cabi-  
» net pour y faire un bouquet de paille,  
» que je voulois mettre dans mes che-  
» veux. Je m'assis devant une table, sur  
» laquelle étoit posée une corbeille rem-  
» plie de tresses et de brins de paille;  
» dans ce moment ma porte s'ouvrit,  
» et je vis paroître Benserade. Ce jour  
» étoit celui de ma fête, et Benserade  
» m'apportoit un bouquet de roses. Il  
» mit un genou en terre, et me présenta  
» d'abord quatre vers, que je lus rapi-  
» dement, et qui contenoient la déclai-  
» ration d'amour la plus passionnée.

---

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier.



» Mon émotion fut extrême..... Et je  
» pensai que l'intérêt de l'Etat me pres-  
» crivoit de ne pas laisser échapper une  
» occasion qui pouvoit être décisive...  
» Après ce que je viens de lire , lui dis-  
» je , il me semble que je ne pourrois  
» recevoir et porter ce bouquet sans  
» prendre une espèce d'engagement.  
» — Ah ! s'écria Benserade , ne le re-  
» jetez donc pas !.... Que faut-il faire  
» pour obtenir un tel bonheur ? parlez...  
» Comme il disoit ces mots , nous enten-  
» dûmes du bruit , il se releva ; et à l'ins-  
» tant même la comtesse entra. Elle  
» étoit suivie de Bouteville et de Co-  
» ligny , ces deux amis généreux de  
» M. le Prince , qui jadis dans une ba-  
» taille exposèrent leurs jours et sacri-  
» fièrent leur liberté pour sauver ce hé-  
» ros. La comtesse venoit me chercher  
» pour aller au cours. Benserade , ina-  
» ginant que devant des témoins je n'o-  
» serois refuser son bouquet , me l'offrit  
» encore ; emportée par le desir d'obte-  
» nir un triomphe éclatant , ou pour  
» mieux dire dominée par mon cœur :

» J'y consens , lui dis-je , mais à con-  
» dition que vous accepterez ceci en  
» échange, et que vous viendrez au cours  
» avec nous , et je lui présentai une tresse  
» de paille. Benserade interdit me re-  
» garda d'un air stupéfait sans me répon-  
» dre. Me refusez-vous ? repris-je. —  
» Ah ! s'écria-t-il , le puis-je si vous rece-  
» vez ces fleurs !.... A ces mots , je pris  
» le bouquet ; Benserade me tendit l'un  
» de ses bras , auquel j'attachai le cor-  
» don de paille. La comtesse transportée  
» m'embrassa ; Bouteville et Coligny sau-  
» tèrent au cou de Benserade , que nous  
» entraîâmes aussi-tôt , afin de ne pas  
» lui laisser le temps de réfléchir. Je  
» m'appuyai sur son bras ; la comtesse ,  
» Bouteville et Coligny marchaient en  
» avant. Je les suivois d'un air triom-  
» phant , charmée de ma conquête et  
» de la gloire que je venois d'acquérir.  
» Quand nous fûmes dans la rue , j'ap-  
» perçus une extrême altération sur le  
» visage de Benserade. Qu'avez-vous ? lui  
» dis-je en souriant. Il me regarda , serra  
» mon bras contre le sien : N'interrogez-

» point ma raison, répondit-il, mais lisez  
» dans mon cœur !... Cette réponse me  
» troubla ; j'aurois pu lui dire la même  
» chose. Au bout de quelques minutes ,  
» nous entrâmes dans le cours , et nous  
» vîmes au milieu de la grande allée une  
» foule prodigieuse rassemblée en grou-  
» pe, applaudissant avec enthousiasme en  
» criant : *Vive le roi et les princes , et*  
» *point de Mazarin.* Nous approchâmes,  
» et Frontenac, attaché à Mademoiselle,  
» nous appercevant de loin, vint nous  
» dire que cette joie tumultueuse étoit ex-  
» citée par Mademoiselle, qui se prome-  
» noit en tenant un éventail auquel étoit  
» attaché un bouquet de paille noué avec  
» un ruban bleu ( le bleu étoit la couleur  
» du parti ) (1). Le peuple, qui nous en-  
» touroit, nous invita à crier *point de Ma-*  
» *zarin* ; ce que nous fîmes. Benserade  
» rougissoit et se taisoit ; je lui reprochai  
» son silence. Je veux bien le rompre ,  
» me dit-il, si vous daignez me parler

---

(1) Mademoiselle parut en effet au cours avec ce bouquet , et fut très-applaudie. Voyez ses Mémoires.

» tout-à-fait. Je me trouvai prise en ce  
» moment dans mes propres pièges. Il me  
» fut impossible de résister à l'amour, à  
» la vanité. Si vous croyez avoir besoin  
» d'une assurance de plus, repris-je, vous  
» ne m'avez donc pas entendue? A ces  
» paroles si positives, Benserade hors de  
» lui s'écria : *Point de Mazarin, point*  
» *de Mazarin*. C'étoit me répondre.  
» Enivrée d'un tel succès, je ne pensai  
» qu'à l'effet qu'il produiroit sur nos  
» amis et sur l'héroïne de la Fronde. On  
» me regardoit d'une manière si flat-  
» teuse; Mademoiselle me sourioit avec  
» un air d'intelligence; je croyois jouer  
» un rôle si brillant!... Et Benserade ne  
» voyoit que moi; il étoit heureux, trans-  
» porté. Il n'en falloit pas tant pour tour-  
» ner la tête d'une provinciale de vingt  
» ans.

» Mademoiselle ne se promena qu'une  
» demi-heure; aussi tôt qu'elle fut partie,  
» nous quittâmes le cours pour retourner  
» chez la comtesse. En entrant dans la  
» rue, Benserade apperçut un de ses amis  
» en voiture, qui mit la tête à la portière,

» et qui le regarda avec la plus grande  
» surprise ; Benserade pâlit et baissa les  
» yeux. Eh quoi ! lui dis-je , vous repen-  
» tez-vous déjà ? Ah ! répondit-il , pou-  
» vez-vous devenir le prix d'une mau-  
» vaise action , vous qui devriez être la  
» récompense de la vertu ! ne pouvois-  
» je obtenir votre cœur qu'en manquant  
» de fidélité à mes amis ? Quand vous  
» réfléchirez à ma conduite , vous sera-  
» t-il possible de m'estimer encore ? Ces  
» dernières paroles me rendirent à moi-  
» même ; je les appliquai à ma propre  
» situation. Le souvenir de M. de \*\*\*  
» s'offrit à ma mémoire , et je frémis...  
» Benserade ne resta qu'un instant chez  
» la comtesse , et lorsqu'il fut parti je  
» courus m'enfermer dans ma chambre.  
» Là , me jetant dans un fauteuil : Grand  
» Dieu ! m'écriai-je , qu'ai-je fait ? j'ai  
» osé disposer de moi-même sans l'aveu  
» de celui qui fut le bienfaiteur de ma  
» mère et le mien , de celui qu'elle m'a  
» laissé pour tuteur et qu'elle m'a choisi  
» pour époux !... J'ai manqué de recon-  
» naissance , et même d'égard , pour le

» meilleur, pour le plus généreux des  
» hommes ! sans sa délicatesse, il auroit  
» déjà reçu ma foi ; au fond de l'ame je  
» m'étois donnée à lui ; j'ai autorisé ses  
» justes espérances, il n'a jamais aimé  
» que moi, rien ne le consolera de mon  
» ingratitude, et pour prix de tant de  
» constance et de tant de bienfaits, je fe-  
» rai son malheur ! Non, non... Cepen-  
» dant, Benserade a reçu ma parole, je  
» viens de le brouiller avec la cour et  
» avec son parti, comment pourrois-je  
» me dédire ?.. Il craint pour lui mes ré-  
» flexions ; mais quelles seront les sien-  
» nes, quand il examinera ma conduite ?  
» Enfin sa naissance est plus distinguée  
» que celle de M. de \*\*\*, sa fortune est  
» beaucoup plus considérable ; ne pour-  
» ra-t-il pas croire que je n'ai sacrifié  
» qu'à l'ambition un premier engage-  
» ment que la reconnoissance et mon  
» respect pour la mémoire de ma mère,  
» doivent me rendre si cher et si sacré ?  
» Cette dernière idée fixa ma résolution.  
» Je me décidai sur-le-champ à écrire à  
» Benserade ; je lui contai mon histoire

» avec la plus parfaite sincérité ; je convins  
» même que je l'aimois ; je m'accusai  
» d'imprudencè et d'étourderie ; mais je  
» déclarai avec fermeté que je ne le re-  
» cevrois que pour écouter ses justes re-  
» proches, pour pleurer avec lui, et  
» pour lui dire un éternel adieu. Aussi-  
» tôt que j'eus achevé cette lettre, je la  
» fis partir.

» Quand on a fait une démarche hon-  
» nête, qu'il seroit impossible de rétrac-  
» ter sans tomber dans un profond avi-  
» lissement, quelque pénible qu'ait été  
» le sacrifice, il ne laisse aucun repentir,  
» non-seulement parce que la conscience  
» est satisfaite, mais aussi parce que  
» toute passion s'amortit avec la perte  
» totale de l'espérance. D'ailleurs, je  
» n'avois pas donné le temps à l'amour  
» de prendre un grand empire sur mon  
» cœur. Il est toujours facile de le vain-  
» cre à sa naissance ; c'est quand on ba-  
» lance et quand on diffère qu'il est dan-  
» gereux. Il a moins de prise sur les ca-  
» ractères vifs et décidés que sur les au-  
» tres. Benserade vint ; il commença par

» m'accabler de reproches et par se plain-  
» dre avec emportement ; il finit par s'at-  
» tendrir et par céder à mes raisons.  
» Je lui permis , et je lui conseillai de  
» porter ma lettre à la reine-mère ; je  
» savois que cette princesse , loin d'être  
» vindicative , avoit toujours montré de  
» la générosité et de la clémence ; et c'est  
» sur-tout à ce beau caractère qu'on a  
» dû le rapprochement sincère des fac-  
» tions ennemies , et la cessation de tous  
» les troubles. Benserade rejeta ma pro-  
» position, et me protesta qu'il renonçoit  
» sans retour à l'ambition , à la cour , à  
» l'amour , au bonheur. Il parloit de  
» bonne foi dans ce moment , mais peu  
» de jours après il suivit mon conseil. La  
» reine lut ma lettre , et elle pardonna  
» sans effort l'erreur d'un moment, dont  
» l'amour étoit la cause et l'excuse. Je  
» ne revis plus Benserade ; j'épousai  
» M. de \*\*\*, qui m'a rendue la plus heu-  
» reuse de toutes les femmes ; et si j'eusse  
» préféré l'aimable et brillant Bense-  
» rade , j'aurois souffert tout ce que l'in-  
» constance de l'homme le plus léger



» peut faire éprouver d'inquiétudes , de  
» dépit et de jalousie à une épouse sensi-  
» ble et fidèle. Benserade eût été le plus  
» mauvais mari du monde ; mais revenu  
» des erreurs de la jeunesse , il est au-  
» jourd'hui un ami parfait. Je l'ai revu  
» pour la première fois il y a deux ans ,  
» et ce fut avec un tendre intérêt. Je  
» suis fixée dans ce lieu , et Benserade  
» l'a choisi pour y finir ses jours près de  
» nous. Je puis sans rougir me rappeler  
» notre première liaison , et notre ami-  
» tié se fortifie encore par le souvenir  
» même d'un amour que la raison eut le  
» pouvoir d'éteindre ».

Ce récit fit sur le cœur de madame de la Vallière la plus douloureuse impres-  
sion ; elle trouva dans l'histoire de ma-  
dame de \*\*\* de grands rapports avec la  
sienne. Hélas ! dit-elle à Benserade , que  
n'ai-je eu le courage et la vertu de ma-  
dame de \*\*\* , que n'ai-je eu ce même  
respect pour la dernière volonté d'une  
mère ! L'infortuné marquis de Bragelone  
vivroit encore. Je serois son épouse , et  
je goûterois maintenant le bonheur ines-

timable dont je vois ici l'image !... Je posséderois l'estime et l'admiration de celui qui me sacrifie et qui ne m'aime plus !... Je n'aurois pas supporté toutes les peines déchirantes qui peuvent accabler une ame sensible et fière , et je serois tranquille sur un avenir qu'il m'est impossible maintenant d'envisager sans frémir !... Des torrens de pleurs interrompoient ces tristes discours. L'infortunée , toujours poursuivie par les remords, trouvoit dans tous les événemens et dans toutes les circonstances de la vie , des sujets frappans de réflexions accablantes. Elle avoit perdu toute espérance de bonheur et de tranquillité. Elle connoissoit enfin avec certitude ce qu'elle avoit toujours pressenti , que l'ame vertueuse qui n'a pas rempli sa destinée , est pour jamais dévouée au malheur.

Au bout de six semaines, elle retourna à la cour. Louis avoit applaudi publiquement à la preuve d'amitié qu'elle venoit de donner à Benserade disgracié. Ce prince étoit fait pour aimer de telles

actions. Il eut de commun avec son aïeul cette grandeur d'ame, qui, dans les rois, met en honneur toutes les vertus généreuses ; et par son approbation , et surtout par son exemple , il acheva de les rendre nationales.

Madame de la Vallière , en arrivant à Versailles , apprit d'étranges nouvelles. M. de Montespan , après de vaines tentatives pour enlever sa femme , avoit fait les scènes publiques les plus bizarres et les plus extravagantes , et le roi venoit de l'exiler. Cette première action tyrannique causa beaucoup d'étonnement à Versailles , et une grande indignation à Paris. Madame de la Vallière ressentit alors un chagrin nouveau pour elle , et qui fut peut-être le plus sensible qu'elle eût encore éprouvé , celui d'entendre blâmer universellement le roi et avec justice. On oublia combien M. de Montespan étoit ridicule par ses manières , et peu digne d'estime par son caractère et par sa conduite ; il ne fut plus à tous les yeux qu'un mari outragé et traité avec indignité , et tout le monde , at-

tendri sur son sort, ne vit plus dans la victime du despotisme que la personne la plus intéressante. La duchesse, désolée, résolut de parler au roi. Cette femme si foible et si timide quand il ne s'agissoit que d'elle, cette femme toujours prête à se sacrifier aux volontés de Louis, n'eut pas besoin de se vaincre pour lui faire entendre la voix de la vérité. Elle trouvoit dans son cœur, et dans l'excès même de son amour, tout le courage dont elle avoit besoin. Elle rendit compte au roi sur-le-champ de tout ce qu'on pensoit à Paris sur l'exil de M. de Montespan. Le roi n'interrompoit jamais ceux qui lui parloient en particulier, quelque désagréables que lui fussent les choses ou même les personnes qu'il écou-toit. Ce prince, si imposant en public, ne montrait tête à tête que de la sérénité, de la douceur, et une patience inaltérable. Il ne desiroit alors qu'enhardir et bien comprendre. On pouvoit s'expliquer avec vivacité, élever la voix, le contredire; il permettoit tout, soit au desir de se justifier d'une fausse impu-

tation , soit au dessein de l'instruire ou de lui donner des éclaircissemens utiles. Avec des intentions pures et de la bonne foi , on étoit sûr de captiver son attention , d'obtenir son estime et une décision favorable (1). Il écouta paisiblement madame de la Vallière ; et lorsqu'elle eut cessé de parler , il répondit avec embarras qu'il avoit dû punir l'insolence inouïe de M. de Montespan ; il ajouta qu'il ne l'avoit exilé que pour des discours et des actions d'une telle extravagance, que tout autre souverain à sa place auroit montré beaucoup plus de rigueur. — Il est vrai , reprit la duchesse , il a fait des folies inconcevables ; mais la folie intéresse tout le monde quand elle est causée par un sentiment d'honneur , et par un amour légitime. — M. de Montespan n'est point un homme estimable , et il n'est point amoureux de sa femme ; il a depuis long-temps l'intention de se séparer d'elle. — C'est ce que le public ignore. — Qu'importent les vains dis-

---

(1) Mémoires de Saint-Simon et de Bussy.

cours du public ! — Vous êtes son maître , mais il est votre juge : vous lui avez donné vous-même le droit d'être sévère. Les premières actions héroïques des rois , loin de servir d'excuse à des faiblesses , ne sont en eux que des garans de l'avenir , et des engagements solennels pris à la face de l'univers , de marcher toujours d'un pas ferme dans une route si glorieuse. Leurs vertus sont des promesses, et leurs exemples ont plus de force que les loix. Ils ne peuvent se démentir sans devenir parjures , et sans attenter à leur propre autorité... Concevez donc l'étonnement douloureux qu'on doit éprouver en voyant en vous un ravisseur , et l'oppresseur de l'homme auquel vous enlevez à-la-fois et son épouse et son honneur?... Ah ! ce n'est pas vous que j'accuse d'une telle action ; non, j'en suis sûre , votre cœur la condamne et la désavoue : grace au ciel , tout le blâme en retombe sur madame de Montespan ! — Je la justifierai , dit le roi d'un ton irrité. — Vous n'y parviendrez pas , reprit la duchesse ; on connoît trop vo-

tre caractère et le sien , et ce dernier trait met le comble à la haine qu'on lui porte. Moi-même je la hais enfin ; elle est cause des premiers murmures qui s'élèvent contre vous !... Je pourrois excuser sa perfidie envers moi ; mais comment lui pardonner d'affoiblir l'admiration universelle qu'on a pour vous !... Qu'elle m'enlève votre amour , pourvu qu'elle ne vous ravisse pas celui de vos sujets , je puis souffrir et mourir sans me plaindre !... Ah ! poursuivit-elle en se jetant aux pieds du roi , immolez-moi , j'y consens , mais ne sacrifiez point votre gloire. Conservez ce trésor inestimable des héros , l'unique sujet d'orgueil et la seule consolation qui me reste. Rappelez M. de Montespan !... En prononçant ces paroles , elle baignoit de larmes les genoux de Louis , qu'elle pressoit avec force contre sa poitrine ; en se précipitant à terre , ses beaux cheveux s'étoient dénoués et retomboient sur ses épaules. Ce désordre , ces pleurs , son attitude , sa beauté , qui ne sembloit faite que pour toucher l'ame , et que la douleur et

les larmes rendoient incomparable, tout dans ce moment rappela au roi un souvenir que l'inconstance même n'avoit pu bannir de sa mémoire : des sentimens plus solides que l'amour en perpétuoient malgré lui la durée. Les traits légers de l'amour ne gravent point d'empreinte profonde ; l'admiration et la reconnoissance laissent des traces ineffaçables. Louis crut voir M<sup>me</sup>. de la Vallière dans le cimetièrre de Chaillot !.... Il contemplot avec saisissement cette figure touchante, qui sembloit encore être parée de tous les charmes de l'innocence. Il voyoit à-la-fois sa victime et celle qu'il avoit adorée !... Ce tableau lui rendit l'illusion de ses premiers sentimens, et la tendresse et la pitié ranimèrent tous ses remords.... Confus, pénétré, hors de lui, il ne put retenir ses pleurs ; il releva la duchesse, qu'il serra contre son sein, en disant d'une voix entrecoupée : Je vais aller signer le rappel de M. de Montespan !... Dieu ! s'écria la duchesse, j'obtiens de vous cet effort généreux !... Oui, reprit le roi, en pressant sa



main dans les siennes, oui, vous ne me parlerez jamais en vain. Cette voix si douce et si chère sera toujours écoutée... Je ne vous quitterai donc jamais ? dit la duchesse avec un mouvement passionné. — Promettez-le-moi ! — J'en fais le serment. De ce moment j'excuserai tout.... Je serai heureuse.... Je me rappellerai cet entretien, et rien ne pourra plus troubler mon repos et ma félicité. — Je vais vous obéir ; je vais signer ce rappel, mais pour vous, uniquement pour vous ! et non pour faire cesser des discours téméraires, qui ne pouvoient que m'irriter. A ces mots, le roi la quitta, et la laissa au comble de la joie et du bonheur. Dans ce premier transport, elle écrivit à Benserade une lettre qu'elle envoya par un courrier, et qui contenoit ce qui suit :

« O revenez, mon ami, revenez ! tout  
 » est changé. Je suis heureuse ; reve-  
 » nez. Quelle révolution !... Enfin il m'a  
 » fait lire dans son ame !... Je le savois,  
 » je vous l'ai dit qu'il se trompoit lui-  
 » même ! Ce n'étoit qu'une erreur de

» l'imagination , mais son cœur !... Ah !  
» soyez-en sûr , il est toujours le même ;  
» je l'ai retrouvé tout entier !.... Mon  
» ami ! les censures du public étoient  
» injustes ; M. de Montespan a fait des  
» choses qui méritoient les plus sévères  
» châtimens ; le roi n'a voulu que punir  
» son insolence ; il le devoit , et il le  
» rappelle : il n'a jamais eu l'intention  
» de prolonger son exil..... Qu'il est  
» grand ! qu'il est sensible !.... Vous ne  
» me reprocherez plus ma timidité ; je  
» lui ai parlé avec une hardiesse qui m'é-  
» tonne quand j'y pense. Le croirez-  
» vous ? Je me suis emportée jusqu'à  
» lui faire , sans ménagement , des re-  
» proches amers , qui n'étoient pas fon-  
» dés !.... Avec quelle douceur , quelle  
» bonté il m'écoutoit !.... Vous savez  
» comme il écoute ? Qui jamais sut appré-  
» cier mieux que lui les motifs et le zèle ?  
» Qui jamais fut plus digne d'entendre  
» la vérité , et l'accueillit mieux ?....  
» Il a tant de lumières et de droiture !....  
» Et avec toute cette gloire éblouis-  
» sante qui l'environne , quelle bon-

» homie , quelle simplicité naturelle et  
» majestueuse !.... On l'admire , on l'a-  
» dore ; mais ne trouvez-vous pas , mon  
» ami , qu'on n'a jamais bien fait son  
» éloge ? Il manque toujours quelque  
» chose de touchant et d'essentiel aux  
» louanges qu'on lui donne ; on ne le  
» connoît pas assez. Comme je le pein-  
» drois ! Mais qui pourroit me croire ?  
» Un portrait dont le modèle ne ressem-  
» ble à aucun autre , ne paroît être que  
» l'ouvrage de l'imagination ; et moi-  
» même serois-je en état de présenter  
» dans tout leur jour ces qualités émi-  
» nentes qui l'élèvent au-dessus de tous  
» les rois ? Je ne puis que les entrevoir ;  
» je ne puis qu'en admirer les résultats.  
» Je me console en pensant qu'il sera  
» loué dignement par les faits , par l'his-  
» toire , par la grandeur qu'il imprime à  
» ce siècle , que sans doute la postérité  
» appellera le sien. Oui , comme on dit *le*  
» *siècle d'Auguste* , nos descendans di-  
» ront un jour *le siècle de Louis-le-*  
» *Grand*. O que j'aime la gloire , quand je  
» vois briller l'éclat qu'elle répand sur

» lui ! qu'elle me paroît belle , quand c'est  
» lui qu'elle couronne ! . . . . Mon ami ,  
» que mon cœur est plein de lui et de  
» mon bonheur ! que j'ai besoin d'en  
» parler avec vous ! de vous dire qu'il  
» n'a jamais été si tendre pour moi , si  
» profondément touché ! . . . . Je l'ai vu  
» se troubler et pâlir ; ses larmes ont  
» coulé ; il étoit tremblant . Lui ! ce héros ,  
» notre maître , qui brave , hélas ! tous  
» les dangers ! . . . Cette main qui tient  
» avec tant de fermeté les rênes d'un vaste  
» empire , dont elle vient de reculer en-  
» core les limites , cette main puissante  
» trembloit dans les miennes ! . . . Lui !  
» trembler ! ô prodige de la sensibilité ! . . .  
» Et c'est moi qui le produis ! moi seule !  
» il me l'a dit ! . . . Venez donc , vous  
» lui parlerez aussi . Pourquoi l'avez-  
» vous quitté sans explication ! C'est un  
» tort , mon ami , il vous auroit retenu .  
» Il vous aime toujours , n'en doutez pas .  
» Tout le monde ici vous regrette , et  
» rien ne peut vous y remplacer près de  
» moi » .

Benserade trouva dans cette lettre au-

tant de candeur et de crédulité que d'enthousiasme et d'amour; il y fit sur-le-champ la réponse suivante :

« Souffrez, madame, que je reste dans  
» ma solitude. Mon attachement pour  
» vous est encore moins suspect ici qu'où  
» vous êtes. Cette idée me rend plus  
» chère la retraite à laquelle je me con-  
» sacre. Vous êtes bien sûre que je par-  
» tagerai toujours votre bonheur; mais  
» avant de vous féliciter de celui que  
» vous me dépeignez, je voudrois savoir  
» si madame de Montespan est renvoyée  
» *et partie*. Tant qu'elle habitera Ver-  
» sailles, je ne serai point tranquille.  
» Cette inquiétude vous paroîtra, sinon  
» odieuse, du moins bien grossière;  
» daignez songer que j'ai cinquante-  
» quatre ans, et que j'en ai passé plus  
» de trente à la cour ».

Après la lecture de ce billet, la duchesse haussa les épaules, en disant : Il n'est que trop vrai que personne (excepté moi) ne connoît le roi!.... Cependant, Louis fidèle à sa promesse signa, sans délai, le rappel de M. de Montespan. En

même temps il lui fit offrir 50,000 écus , que M. de Montespan eut la bassesse d'accepter (1). Le roi revit madame de Montespan , et il reprit tout l'amour qu'un touchant souvenir venoit de suspendre!... Il ne se rappela la scène qui s'étoit passée entre lui et la duchesse , que pour se repentir de lui avoir montré trop de sensibilité. Il craignit qu'elle n'eût pris l'espérance d'obtenir le sacrifice de madame de Montespan ; il résolut de ne pas lui laisser cette illusion , et dans cette pensée , et sur-tout par embarras , il ne fut point le lendemain chez elle , ce qui surprit douloureusement la duchesse. Le jour suivant il s'y rendit le soir , mais il étoit accompagné de Lauzun et de Beringhen. Il eut l'air le plus froid et le plus distrait , jusqu'au moment où survint madame de Montespan ; alors il s'anima , devint aimable , mais il ne jeta pas un seul regard sur la duchesse. De son côté madame de Montespan se conduisit de la manière la plus

---

(1) Historique.

choquante pour madame de la Vallière. Elle n'observa même pas avec elle les plus simples égards de la politesse, ne lui adressant jamais la parole, s'occupant du roi avec affectation, lui parlant souvent à l'oreille, avec l'air du mystère ou de la malignité. La duchesse confondue n'étoit vivement frappée que de la conduite du roi : elle ne pouvoit concevoir un changement si prompt. Ses regards supplians cherchoient en vain ceux de Louis ; il les redoutoit, et il évita toujours de les rencontrer. Quand le roi sortit, la duchesse se leva pour le suivre, elle auroit voulu lui dire un mot tout bas à la porte ; mais madame de Montespan accourant et se mettant entre elle et le roi, dit d'un ton de plaisanterie à la duchesse : Je me charge de le reconduire et *jusqu'à la galerie des Princes* (c'étoit son logement au château). A ces mots le roi se mit à rire, et sortit. Madame de Montespan le suivit, et la malheureuse duchesse resta debout et pétrifiée près de la porte !.... (1). Depuis ce

---

(1) On a beaucoup adouci les traits de l'im-

jour le roi sentant que la duchesse pouvoit l'accuser d'inconséquence et d'ingratitude , prit pour elle cette espèce d'éloignement ( si fatal dans les princes ) causé par un insurmontable embarras. Enivré d'amour pour madame de Montespan , décidé à ne la point sacrifier , ne l'estimant pas , mais enchaîné par sa beauté , maîtrisé par ses vices même , par ses emportemens en tout genre , par son audace et sa malignité piquante , il prit le parti , non de rompre entièrement avec la duchesse , mais de n'avoir plus pour elle que des égards publics. Il cessa totalement de la voir tête à tête , et en outre , au lieu d'aller chez elle tous les soirs avec ses favoris , il n'y fut plus qu'une ou deux fois la semaine. Les autres jours il alloit publiquement chez madame de Montespan qui , par dérision , invita la duchesse à venir à ses petits comités , en lui disant qu'elle y verroit le roi. Madame de Montespan ,

---

pertinence de madame de Montespan avec madame de la Vallière. Voyez les Mémoires du temps.



sans pudeur, comme sans principes, étaloit le faste le plus éclatant : elle donnoit des fêtes et de grands soupers ; elle recevoit les ministres et s'en faisoit craindre ; elle prenoit, malgré le mépris public, toute cette écorce de considération que donnent toujours dans le monde un luxe prodigieux, la faveur d'un souverain, le goût de l'intrigue, et sur tout le pouvoir de nuire. Elle ne se mêloit point des affaires politiques, le roi ne l'auroit pas souffert. Il s'en occupoit trop lui-même pour lui accorder cette espèce d'empire. Outre ses dons particuliers (et presque toujours à son insu), elle se contentoit d'obtenir une multitude de graces subalternes, non pour se faire des créatures, mais pour s'enrichir. Elle pensoit qu'à la cour les partisans d'une classe inférieure ne sont bons à rien à la maîtresse d'un roi, qui ne peut jamais être soutenue par l'opinion et par l'estime publique. Ainsi, dans ce cas, elle n'obligeoit qu'en vendant ses services. Elle accumuloit des richesses, elle ne payoit rien, de temps

en temps elle faisoit acquitter ses dettes par le roi, elle effaçoit la reine par sa magnificence. Tour-à-tour elle flattoit, elle trompoit ses amis et les sacrifioit souvent à un bon mot pour amuser le roi. Elle faisoit trembler ses ennemis, qu'elle perdoit gaîment en les couvrant de ridicules ; elle déconcertoit les gens austères par son arrogance ou par ses saillies ; son esprit satirique n'étoit pas moins redouté que son crédit ; personne n'osoit la traiter avec sécheresse ; la double crainte qu'elle inspiroit ressembloit au respect, et elle se vantoit d'avoir rétabli, disoit-elle, tous les droits et tous les privilèges de favorite que la duchesse de la Vallière avoit laissé tomber dans l'oubli.

Tandis que madame de Montespan affichoit sa faveur avec tant d'orgueil, l'hôtel de Biron étoit désert!..... La malheureuse duchesse éprouvoit un étonnement, qui suspendoit en quelque sorte la douleur qu'elle auroit dû ressentir ; dans une conduite si claire, dans des procédés si peu douteux, elle ne voyoit qu'une

énigme inexplicable. Quand Louis étoit évidemment pour elle injuste, ingrat, tout à ses yeux étoit incompréhensible. Elle pleuroit en silence, et elle attendoit l'explication de ce mystère impénétrable. Il finira par me parler, se disoit-elle ; il faut l'entendre avant de l'accuser !... Cet état de délaissement enhardit enfin Lauzun à découvrir un projet qu'il méditoit depuis long-temps. Il redoubla d'assiduité auprès de madame de la Vallière, et il finit par lui demander sa main (1). Madame de la Vallière l'écouta avec une surprise douloureuse, une seule chose la frappa dans cette proposition, faite par le favori le plus intime du roi. Vous êtes donc bien sûr, dit-elle en pleurant, qu'il ne m'aime plus et qu'il renonce à moi sans retour?... Lauzun parfaitement traité par la duchesse, uniquement à cause de sa liaison avec le roi, s'étoit flatté qu'elle consentiroit à l'épouser ; il s'en étoit vanté d'avance. Lorsqu'il fut rejeté par elle, ses ennemis profitè-

---

(1) Historique.

rent de cet événement pour tâcher de lui donner un tort et un ridicule : cette action fut d'autant plus blâmée, que l'on savoit que l'amour n'en étoit pas le motif. Lauzun avoit des affaires dérangées et des dettes immenses, on l'accusa d'avoir voulu sacrifier l'honneur au plus vil intérêt. Madame de Montespan, qui le haïssoit, lui demanda un jour, devant beaucoup de monde, depuis combien de temps il étoit amoureux de madame de la Vallière; du moment où vous avez été sa confidente et son amie intime, répondit Lauzun. Cette réponse piquante ne déconcerta point madame de Montespan, qui n'avoit jamais l'air de comprendre les choses qui pouvoient l'embarrasser, mais qui ne les oublioit de sa vie. Vous prouverez, dit-elle, qu'il n'est pas impossible, comme on le suppose, de cacher une grande passion, car personne ne s'est douté de celle-là. Au reste, reprit Lauzun, il n'étoit nullement nécessaire que je fusse amoureux de madame de la Vallière pour l'épouser !.... — Eh ! quel motif alors auriez-vous eu ?

— Comment ! s'écria Lauzun, obtenir la préférence de la seule femme que le roi ait véritablement aimée !.... Ce mot perdit Lauzun, mais il sauva son honneur. L'enthousiasme excuse ou répare tout, quand il s'accorde avec le caractère et les sentimens qu'on a toujours montrés. Madame de Montespan, étonnée et sans réponse pour la première fois de sa vie, jura au fond de son ame de se venger avec éclat. On sait qu'elle en attendit l'occasion avec autant de dissimulation que de patience, et l'on sait avec quelle perfidie et quel succès elle parvint à satisfaire à-la-fois ses anciens ressentimens et son ambition.

Le duc de Longueville, avec des sentimens beaucoup plus intéressans que ceux de Lauzun, ne fut pas plus heureux que lui ; en offrant à madame de la Vallière de l'épouser, il lui proposa de quitter pour jamais la cour, et de renoncer à tous les biens que Louis l'avoit forcée d'accepter. Quoi ! lui dit la duchesse attendrie, vous m'aimez encore ? — Ah ! je n'ai jamais cessé de vous adorer !... — Hélas ! pour-

quoi faut-il que vous soyez le seul homme capable de constance?... Après cette exclamation si naïve, le duc interdit, resta quelques momens sans parler, ensuite il renouvela ses instances. Madame de la Vallière refusa avec estime, mais avec cette fermeté froide qui ne laisse aucun espoir. Le duc, pénétré de douleur, s'éloigna de la cour, et fut long-temps sans y revenir (1).

Cependant madame de la Vallière ne voyant presque plus le roi, et n'ayant pu, dans l'espace de trois semaines, lui dire un seul mot en particulier, connut enfin qu'elle avoit perdu, non-seulement tous les droits de l'amour, mais encore ceux de l'amitié. Benserade et le duc de Longueville n'étant plus à la cour, il ne lui restoit pas un seul ami véritable. Elle les regretta moins dans ce moment que dans tout autre. Elle savoit à quel point ils eussent trouvé le roi coupable s'ils eussent été témoins de la manière cruelle dont elle

---

(1) Historique.

étoit traitée ; tant qu'on aime on ne pourroit, sans un affreux déchirement de cœur, se plaindre aux autres de l'objet de son affection : dissimuler ses torts, donner un tour favorable à ses actions les plus condamnables, et, quand on ne peut les excuser, laisser entendre que des raisons cachées les justifient, enfin défendre avec une éloquence persuasive, ou avec une adresse ingénieuse ; voilà des artifices irréfléchis si naturels qu'on les a tous par instinct et de premier mouvement, et avec la plus grande franchise de caractère. Madame de la Vallière s'étonnoit et gémissoit loin de tous les yeux ; dès qu'elle se retrouvoit seule, ses larmes couloient presque sans discontinuité, et souvent même en s'occupant. Quand elle parvenoit à distraire son esprit de sa douleur, son cœur la resentoit toujours!... Un matin, assise vis-à-vis un grand portrait du roi, peint par Rigaud et d'une ressemblance parfaite, elle fixa ses regards sur ce tableau. Voilà donc tout ce qui me reste ! dit-elle. . . . Hélas ! sans cesse poursuivie par cette

image chérie, je n'ai pas besoin de la regarder pour la voir toujours!... O toi, dont tous les traits annoncent la bonté, peux-tu me traiter avec tant de barbarie! Ce n'est plus de l'amour que je te demande; mais ton amitié, peux-tu me la refuser!... Tu m'as fait promettre de ne te quitter jamais, et c'est pour m'exiler d'une manière plus cruelle? Que suis-je ici sans toi, que puis-je y devenir sans te voir, et si près de toi!... Tu n'as pour te rapprocher de moi que si peu de pas à faire, et tu me délaisses, et tu m'oublies! Je ne suis fixée dans le séjour que tu habites que pour entendre parler de ton inconstance, et que pour en être le témoin!... Qu'as-tu donc fait de ce cœur généreux et sensible qui séduisit le mien? Je ne te reconnois plus, et c'est mon plus grand tourment! Non, tu ne saurois être injuste, inhumain!... non, c'est toi qui ne me connois pas... Si tu savois ce que je souffre, si jamais j'avois pu te peindre à quel excès je t'aime, tu viendrois essuyer mes larmes et me consoler par ta con-



fiance... Est-ce donc ma tendresse même que tu crains ! hélas ! ne sais tu pas que , sans la partager , tu peux la satisfaire encore ? Je n'exige de toi que de ne plus me fuir et de m'écouter. Viens du moins pour apprendre comme il est possible de t'aimer ; tu ne le sauras pas loin de moi !.... O viens ! ne me laisse pas m'éteindre et mourir quand tu peux me ranimer par un mot ou par un regard !....

Au milieu de ces tristes pensées, elle n'eut jamais l'idée de quitter encore la cour. Elle n'espéroit plus ni d'étonner ni d'émouvoir le roi par cette action , ni même d'être rappelée. Elle aimoit mieux mourir de douleur sous ses yeux , que de s'arracher d'àuprès de lui , sans emporter l'espérance de lui laisser de longs regrets. Pour se dispenser d'écouter enfin la voix de la raison , elle se répétoit qu'elle avoit promis au roi de rester , comme si les traitemens qu'elle recevoit ne la dégageoient pas assez d'un semblable serment. Le découragement produisant en elle l'effet apparent de la résignation , elle subissoit les humi-

liations les plus étranges , elle s'abandonnoit à sa destinée , afin de ne pas combattre une passion qui avoit pris sur son ame un si funeste empire.

Elle écrivit au roi uniquement pour se plaindre de ne plus le voir qu'en présence de témoins ; ses reproches étoient doux et modérés , mais l'amour se monroit à chaque mot dans sa lettre. Le roi vouloit sans doute conserver toujours pour amie cette femme intéressante , dont il admiroit la douceur angélique et le caractère généreux ; mais sa nouvelle passion ne lui permettoit d'envisager de tranquillité que lorsque M<sup>me</sup>. de la Vallière seroit entièrement guérie de l'amour qu'elle avoit pour lui. Alors il sentoit qu'il lui rendroit sans effort toute sa confiance , et qu'elle seroit pour lui l'amie la plus chère ainsi que la plus parfaite. Il crut donc qu'il étoit nécessaire à leur bonheur mutuel de lui ôter jusqu'au plus foible rayon d'espoir. Dans cette idée , et pour se débarrasser enfin de toute contrainte , il eut le courage et la cruauté de lui écrire sans aucun détour. Il déclara

positivement qu'il ne reprendroit jamais pour elle une passion qu'il éprouvoit pour une autre ; et il la conjuroit de se borner à l'amitié, le seul sentiment qu'il fût désormais en son pouvoir de lui accorder.

Quoiqu'il semble que cette réponse ne dût rien apprendre de nouveau à la duchesse, elle lui causa autant de surprise que de douleur. Cette cruelle déclaration anéantissoit toute espérance de ramener le roi, et la main même de Louis avoit tracé cet arrêt irrévocable !... Ceux dont le cœur a souffert savent l'énorme différence qui se trouve entre la crainte la mieux fondée, celle qui laisse le moins d'espoir à la raison, et la certitude complète !

La duchesse fut tellement accablée de ce dernier coup, qu'il lui fut impossible de récrire au roi. Elle fit fermer sa porte, et passa douze jours dans une solitude absolue. Louis envoya savoir de ses nouvelles ; mais il ne vint point : il redoutoit extrêmement de la revoir. La duchesse, mortellement blessée, sortit enfin de ce long accablement. L'indignation, sans

la détacher , lui rendit une sorte de fierté. Il me mépriseroit , dit elle , s'il savoit , qu'après de tels procédés , j'ai l'indigne foiblesse de nourrir encore une passion si malheureuse !.... Conservons du moins son amitié !.... Cette dernière idée soutint son courage ; elle réfléchit sur sa situation ; elle se forma un nouveau plan de conduite , et ce fut pour elle une espèce de consolation. Quand on est au comble du malheur , l'indolence et l'inaction conduisent au désespoir. Rien ne soulage comme un projet extraordinaire ou violent qui occupe l'imagination , et qui sur-tout impose la nécessité d'agir.

M<sup>me</sup>. de la Vallière prit la résolution de renoncer à toute espèce de faste , de vivre avec le quart de son revenu , et de donner tout le reste aux pauvres. Elle vendit en vingt-quatre heures le peu de diamans et de bijoux qu'elle avoit encore , à l'exception de ces bracelets précieux , premier don de Louis. Elle congédia la moitié de ses domestiques en leur assurant des pensions. Elle conclut à la hâte avec des

ouvriers un marché par lequel elle échangea les superbes tapisseries de ses appartemens et tous ses meubles magnifiques, contre l'ameublement le plus modeste et le moins cher. On ôta de ses salons les lustres, les girandolles, presque toutes les glaces : on n'y conserva que les portraits du roi. En faisant toutes ces choses, elle satisfaisoit son véritable goût. Cette ame si noble et si bienfaisante avoit toujours méprisé le luxe ; mais elle ne pensoit pas sans une joie secrète que cette simplicité rappelleroit au roi avec quelle répugnance elle avoit jadis reçu ses dons, avec quelle modération elle en avoit joui. Enfin, se disoit-elle, il comparera ces appartemens avec ceux de madame de Montespan ; il réfléchira, malgré lui, sur la différence de nos caractères !.... Quand tout fut ainsi métamorphosé dans le vaste hôtel de Biron, la duchesse écrivit au roi. Cette lettre étoit courte, parce qu'elle étoit froide, raisonnable, et qu'on avoit mis beaucoup de temps à la composer. La duchesse mandoit au roi qu'après avoir bien examiné

son cœur, elle n'y trouvoit plus que les sentimens qu'il desiroit, et qu'elle se flattoit qu'il reviendrait chez elle sans embarras, puisque désormais elle le reverroit sans trouble et sans émotion.

Ce laconisme et cette tranquillité surprirent le roi, et dans ce cas l'étonnement est toujours mêlé d'une sorte de dépit secret. On savoit que le duc de Longueville, intéressant par la constance de sa passion, avoit pressé madame de la Vallière d'accepter sa main; on savoit qu'il avoit dû lui proposer de renoncer à la fortune qu'elle tenoit du roi. . . . Et quoiqu'il eût quitté brusquement Versailles, quelques personnes supposoient encore qu'il avoit obtenu le consentement de la duchesse, et qu'il n'étoit parti si précipitamment que pour terminer des arrangemens d'affaires relatives à ce mariage. Toutes ces idées revinrent à l'esprit du roi, elles blessèrent son orgueil et le troublèrent. Pour la première fois depuis long-temps, il se représenta sous ses véritables traits cette femme charmante qu'il avoit sacrifiée; il la vit

telle qu'elle étoit toujours , jeune , belle , touchante , faite pour inspirer un attachement aussi fidèle que celui dont le duc de Longueville lui donnoit une preuve si extraordinaire.... L'amour-propre ranima une sorte de repentir : ce cœur si tendre , si délicat , qu'on avoit déchiré , rejeté , fut presque apprécié lorsqu'on pensa qu'il s'échappoit enfin et qu'on l'avoit perdu !... Ce fut avec ces dispositions intérieures que le roi fit dire à la duchesse qu'il se rendroit chez elle le soir à sept heures , et qu'il seroit seul. La duchesse rassembla toutes ses forces pour recevoir le roi avec calme. Afin de se contenir plus sûrement , elle imagina de faire rompre ce premier tête-à-tête par sa fille , et cette idée lui inspira celle d'un dernier sacrifice , auquel elle n'auroit pu se résoudre sans le desir d'étonner et d'émerveiller le roi. Elle donna à mademoiselle de Blois les bracelets qui lui étoient si chers , et avec un serrement de cœur inexprimable , elle les attacha aux bras de cette enfant. Le roi , en entrant dans l'hôtel de Biron , fut vivement frappé du

changement qu'il y remarqua par-tout. Il pensa dans l'instant que ce sacrifice de tous ses dons annonçoit le mariage de M<sup>me</sup>. de la Vallière avec le duc de Longueville. Pour justifier à ses propres yeux l'inconséquence du dépit qu'il éprouvoit, il se dit qu'on auroit dû le consulter. Ce manque de respect lui parut excusable. Il se sentit irrité, et sur-tout contre le duc de Longueville. Aussi-tôt qu'il parut dans le salon, M<sup>lle</sup>. de Blois courut se jeter dans ses bras, et presque au même instant elle lui montra les beaux bracelets qu'elle venoit de recevoir. Le roi, excessivement blessé et confirmé dans ses soupçons, se retourna vers la duchesse, et lui dit : J'avoue, madame, que tout ceci m'étonne..... Il prononça ces paroles avec une gravité, une sécheresse, et en même temps avec une émotion qui firent tressaillir de joie madame de la Vallière. Il y eut un moment de silence, pendant lequel le roi considéra le salon entièrement remeublé. La duchesse prenant la parole : J'ai donné, dit-elle, ces bracelets à l'un des objets



que vous aimez le mieux ; n'étoit-ce pas leur première destination ? — Sans doute, reprit le roi , et c'est par cette raison que vous auriez dû les garder... Mais , poursuivit-il , peut-on vous demander l'explication du changement étrange que je vois ici ? — Je veux vivre désormais dans une retraite absolue ; tout ce faste m'étoit inutile ; vous savez qu'il m'a toujours déplu. — Au lieu d'une réponse aussi vague..... j'attendois une confiance.... Louis prononça ces dernières paroles en hésitant et avec un sourire forcé. Comment ? dit la duchesse étonnée... — Quoi donc ? reprit le roi , voulez-vous m'en faire un mystère ? On assure, continua-t-il en rougissant, que vous épousez le duc de Longueville. — Et vous l'avez cru ? s'écria la duchesse. A ces mots elle tira de sa poche une lettre que le duc de Longueville lui avoit écrite en partant de Versailles , et elle la donna au roi , qui la lut sur-le-champ.

Cette lettre désabusa le roi ; en même temps elle refroidit son imagination. Il n'y avoit plus de victoire à remporter en-

core. Il admira la conduite de la duchesse, mais il redevint calme. Cependant la duchesse avoit remarqué son trouble et son mécontentement. Elle imaginoit qu'une vive émotion vient toujours du cœur. Les mouvemens de l'amour propre lui étoient presque entièrement inconnus. Elle reprit sa première illusion sur les sentimens de Louis ; elle pensa qu'en suivant avec patience le plan de conduite qu'elle s'étoit tracé, elle retrouveroit avec le temps tout ce qu'elle avoit perdu. Louis promit de revenir aussi souvent qu'autrefois ; il tint parole pendant quelque temps, mais presque toujours madame de Montespan revint avec lui, et loin d'être embarrassée par le contraste que formoit avec sa magnificence l'extrême simplicité de madame de la Vallière, elle en fit des plaisanteries. Elle prétendit que la duchesse ne vouloit que se singulariser ; pour moi, dit-elle, je veux plaire et attirer du monde chez moi : mon calcul est beaucoup plus commun que le sien, mais il vaut mieux.

La seule personne de la cour qui ne ménageât point madame de Montespan

fut Madame, brouillée avec elle depuis le retour de la duchesse. Madame, remplie de fierté et naturellement sincère, ne put supporter les manières hautaines de madame de Montespan, et moins encore ses épigrammes piquantes. Elle la traita avec cette légèreté que les princes ont l'art de rendre d'autant plus choquante qu'elle ne paroît être que de la distraction et de l'oubli, et qu'on ne sait comment s'en plaindre. Madame, pour mieux braver la nouvelle favorite, voulut rapprocher d'elle madame de la Vallière ; elle lui témoigna un intérêt qui toucha la duchesse. Ces deux personnes se revirent, elles se connurent mieux et s'aimèrent.

Le roi, qui méditoit la conquête de la Franche-Comté, exécuta ce projet au milieu même de l'hiver. Une inquiétude renaissante et terrible vint alors distraire la duchesse de ses mécontentemens particuliers, et des tourmens de la jalousie. Elle ne songea plus qu'aux dangers qui alloient environner le roi. Ses alarmes furent bientôt dissipées. Cette nouvelle

guerre ne fut pour Louis qu'une course rapide et triomphale, il fit en trois semaines la conquête de cette belle province. La paix fut l'heureux fruit d'une si brillante expédition. Pendant cette campagne le roi n'écrivit qu'une seule fois à madame de la Vallière, et un billet bien court et bien froid. Madame de Montespan reçut cinq ou six courriers. Elle s'en vanta, et sur-tout à sa rivale; sous prétexte de lui porter des nouvelles du roi et de l'armée. Madame de Montespan donna des fêtes éclatantes pour célébrer la paix. Madame de la Vallière fut en secret chercher des pauvres et délivrer des prisonniers. Il semble que la gloire, ainsi que la fortune, donne à l'esprit et au caractère une certaine indépendance et une sorte de franchise qu'on a rarement sans elle. La fierté qu'elle inspire ne permet plus de prendre la peine de se déguiser ou de se contraindre. La prospérité ne corrompt pas toujours, mais toujours elle découvre ce qu'on est véritablement. Les héros et les parvenus qui paroissent changés par les

succès et par les richesses ne font souvent que quitter un masque trompeur ou s'affranchir d'une gêne inutile. Le bonheur enhardit, l'adversité réprime; et c'est parce que l'homme a besoin de frein, que l'école sévère du malheur est pour lui la plus salutaire.

Louis, au milieu des éloges et des transports universels qu'excitoient sa nouvelle victoire et la paix, se montra toujours généreux, clément, sensible à l'amour de ses peuples, mais il se livra sans contrainte à son goût pour la magnificence, pour les fêtes, et à sa passion pour madame de Montespan. L'Europe entière retentissoit de ses louanges. Non-seulement en France les grands poètes et les gens de lettres, enrichis par ses bienfaits et honorés par ses suffrages, célébroient avec autant d'émulation que d'enthousiasme ses exploits et sa gloire, mais les savans et les littérateurs étrangers, comblés de ses dons et des marques de distinction les plus flatteuses, répétoient son éloge dans toutes les langues diverses de l'Europe. S'il y eut quel-

que exagération dans ce nombre prodigieux de panégyriques, du moins elle n'eut rien de vil et de ridicule : la reconnaissance la rendoit respectable, et tant de grandeur et de succès sembloient l'autoriser. L'Histoire doit être sévère, parce que l'inflexible Vérité l'est toujours ; mais les contemporains, les sujets surtout des bons rois, doivent être reconnaissans. A-t-on le droit de juger rigoureusement ses bienfaiteurs ? L'admiration publique est la récompense des grands hommes ; ne la leur envions pas, elle leur coûte assez de travaux.

Louis voulut donner encore le spectacle d'un carrousel. Les temps étoient bien changés. Le roi ne portoit plus sur son écu l'emblème touchant de la rose entr'ouverte ; il étoit paré des couleurs de madame de Montespan. Un des amis de cette dernière lui composa une devise, qui portoit, sur un fond d'azur, une superbe étoile de diamans, entourée d'une multitude d'étoiles d'argent, avec ces mots : *Pour la plus brillante et la plus belle*. Cette devise, peu flatteuse pour

les autres beautés de la cour, ne blessait cependant pas les règles générales de la galanterie. L'esprit chevaleresque autorisoit à louer sa maîtresse aux dépens de toutes les femmes de l'univers. D'autres mœurs ont produit à cet égard d'adroits ménagemens ; mais tant qu'on n'aima qu'une seule femme à la fois , on fit une espèce de profession publique de n'admirer qu'elle. L'inconstance n'est pas une chose nouvelle ; du moins alors on ne la prévoyoit pas. Les hommes aimoient avec illusion. Que peut-on leur demander de mieux ?

Durant ce carrousel, M<sup>me</sup>. de la Vallière , tristement renfermée dans l'hôtel de Biron , se rappeloit douloureusement ces fêtes ingénieuses dont elle avoit jadis été l'objet. Quel changement affreux ! et comment le comprendre , lorsqu'en descendant au fond de son cœur déchiré , elle y retrouvoit encore tout l'amour qui causa ses égaremens ! Depuis ce jour , le roi , même en sa présence , ne dissimula plus ses sentimens , et ne parut plus occupé que de sa rivale. La duchesse sup-

porta cette conduite pendant plus d'un an avec une patience inalérable. Elle avoit perdu tout espoir de ramener le roi, mais elle étoit soutenue par la pensée qu'elle lui donnoit des preuves d'un dévouement sans bornes, sans exemple, et que Louis du moins rendoit justice à un tel attachement. Elle ne jouissoit plus que de l'opinion qu'elle lui supposoit de ses sentimens. Il ne m'aime plus, disoit-elle, mais il sait que personne au monde ne l'aimera jamais comme moi. Le temps et la reconnoissance me rendront un jour sa confiance et son amitié; ne fût-ce que dans ma vieillesse, j'aurai encore sur la terre quelques instans de bonheur. Un événement inattendu vint bouleverser son ame et anéantir ses résolutions. Elle prenoit soin depuis long-temps d'une pauvre famille, composée de la veuve d'un gentilhomme de sa province et de cinq enfans. Elle les fit venir de la Touraine pour les établir plus près d'elle, et elle se rendit à Paris pour leur choisir un logement dans le faubourg Saint-Marceau. Elle fut visiter une maison à



louer , dont le jardin assez vaste avoit une porte de communication avec celui de la maison voisine. Elle descendit dans le jardin ; à peine y fut-elle , qu'elle vit accourir par la porte de communication un enfant de trois ans , beau comme un ange , qui vint en riant à sa rencontre. La duchesse aimoit passionnément les enfans. Elle prit celui-ci dans ses bras , et en le regardant attentivement , elle fut frappée de sa ressemblance avec le roi : elle l'examinoit avec une extrême émotion , lorsqu'une femme de quarante et quelques années , d'une figure agréable et noble , vint aussi de l'autre jardin , et s'avança vers elle d'un air inquiet... Cette femme étoit madame Scarron..... La duchesse la reconnut , quoiqu'elle ne lui eût jamais parlé ; elle l'avoit rencontrée plusieurs fois dans les galeries de Versailles , et elle savoit qu'elle étoit l'amie de madame de Montespan..... Quel est donc cet enfant ? dit-elle d'une voix tremblante , en le regardant fixement et en le posant à terre... Madame Scarron rougit , ne répondit rien , fit une

profonde révérence , prit l'enfant par la main , et se hâta de l'emmenner. Elle ferma la porte du jardin et disparut. La duchesse , saisie d'étonnement , questionna les propriétaires de la maison , et elle apprit que M<sup>me</sup>. Scarron n'étoit point connue d'eux sous son véritable nom. On lui dit que cette dame passoit pour être la tante de cet enfant , qu'elle élevoit avec le plus grand soin ; que d'ailleurs elle étoit très-solitaire et très-sauvage , et qu'elle ne recevoit personne. Ce mystère singulier , la ressemblance frappante de l'enfant et la liaison de madame Scarron avec madame de Montespan , éclairèrent la duchesse , et lui firent connoître l'entière vérité. Elle devina que madame de Montespan étoit mère aussi , et que l'enfant qu'elle venoit de caresser étoit celui de sa rivale et du roi. Cette découverte l'affligea presque autant que si elle eût jusqu'à ce moment ignoré l'infidélité de Louis. Elle fut jalouse comme amante et comme mère , et sur-tout de cette ressemblance parfaite que ses enfans n'avoient pas avec le roi. Hélas ! disoit-

elle , ce n'est donc pas assez que cette femme artificieuse et perfide m'ait enlevé le cœur du roi , il faut encore qu'elle ravisse à mes enfans la tendresse de leur père ! Du moins cette affection sera maintenant partagée !... Comme elle doit être orgueilleuse de cet enfant , dont la physionomie offre déjà une ressemblance si glorieuse et si chère , et qui disposera si naturellement tous les cœurs à l'aimer ! Moi-même , ai-je pu m'en défendre , et pourrois-je encore le regarder sans m'attendrir ?... Heureux enfant !... Et les miens ne rappelleront que ma honte , ils ne ressembleront qu'à leur infortunée mère !... Le cœur de la duchesse étoit trop profondément blessé pour qu'il lui fût possible de renfermer une douleur si vive. Après avoir écrit au roi qu'elle n'avoit plus d'amour , elle avoit perdu le droit de se plaindre ; cependant elle éclata , elle fit tous les reproches que la passion peut inspirer : Louis l'écouta avec une froide surprise ; il l'accusa de caprice et d'inconséquence. Ce n'étoit rien encore ; mais une parole imprévue , une parole fou-

droyante sortit de sa bouche : il prétendit qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour lui. A ce trait inoui d'ingratitude, la duchesse, frappée d'étonnement, resta sans voix et sans réponse. Le bouleversement entier du monde n'auroit pu lui causer un plus affreux saisissement, une surprise et une stupeur plus terribles... Pâle, immobile, elle regardoit le roi avec des yeux égarés et fixes.. Si l'on ne répare pas sur-le-champ un grand tort, communément on l'aggrave; quand on ne veut ni expier, ni même reconnoître son injustice, on y met le comble, non par un véritable endurcissement, mais par une espèce de désespoir, ou plutôt de colère, causée par le remords même : on n'est point alors inaccessible à la pitié; c'est au contraire parce qu'elle déchire qu'on la repousse avec humeur et souvent avec dureté. Quoi ! dit enfin la duchesse d'une voix concentrée, je ne vous ai point aimé?..... — Non, je n'ai jamais pu triompher de vos scrupules.... — Il est vrai que mes principes m'étoient plus chers que ma vie, et je vous les ai

sacrifiés... — Jamais vous n'avez eu d'amour. — Je me suis donc vendue par ambition ? Ce mot, dans la bouche d'une personne si noble et si désintéressée, déconcerta le roi ; mais on ne pouvoit le confondre sans l'irriter. Non, reprit-il, l'ambition ne sauroit dominer les caractères sans énergie. — Par cette maxime, vous flattez-vous d'excuser la vile, l'insatiable avidité de celle que vous me préférez !... — Madame de Montespan a mérité mon attachement par une passion véritable... — Plus tendre que la mienne ? — Mille fois plus réelle. — Ingrat ! s'écria la duchesse, pouvez-vous préférer ce mensonge inhumain, que tous vos souvenirs désavouent ? Voulez-vous donc me ravir toute consolation ?... Déshonorée à tous les yeux, privée de votre amour, je n'étois pas encore dépouillée de tout ; du moins je pensois qu'il ne vous étoit pas possible de comparer les sentimens d'une autre aux miens, et maintenant vous avez la cruauté de me dire que M<sup>me</sup>. de Montespan sait mieux aimer que moi ! Tous ces sacrifices que

je vous ai faits sont donc perdus?... C'est donc, à vos yeux, par insensibilité, que j'ai consenti à recevoir chez moi la femme qui m'a trahie? Ses hauteurs, son arrogance, ses caprices que j'ai supportés avec tant de douceur, vous ne m'en saviez donc aucun gré? J'ai vaincu ma haine, réprimé mes ressentimens, dévoré ma jalousie, caché ma douleur et mon amour, sans exciter votre reconnoissance ou votre compassion. Vertu, réputation, amour-propre, fierté, repos, je vous ai tout immolé, et voilà le prix que j'en reçois!... Ah! ne valoit-il pas mieux me chasser, m'exiler! Au fond d'un désert, j'aurois pleuré sans contrainte, et je me dirois encore: Il cherche en vain dans une autre le sentiment que j'ai pour lui! Quoi! ce sentiment si profond et si tendre n'a pas même suffi pour vous apprendre à connoître l'amour? Vous pouvez être satisfait d'un cœur dont l'ambition et la vanité sont les passions dominantes? Vous n'avez pu perdre le souvenir de ma tendresse, sans oublier aussi comme on aime... Ah! jamais, jamais

ma rivale ne vous le rappellera !... A ces reproches si fondés , le roi ne répondit que vaguement , et avec un froid laconisme ; il avoit trop de torts pour s'attendrir. Cet entretien l'embarassoit cruellement. Il le termina avec une sorte d'autorité , en priant la duchesse de lui épargner à l'avenir des scènes inutiles autant qu'affligeantes. Oui , répondit l'infortunée en essuyant ses larmes , je garderai désormais un éternel silence , je n'ai plus rien à vous dire.

Cette dernière injustice du roi fit sur l'esprit de madame de la Vallière une impression que rien encore n'avoit pu produire. On ne s'affranchit pas en un moment d'un sentiment auquel on se livre sans réserve depuis dix ans ; mais lorsqu'il n'est payé que par l'ingratitude , il vient un terme où le cœur enfin révolté en reconnoît toute la folie , et c'est un commencement de guérison. Pour la première fois la duchesse forma un projet bien plus courageux encore que celui de fuir ; elle se promit d'essayer de bannir de son cœur un amour si funeste : elle avoit tant souffert de sa sensibilité ,

elle étoit parvenue à un tel excès de malheur , que pour se former l'idée d'une parfaite félicité sur la terre , elle ne pouvoit plus imaginer qu'une indifférence absolue. Il y avoit plus de vérité dans cette pensée que dans celle qui nous persuade qu'un sentiment passionné peut seul procurer le bonheur ; mais de quelle force on a besoin pour arracher de son ame une passion violente qui n'est plus partagée !..... Il faut repousser l'espérance qui renaît si facilement quand on aime ; il faut rouvrir soi-même toutes les plaies de son cœur , en se rappelant , pour se guérir , tout ce qu'on voudroit pouvoir oublier. Il faut se dépouiller de toute prévention , renoncer à l'indulgence , et juger avec rigueur les procédés et les actions qu'on avoit toujours interprétés favorablement. Il faut enfin rompre toutes ses habitudes et se dévouer pendant long-temps à ne penser qu'à ce qui désespère , à n'agir qu'avec effort et contre toutes ses inclinations. Voilà tout ce qu'il en coûte pour recouvrer la raison ; combien il est moins pénible de la conserver toujours !



Madame de la Vallière se retraçoit avec amertume tous les procédés inexcusables du roi ; elle pensoit alors qu'il lui seroit possible de se détacher de lui ; mais comment y parvenir quand elle le voyoit plus admiré , plus digne de l'être que jamais ? Tout l'entretenoit de sa gloire : ces arts qu'elle aimoit , la peinture , la musique , la poésie , lui devoient tout leur éclat ; il en étoit en quelque sorte le créateur ; on ne pouvoit plus faire un pas à Versailles , à Marly , à Paris , sans trouver l'empreinte de sa grandeur , de son goût et de sa magnificence. Versailles étaloit toutes ses merveilles ; son salon et sa galerie superbe s'ennoblissoient encòre par les trophées de nos victoires (1). Les délicieux bosquets de Marly se formoient , la mécanique venoit de produire un chef-d'œuvre pour les arroser et pour les embellir (2). Le talent de le Nôtre , animé par la protection de Louis , donnoit à

---

(1) Peintures de Lemoine et de Lebrun.

(2) La machine de Marly.

la capitale un jardin majestueux ; la religion bénissoit Louis dans ces temples qu'il avoit reconstruits , ou réparés , ou enrichis ; graces à ses bienfaits les sciences pouvoient se perfectionner ; on venoit d'achever l'Observatoire ; et tandis qu'on posoit les fondemens des Invalides , l'architecture préparoit un palais digne d'être habité par les chefs de la Nation française. La colonnade du Louvre s'élevoit ; le génie puissant qui présidoit à ce règne vivifioit tout à la fois. Il illustroit la France d'un bout à l'autre. Il avoit rétabli la discipline militaire , il inspiroit Vauban pour défendre et pour garantir nos conquêtes ; il faisoit fleurir l'agriculture et le commerce en creusant d'immenses canaux , en formant de nouvelles routes et en peuplant les ateliers de Tours et de Lyon ; il fondeoit des colonies et créoit une marine redoutable ; enfin il polissoit les mœurs , il donnoit de l'élégance aux manières , du charme à la société , et il fixoit à jamais la langue qui servoit à célébrer tous ces prodiges et qui devoit devenir universelle.

Comment la duchesse pouvoit-elle se refroidir pour celui qui faisoit tant de choses miraculeuses ?... Sans cesse l'enthousiasme public détruisoit en elle l'ouvrage si pénible de la raison. Ah ! disoit-elle , sans doute il a des torts avec moi , mais je suis française , puis-je cesser de l'adorer ?... Cependant quelquefois elle se persuadoit qu'elle l'aimoit moins , elle s'en applaudissoit ; mais un regard de Louis , un mot qu'elle interprétoit à son gré , lui rendoient toute sa sensibilité naturelle : alors elle se livroit au plus doux attendrissement , comme si elle eût fait une découverte heureuse , et ces illusions passagères ne servoient ensuite qu'à lui faire sentir avec plus d'amertume les plus justes sujets de mécontentement et de douleur. Elle connut enfin tous les tourmens de la jalousie ; non-seulement sa rivale étoit adorée , mais Louis ne croyoit être aimé passionnément que par elle !..... Madame de Montespan usurpoit à la fois le cœur de Louis et sa reconnoissance ?..... Quelles réflexions déchirantes , quel

cuisant repentir cette pensée devoit inspirer !

Le roi en cessant d'aimer M<sup>me</sup>. de la Vallière n'avoit rien perdu de l'ascendant que l'amour lui donnoit sur elle. Il conservoit sur son cœur et sur son esprit tous ses anciens droits , et son indifférence même sembloit lui en assurer de nouveaux. La duchesse n'avoit plus la confiance qu'inspire la certitude de plaire , cette douce égalité qu'un attachement réciproque établit toujours n'existoit plus entre elle et le roi ; elle mesuroit douloureusement , et pour la première fois , la distance énorme qui la séparoit de Louis. Son respect pour ce rang suprême qui n'avoit été jusqu'alors que de l'admiration et de l'enthousiasme , n'étoit plus maintenant pour elle qu'une sorte d'abaissement ; le roi , sans le vouloir , changeoit insensiblement de ton avec elle ; la duchesse intimidée , et sur-tout découragée par le malheur , se laissoit dominer par la crainte et par l'humiliation. Et rien ne sauroit ranimer la fierté d'une grande ame lorsque , pénétrée de

repentir, elle subit la punition d'une faute irréparable. Plus on a des sentimens élevés, plus on est abattu dans les peines, suites inévitables des penchans criminels. La force alors seroit une vile insouciance ou de l'effronterie. Le châtiement retrace l'égarement, et il est un opprobre de plus ; il n'appartient qu'à l'innocence et à la vertu de s'élever et de briller dans le malheur ; elles seules peuvent donner de la dignité à l'infortune. Mais le vice dépouillé de l'illusion des succès rentre dans la poussière ; les revers achèvent de le flétrir à tous les yeux, et le dernier degré de mépris se joint toujours à l'humiliante pitié qu'il inspire.

Louis se disposant à faire un voyage dans ses nouvelles conquêtes vers Dunkerque et vers Lille, en confia les motifs à la duchesse ; cette preuve d'estime la transporta de joie ; rien ne dédommage de l'amour comme la confiance, c'est un sentiment à part et qui peut encore être exclusif, il est possible de se flatter qu'une rivale préférée ne l'obtient pas.... Louis vouloit détacher l'Angleterre de la Hol-

lande; Madame étoit chargée secrètement de cette négociation, dont le voyage du roi couvroit le mystère. La pompe et la magnificence des anciens rois d'Asie n'approchoient pas de l'éclat de ce voyage; trente mille hommes précédèrent ou suivirent la marche du roi; les uns destinés à renforcer les garnisons, les autres à escorter la famille royale, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menant avec lui la reine, les princesses et les plus belles personnes de la cour, la duchesse de la Vallière et la marquise de Montespan furent de ce nombre. Le roi répandoit par-tout des libéralités excessives; l'or et les pierreries étoient prodigués à quiconque avoit le moindre prétexte pour lui parler. Madame s'embarqua à Calais; Charles II son frère l'attendoit à Cantorbéry. Au milieu des fêtes de cette entrevue, la princesse eut la gloire de conclure le traité, qu'elle rapporta signé (1). Elle retourna triomphante à St.-Cloud. Dans la fleur encore de la jeunesse

---

(1) Siècle de Louis XIV.

et de la beauté , parvenue au plus haut point de la faveur , occupant la seconde place d'un puissant empire , elle envisageoit une longue carrière , aussi éclatante , aussi fortunée qu'illustre , et elle ne voyoit pas la tombe entr'ouverte , où tant d'espérances , en apparence si fondées , alloient pour jamais s'engloutir !... Un mal subit la réduit tout-à-coup à l'extrémité. Elle ne s'abuse point sur son état ; elle sent qu'il faut mourir et dans quelques heures , et s'arrachant avec courage à toutes les illusions qui l'environnent , elle se jette toute entière dans les bras de la religion. Le roi accourt ; la duchesse de la Vallière épouvantée , saisie de douleur et d'effroi , se rend aussi à Saint-Cloud. Elle entre dans l'appartement de Madame ; elle voit cette princesse , belle encore , mais pâle , mourante , échevelée , sur son lit de mort , s'appuyant sur le sein de madame de la Fayette en pleurs , et tenant sur sa poitrine un crucifix qu'elle regardoit fixement... Bossuet étoit debout au chevet de son lit... Toute la majesté de la reli-

gion sembloit répandue sur la figure imposante de ce prélat auguste , et il ne parloit pas !... On attendoit en silence et avec saisissement l'exhortation qu'il méditoit et qu'il alloit faire. La chambre étoit remplie des amis de Madame et des personnes attachées à son service..... Tout-à-coup on tressaille , et l'on tombe à genoux : Bossuet prend la parole !... « Qu'est-ce que notre être , s'écrie-t-il , » pensons-y bien , Chrétiens , qu'est-ce » que notre être ? Dites-le-nous , ô mort ! » car les hommes trop superbes ne m'en » croiroient pas... O éternel roi des siècles , votre être , éternellement immuable , ni ne s'écoule , ni ne se change , » ni ne se mesure ; *et voici que vous » avez fait mes jours mesurables , et ma » substance n'est rien devant vous* (1). » O Dieu ! encore une fois , que sommes-nous ! Si je jette la vue devant » moi , quel espace infini où je ne suis » pas ; si je la retourne en arrière , quelle » suite effroyable où je ne suis plus !

---

(1) Pseaume 58.



» et que j'occupe peu de place dans cet  
 » abîme immense des temps !... Je suis  
 » emporté si rapidement , qu'il me sem-  
 » ble que tout me fuit et tout m'échappe !  
 » Tout fuit en effet ! Et tandis que nous  
 » sommes ici rassemblés , et que nous  
 » croyons être immobiles, chacun avan-  
 » ce son chemin , chacun s'éloigne , sans  
 » y penser , de tous les objets de ses af-  
 » fections terrestres , puisque chacun  
 » marche insensiblement à la dernière  
 » séparation.... (1) ».

A cette image si vive et si frappante ,  
 madame de la Vallière frémit , en por-  
 tant sur le roi des yeux baignés de pleurs !  
 Son ame fut si fortement ébranlée ,  
 qu'elle se hâta de se retirer dans une  
 pièce voisine , ne pouvant plus comman-  
 der à son émotion. Elle entra dans le ca-  
 binet de toilette de Madame. Dieu ! dit-  
 elle en tombant sur une chaise , quel ta-  
 bleau !..... Cette princesse si belle , si  
 jeune , si brillante hier et ce matin en-  
 core , elle se meurt , elle va disparaître

---

(1) Sermon de Bossuet.

pour jamais !... En disant ces paroles , la duchesse , jeta les yeux sur une toilette élégante placée vis-à-vis d'elle : Hélas ! poursuivit-elle , il n'y a que peu d'heures que cette glace a réfléchi ce visage aimable , où brilloit encore toute la fraîcheur de la jeunesse et de la santé ! ce visage maintenant couvert des ombres de la mort !... Et ces fleurs préparées pour la parer ce soir , malgré leur fragilité , dureront plus que sa vie !... A ces mots , la duchesse essuya ses yeux baignés de larmes ; et ses regards se reportant sur la toilette , elle y apperçut un petit billet cacheté à son adresse : elle frissonne , et déploie cet écrit daté du matin même , et dans lequel Madame lui recommandoit de ne pas oublier de se rendre le soir à Saint-Cloud à la fête qu'elle comptoit donner. O quelle fête ! s'écria la duchesse ; qu'y verra-t-on , grand Dieu ? Au lieu d'une illumination brillante , des cierges mortuaires !... dans la salle préparée pour la danse , un cercueil !... au lieu d'un bal , des funérailles !... Le billet de Madame finissoit par ces mots :

*Venez de bonne heure , vous me trouverez seule ; j'ai des projets importans dont je suis vivement occupée , je voudrois vous en faire part.* Ah ! reprit la duchesse , des *projets !.....* Quelle folie d'en former pour la soirée même du jour où l'on existe encore dans tout l'éclat de la jeunesse !..... Infortunée princesse ! que ces *projets importans* pour toi ce matin , te paroissent frivoles maintenant , et peut-être coupables à l'aspect de l'éternité !.... Dans ce moment on vint avertir la duchesse que Madame alloit recevoir l'extrême-onction. La duchesse rentra dans la chambre ; elle entendit encore parler Bossuet ; et le cœur et l'esprit également frappés et touchés , elle quitta St.-Cloud , poursuivie par des réflexions salutaires , qui devoient bientôt produire en elle une étonnante révolution.

Madame expira à cinq heures du matin ; la duchesse entendit la sublime oraison funèbre de cette princesse , prononcée par Bossuet. Son enthousiasme pour cet incomparable orateur l'engagea à suivre ses sermons ; elle ne pouvoit se

lasser d'admirer avec quel courage et quelle éloquence il osoit parler devant le roi contre la guerre et les conquêtes, et devant les courtisans contre l'orgueil et l'ambition. Un jour elle ne put s'empêcher de tressaillir lorsqu'elle l'entendit s'écrier : *Oui, oui, je viendrai à vous, ô pécheurs, avec toute la force, toute la lumière, toute l'autorité de l'Evangile....* (1). Elle redoubla d'attention, mais elle écoutoit en tremblant.... Son cœur s'émut et palpita lorsqu'il prononça ces paroles :

« Une lumière soudaine et pénétrante  
 » brille aux yeux de Magdelaine ; une  
 » flamme toute pure et toute céleste com-  
 » mence à s'allumer dans son cœur ; une  
 » voix s'élève au fond de son ame, qui  
 » l'appelle, par plusieurs cris redoublés,  
 » aux regrets, à la pénitence (2) ». A ces  
 mots la duchesse joignit les mains, leva  
 les yeux au ciel, et ses larmes coulèrent !...  
 Rentrée chez elle, et méditant sur ce pas-

---

(1) Sermon de Bossuet.

(2) *Idem.*

sage : O lumière éclatante et terrible ,  
s'écria-t-elle , je ne fermerai plus les yeux  
pour ne pas te voir ! O voix divine trop  
long-temps méprisée.... parle..... je t'é-  
coute enfin !... Ah ! je sais trop quel sacri-  
fice tu vas me prescrire ! mais je ne puis  
cesser d'aimer sans un prodige ; je te le  
demande , ô Dieu de bonté ! puisque ta  
puissance est sans bornes. Arrache de  
mon cœur cet amour coupable qui l'agite  
et qui le déchire ; la fierté , la raison ,  
l'ingratitude même ne peuvent en triom-  
pher ; les peines les plus amères ne sau-  
roient m'inspirer le courage de m'affran-  
chir ; je me suis accoutumée à la douleur ;  
on sait souffrir quand on aime avec pas-  
sion depuis si long-temps !.... Il me faut  
une force surnaturelle pour reprendre  
de l'empire sur moi-même. Ah ! s'il est  
nécessaire d'en avoir pour quitter la vie,  
en faut-il moins pour se détacher de l'ob-  
jet auquel on avoit consacré son exis-  
tence ? Quoi ! je pourrois le voir sans  
émotion , ce héros qui fait le bonheur et  
la gloire de ma patrie ; je pourrois l'en-

tendre louer sans trouble , m'éloigner de lui sans désespoir ; je pourrois consentir qu'un autre cœur fût plus tendre pour lui que le mien !.... Révolution incompréhensible ! Ah ! la religion seule pourra la produire !...

Peu de temps après la mort de Madame , le roi fit la conquête d'une partie de la Hollande. Parvenu au comble de la gloire et de la prospérité , Louis XIV venoit de recevoir le surnom de Grand. Quelques jours avant son retour à Versailles , la duchesse de la Vallière fut invitée , par la maréchale de Bellefonds , à se rendre à Paris , pour y assister à la profession de sa fille aînée , qui devoit , le lendemain , prononcer ses vœux dans le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Ce renoncement au monde , ce dédain magnanime de la fortune et des grandeurs , n'étoit pas rare dans ce temps , et même parmi les jeunes personnes de la plus haute naissance ; alors on rassembloit ses amis et tous ses parens , qui ne manquoient jamais de se

réunir à ces solennités, que la piété rendoit si intéressantes (1). La duchesse fut coucher à Paris chez la maréchale de Bellefonds ; sans aimer davantage cette dernière, elle se plaisoit depuis quelque temps dans une famille dont le chef étoit l'homme de la cour le plus vertueux. Le maréchal de Bellefonds joignoit à une piété parfaite de grands talens militaires, et un esprit supérieur ; comme tous les gens éclairés et religieux, il avoit des principes austères, inflexibles, et une indulgence inépuisable ; il connoissoit la situation de la duchesse, et touché de ses qualités naturelles, de sa douceur et même de cette passion coupable qui lui causoit tant de peines, il la plaignoit, et depuis la faveur éclatante de sa rivale, il lui rendoit beaucoup de soins ; la duchesse l'estimoit profondément ; elle se sentoit disposée dès lors à lui accorder toute sa confiance. Menée par la maréchale, elle se rendit aux Carmélites ; elle ne connoissoit pas ce couvent, elle le

---

(1) Le maréchal avoit une sœur et une fille carmélites.

voyoit pour la première fois. On la conduisit d'abord dans l'église des religieuses. Elle aimoit mademoiselle de Bellefonds, qui, à vingt-deux ans, avec la dévotion la plus exaltée, avoit toutes les graces de son âge : la duchesse touchée et même troublée par l'idée de la cérémonie solennelle qui se préparoit, ne put entrer dans l'église sans une émotion qui devint extrême aussi-tôt qu'elle eut fait quelques pas..... A l'aspect du chœur des religieuses, un souvenir ancien, mais très-vif, vient se retracer à sa mémoire et frapper son imagination.... Elle pâlit, et croit reconnoître l'église qu'elle a vue jadis dans ce songe étonnant présent encore à sa pensée... Voilà de chaque côté le même nombre de stalles, voilà les ornemens gothiques de la boiserie, voilà les vitraux de couleur et la forme des croisées..... Mais la tribune mystérieuse doit être élevée et placée sur la porte..... La duchesse se retourne et la découvre !.... La grille en est entr'ouverte, et la duchesse éperdue s'attend à voir apparôître le fantôme ma-



jestueux qui, dans son rêve, lui présenta ce voile d'une blancheur éclatante !... Il lui semble qu'elle entend répéter ces paroles : *Tu ne trouveras qu'ici le repos et la tranquillité* !... Ce n'est plus pour elle une illusion, ou même une prédiction vague et confuse, c'est une invitation réelle et pressante, c'est le ciel qui se déclare et qui s'explique, c'est un ordre positif !... Il faut obéir !... L'idée d'un prodige élève, exalte son ame et la remplit d'enthousiasme ; mais elle n'en est pas moins oppressée par la pensée soudaine et terrible d'une éternelle séparation !... Elle éprouve tout le saisissement que pourroit causer l'approche d'une mort imprévue et certaine, dont l'horreur seroit adoucie par la foi la plus ardente et par toutes les consolations de la religion.... Elle se soumet avec conviction, avec transport, et néanmoins son cœur est déchiré... Dieu l'appelle tout-à-coup d'une voix impérieuse. L'instant fatal est arrivé... Elle n'a plus de doute, plus d'incertitudes, mais elle a tout son amour !... Elle s'arrête, et fixant sur la

tribune des yeux égarés et mouillés de pleurs : ô Dieu, s'écrie-t-elle, ce n'est point un sentiment affoibli que je dois t'immoler, c'est une passion plus vive que jamais que je te sacrifie... À ces mots ses genoux fléchissent, une pâleur effrayante se répand sur son visage, ses yeux se ferment, et elle paroît être aux derniers instans d'une pieuse, mais douloureuse agonie ; elle tombe évanouie dans les bras de la maréchale de Bellefonds (1). On la porte dans la salle de communauté, elle reprend ses sens, et tout son courage se ranime en voyant Melle. de Bellefonds, cette jeune personne intéressante, qui, sans avoir aucun sujet de repentir et de chagrin, alloit prononcer, avec tant de joie et de sérénité, un serment irrévocable !... La maréchale ne réfléchissoit jamais aux choses qu'elle ne comprenoit pas sur-le-champ ; elle se contentoit de les juger bizarres ou

---

(1) Elle crut en effet reconnoître l'église qu'elle avoit vue en songe. *Voyez l'abrégé de sa vie à la tête du discours de Bossuet.*

ridicules, et elle n'y pensoit plus. Elle avoit fait peu d'attention aux paroles extraordinaires que madame de la Vallière avoit proférées avant de perdre connoissance; mais les religieuses en étoient très-frappées; elles questionnoient vivement la maréchale, qui leur répondoit simplement que la duchesse étoit extrêmement *vaporeuse*. C'est ainsi qu'elle appeloit toutes les personnes sensibles ou romanesques.

L'heure fixée pour la cérémonie étant arrivée, on retourna à l'église; l'attention et l'attendrissement de la duchesse furent extrêmes, elle s'identifioit à celle qui renonçoit sans retour au monde, aux plaisirs, aux passions; son cœur battit avec violence quand mademoiselle de Bellefonds prononça ses vœux.... elle faisoit intérieurement le même serment!....

On ne prend point une résolution soudaine d'une telle importance sans éprouver le besoin d'ouvrir son cœur; on aime naturellement à confier une chose extraordinaire, c'est une jouissance de l'amour-propre qui reste encore alors

même que l'on renonce à toutes les autres. Madame de la Vallière choisit pour premier confident le maréchal de Bellefonds, qui lui conseilla de voir et de consulter Bossuet, ce qu'elle fit, mais secrètement. La candeur de madame de la Vallière étoit connue, Bossuet ne douta pas de sa sincérité. Cependant il lui vit tant de passion, tant de regrets déchirans, la résolution qu'elle prenoit étoit si surprenante avec de tels sentimens, qu'il crut devoir lui faire beaucoup d'objections; elle répondit à tout en pleurant, mais avec fermeté; et après une longue conversation, Bossuet n'exigea d'elle que de s'examiner et de réfléchir encore six mois en silence sans parler de son projet. Elle le promit et tint parole. Cette discrétion lui coûta beaucoup; elle brûloit d'instruire le roi de sa résolution, elle jouissoit d'avance de son étonnement, et de l'idée qu'elle recueillerait encore l'expression de quelques regrets et peut-être quelques larmes....

Plus silencieuse et plus humble que

jamais, la duchesse, bravée par madame de Montespan, négligée par le roi, supportoit avec une patience devenue sublime par ses motifs, l'indifférence du roi, les dédains, les hauteurs et les caprices insultans de sa rivale; sa douceur avoit pris un caractère de calme et de résignation qui lui donnoit l'air de l'insensibilité; on finit par croire impassibles ceux qui savent souffrir long-temps avec constance; on se dispense de la pitié, lorsqu'il faudroit y joindre l'étonnement et l'admiration. Il semble que nous exigeons que la compassion nous soit demandée; il faut l'implorer pour l'obtenir, on ne l'accorde qu'à ceux qui se plaignent. La religion donnoit à la duchesse un courage qui la surprenoit elle-même; son ame sensible et généreuse s'élevoit sans effort vers cet être suprême, source éternelle de bonté, d'amour et de clémence; son repentir plus vif que jamais, loin d'avoir de l'amertume, n'étoit plus qu'un sentiment consolateur, il l'assuroit de son pardon; elle jouissoit même des regrets involontaires de sa pas-

sion malheureuse, son sacrifice en avoit plus de prix ; elle supportoit avec calme les désagrémens et les peines de sa situation , elle alloit expier ses fautes , s'affranchir de la honte , et se soustraire à l'esclavage de la cour ; ne conservant plus d'espérances, elle n'avoit plus de jalousie ; et dégagée déjà des passions violentes , si l'amour l'attendrissoit encore , du moins son cœur n'étoit plus bouleversé par les mouvemens tumultueux de la haine et du ressentiment.

Un des heureux effets d'une piété vive et sincère est de nous délivrer des chagrins frivoles causés par l'ambition ou par la vanité toujours inquiète et susceptible. Quand on est désabusé des faux biens , presque tous les intérêts de la vie ont perdu leur importance, les mécomptes ne déconcertent point, les contrariétés n'ont plus de prise sur le caractère ; on possède la véritable philosophie. On ne sauroit s'agiter pour des bagatelles , on connoît toute la puérilité de l'orgueil, on n'a plus de vaines prétentions ; on est indulgent parce qu'on a sondé profondé-

ment son propre cœur, et qu'on s'applique chaque jour à se voir sans illusion, à se juger, non-seulement sans partialité, mais avec une extrême rigueur, (et qui de nous en s'examinant avec sévérité pourroit être intolérant pour les autres!) on est calme parce qu'on n'a plus d'incertitudes, qu'on est guidé par une règle invariable, animé par de grandes pensées, soutenu par des espérances sublimes; enfin, on jouit d'un bonheur inestimable, celui d'être toujours d'accord avec soi-même et de s'élancer vers le but de ses desirs avec l'assurance de l'atteindre. Heureuse carrière où l'émulation ne peut jamais produire la jalousie, où ceux qui nous surpassent, loin d'exciter notre envie, obtiennent de nous la plus tendre vénération! où l'on marche sans connoître les rivalités, suivi, admiré par les plus foibles, et constamment encouragé par les plus forts!.....

Les six mois de réflexion et de discrétion prescrits par Bossuet à madame de la Vallière s'écoulèrent pour elle dans tous les exercices de la piété la plus fervente.

Cependant elle y mettoit du mystère , car , ne voulant point encore dire son secret , elle auroit craint d'être accusée d'hypocrisie ; de toutes les humiliations attachées à de longs égaremens , la plus cruelle peut-être est de ne pouvoir quitter le vice sans être suspect de fausseté ; c'est pourquoi dans le retour à la vertu , les partis extrêmes ne pouvant laisser de doutes coûtent moins que les résolutions modérées. Madame de la Vallière auroit rougi si elle eût été surprise dans ses dévotions particulières , et elle éprouvoit la plus vive impatience de dire publiquement qu'elle alloit se faire carmélite. Ce moment arriva enfin. La duchesse un jour se trouvant seule avec Louis , se décida à lui parler , mais ce fut avec un trouble extrême ; elle n'avoit pas prévu l'embarras qu'elle éprouvoit , et son émotion s'en accrut. Louis l'écouta avec surprise , il parut s'attendrir , et la duchesse fondit en larmes ; alors le roi combattit un dessein si extraordinaire , mais avec une foiblesse d'expression qui sécha promptement les pleurs de madame



de la Vallière ; elle répondit d'un ton ferme que son parti étoit pris depuis longtemps et d'une manière inébranlable ; le roi réfléchit un moment , et reprenant la parole , il conjura la duchesse de choisir du moins un couvent moins austère , et il lui offrit la plus riche abbaye de France... (1). Ah ! s'écria la duchesse , comment pourrois-je conduire les autres , après m'être perdue moi-même !.... (2). Hélas ! poursuivit-elle , en me donnant à vous , l'ambition ne me décida pas , l'avez-vous donc oublié ?... et je pourrois , en renonçant à vous , concevoir des idées de vaine gloire et de domination !.... Le roi n'insista plus , mais il exigea formellement de la duchesse la promesse de rester encore une année à la cour. Elle fut obligée (quoiqu'à regret ) de céder à une autorité qu'elle n'avoit jamais su combattre. Mais dès le jour même , ne craignant point de s'engager de manière à ne pouvoir

---

(1) Historique.

(2) Ses propres paroles.

plus se rétracter sans se couvrir de ridicule, elle annonça publiquement sa retraite et le dessein irrévocable d'entrer aux Carmélites. A l'exception du maréchal de Bellefonds, tous ses amis s'affligèrent, et mirent tout en usage pour ébranler sa résolution. Ce fut pour la duchesse un sujet continuel d'impatience de s'entendre répéter sans cesse, comme des conseils lumineux, tous les lieux communs que l'on peut débiter contre la vie religieuse; la duchesse avoit beau répondre que, décidée depuis plus de six mois à consommer ce sacrifice, elle avoit dû faire toutes les réflexions qu'on lui présentoit. Le zèle de l'amitié ne lui épargnoit aucune des trivialités que l'on peut dire sur ce sujet; elle fut obligée de supporter l'ennui d'entendre en particulier chaque ami et beaucoup de gens indifférens combattre sa vocation par les mêmes argumens, et presque toujours dans les mêmes termes. Benserade accourut à Versailles, uniquement pour s'entretenir avec madame de la Vallière sur un projet dont il étoit vi-

vement effrayé. Il dit, entr'autres choses, à la duchesse que, sans prendre un semblable engagement, elle pouvoit vivre avec autant de régularité que dans un couvent, et qu'elle devoit rester dans le monde pour l'édifier. Ah ! répondit-elle, après le scandale de ma vie, ce seroit à moi une horrible présomption de me croire propre à édifier les autres !..(1).

La conversion de M<sup>me</sup>. de la Vallière intéressa tout le monde à Paris, et fit peu de sensation à la cour, parce qu'en général on n'y crut pas : les uns dirent simplement qu'elle n'auroit jamais le courage de faire à vingt-huit ans un tel sacrifice ; les autres prétendirent qu'elle n'annonçoit une si étrange résolution que pour attendrir le roi et dans l'espoir de ranimer ses premiers sentimens : ce fut l'opinion secrète de madame de Montespan ; mais elle se garda bien de la montrer ; elle eut l'air de croire parfaitement dans cette occasion à la sincérité d'une rivale qu'elle craignoit encore,

---

(1) Elle fit en effet cette réponse.

afin d'accoutumer le roi à cette idée , et afin de rendre plus difficile ou du moins ridicule la rétractation de madame de la Vallière.

Cependant la duchesse , insensible à tous les discours des courtisans , puisoit chaque jour de nouvelles forces dans les entretiens de Bossuet ; quelle impression les exhortations sublimes de ce grand homme devoient produire sur cette ame noble , sensible , et si bien préparée par des remords si pressans et par tant de peines !... La duchesse écoutoit avec avidité cette voix puissante qui , tant de fois , encouragea la vertu , fit trembler le vice et foudroya l'impiété ; cette voix , organe auguste de la vérité qu'on n'entendit jamais sans fruit ou sans étonnement ! Madame de la Vallière se laissoit guider entièrement par ses conseils et par ceux du maréchal de Bellefonds. Elle écrivoit tous les soirs à ce dernier lorsqu'il étoit à Paris ; l'une de ces lettres se terminoit ainsi :

« Dieu est si bon qu'il me donne de  
» mille manières des consolations infi-

» nies , et chaque moment m'enflamme  
» si fortement de son amour , que main-  
» tenant je brûle du desir de me donner  
» à lui sans réserve ! Quelles graces ! et  
» par où les ai-je méritées !... Ah ! sans  
» doute , ce dévoûment entier qu'il exige  
» de moi ne sauroit suffire pour recon-  
» noître ses faveurs et pour réparer mes  
» offenses ! je sens pourtant que , malgré  
» l'énormité de mes fautes , l'amour a  
» plus de part à mon sacrifice que l'obli-  
» gation que j'ai de faire pénitence (1) ».

Madame de la Vallière menoit , depuis plusieurs années , un genre de vie si solitaire , que , sans rien faire de singulier , elle pouvoit consacrer presque toutes les journées à la méditation et à la piété. Cependant elle alloit toujours de temps en temps à la cour. Un matin , le roi partant pour la chasse avec beaucoup de monde , passa devant l'hô-

---

(1) Lettre historique à laquelle on n'a rien changé. Voyez la vie de madame de la Vallière , qui précède le discours de Bossuet sur sa profession.

tel de Biron, et, s'y arrêtant, fit proposer à la duchesse de descendre et de suivre la chasse qui ne devoit durer que le temps d'une promenade; la duchesse y consentit, et montant avec distraction dans la première voiture qui se présenta, elle se trouva dans une petite gondole tête à tête avec madame Scarron, et elle apperçut devant elle le roi et madame de Montespan dans une calèche.....(1). Elle eut besoin dans ce moment de toute l'humilité chrétienne pour supporter une semblable situation; il étoit étrange pour elle de se voir en public à la suite du roi et de sa maîtresse, reléguée avec une personne subalterne alors et confidente de madame de Montespan... La duchesse étoit loin de se douter que cette femme obscure, protégée par sa rivale, devoit un jour la venger et régner légitimement sur la France!....

Madame de la Vallière gardoit le silence; madame Scarron prit la parole,

---

(1) Historique. Voyez *Mémoires de Maintenon*.

et parla avec tant de grace et d'agrément qu'elle tira la duchesse de sa rêverie, et parvint même à l'intéresser; bientôt la conversation tomba sur la retraite projetée de madame de la Vallière, et madame Scarron désapprouva sur-tout le choix du couvent des Carmélites. Comment pourrez-vous, lui dit-elle, vous accoutumer à de telles austérités? Ah! madame, répondit la duchesse, en lui montrant la calèche du roi, si j'y trouve quelques peines, je n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que ces deux personnes m'ont fait souffrir (1)!

Cependant la comtesse de Thémine, cette amie fidèle de madame de la Vallière, lui écrivit pour la conjurer de préférer au couvent des Carmélites une retraite en Touraine; elle ajoutoit que, sous peu de mois, elle iroit la retrouver avec l'espoir de l'emmenner avec elle. Madame de la Vallière fit la réponse suivante :

« Votre amitié n'envisage que la ri-

---

(1) Mémoires de Maintenon.

» gueur de mon sacrifice ; elle n'en voit  
» ni les consolations ni les avantages.  
» Ah ! que m'importe de quitter le monde  
» que je n'ai jamais aimé, et de renon-  
» cer à de vains amusemens qui me fati-  
» guent ? Je me consacre à l'obscurité ;  
» mais combien ne dois-je pas haïr la  
» célébrité, elle fait ma honte, elle m'ac-  
» cable de douleur !... Quel mérite puis-  
» je avoir en embrassant la pauvreté ; j'ai  
» toujours méprisé le faste et les riches-  
» ses ? Avant même que la religion eût  
» achevé de m'éclairer, ma situation et  
» mes égaremens ont dû me préserver  
» de l'enivrement des faux biens : l'éclat,  
» la fortune, les honneurs, ne furent  
» pour moi que des flétrissures ! Au sein  
» de l'opulence et des grandeurs humai-  
» nes, je soupirois après l'oubli, j'enviois  
» l'humble médiocrité !... Je ne fais donc  
» qu'un seul sacrifice ; il est immense,  
» il est vrai, je quitte pour jamais ce  
» que j'aime !... jugez par cet effort de la  
» puissance du sentiment qui me déter-  
» mine !... La seule raison me prescrivait  
» de me détacher.... Je ne suis plus ai-



» mée!.... Mais après avoir triomphé  
» d'une telle passion, que deviendrait-  
» on sans piété?... Quelle triste victoire,  
» s'il falloit n'y gagner qu'une insipide  
» indifférence!.... Ah! ce cœur si sen-  
» sible peut donc enfin, sans égarement,  
» aimer sans mesure et se fixer avec sécu-  
» rité!... O quel repos on trouve dans un  
» grand sentiment, auquel on peut se  
» livrer avec toute la vivacité de son ima-  
» gination et toute l'énergie de son ame!  
» que mes rêveries sont délicieuses! et  
» la réflexion n'en sauroit détruire la  
» douceur!.... Rien n'est illusoire dans  
» la vertu, tout est réel, tout est du-  
» rable dans le bonheur qu'elle procure:  
» ses biens et ses plaisirs ne s'épuisent  
» point, l'habitude et la persévérance  
» en doublent le prix, parce qu'elles  
» en augmentent le mérite..... Oui, la  
» religion seule peut adoucir l'amer-  
» tune ou l'horreur des plus cruels sou-  
» venirs! Elle efface le passé, elle em-  
» bellit le présent, elle enchante l'ave-  
» nir!.... L'avenir! je ne l'envisageois  
» qu'avec terreur! grace au ciel, il n'est

» plus redoutable pour moi ! j'ai déchiré  
» le voile funèbre qui me le cachoit ; je  
» le vois , je le contemple avec délices ;  
» tous mes desirs et mon cœur s'élancent  
» vers lui : mais je jouis du temps qui  
» me sépare de l'éternité ; je me pré-  
» pare un destin glorieux, immortel !....  
» Grands de la terre, victimes infor-  
» tunées du temps qui vous dévore,  
» agitez-vous, tourmentez-vous pour  
» les frivoles intérêts d'un moment, loin  
» de vous envier, je vous plains ! En  
» poursuivant avec ardeur tant de biens  
» imaginaires, vous courez aussi d'un  
» pas rapide vers la tombe, elle est en-  
» tr'ouverte devant vous, en vain vous  
» détournez les yeux, vous l'entrevoiez  
» en dépit des erreurs qui vous sédui-  
» sent ; et cet objet inévitable n'offre à  
» vos regards qu'un abîme !... Pour moi,  
» malgré la foiblesse d'un sexe timide,  
» je puis fixer sur la mort un œil intré-  
» pide et calme ; que dis-je ! elle est cha-  
» que jour le sujet de mes plus douces mé-  
» ditations ; je verrai s'évanouir le songe  
» de la jeunesse, comme on voit finir un

» jour orageux; pour l'ame religieuse,  
» la vieillesse pesante n'est qu'une nuit  
» paisible, suivie d'un réveil enchan-  
» teur!.... Vous me dites, mon amie,  
» que je devrois rester libre et mener le  
» genre de vie d'une récluse, vous ajou-  
» tez qu'alors je pourrois faire beaucoup  
» de bien. Ce projet seroit chimérique,  
» ou du moins l'exécution en seroit dif-  
» ficile et pénible; pour remplir avec  
» constance des devoirs austères, on a  
» sur-tout besoin d'exemples; quand  
» tout marche autour de nous d'un pas  
» égal, quand nous nous dirigeons tous  
» vers le même but, avec le même zèle,  
» nous ne sentons point notre propre fa-  
» tigue, nous rougirions de nous ralentir;  
» l'émulation soutient nos forces, elle en-  
» tretient l'ardeur de nos premiers mou-  
» vemens: hélas! l'exemple seul peut  
» nous entraîner vers le vice, quelle sera  
» donc sa puissance, lorsqu'il nous in-  
» vite à suivre la vertu?... Songez encore  
» qu'en embrassant la vie religieuse, je  
» puis être infiniment plus utile aux in-  
» fortunés qu'en restant dans le monde, .

» puisque , par le renoncement absolu de  
» tous mes biens , il m'est possible de leur  
» donner davantage. Quelle est donc  
» cette injuste et fausse idée sur les cloî-  
» tres, qui fait dire que ceux qui s'y ren-  
» ferment sont des êtres aussi complète-  
» ment inutiles qu'oisifs ? Est-ce aux gens  
» du monde à se récrier sur la perte du  
» temps ? eux qui ( même alors que leurs  
» mœurs sont innocentes ) le consomment  
» dans des amusemens si puérils ou si  
» dangereux ! Ah ! quand je serai reçue  
» dans ce saint asyle où je veux passer le  
» reste de mes jours , j'expierai à la fois  
» les fautes et l'oisiveté de ma vie pas-  
» sée ! Je n'abuserai plus des facultés de  
» mon esprit et de mon cœur , je ne pro-  
» fanerai plus ma sensibilité , je n'agirai  
» plus qu'avec un motif raisonnable ou  
» bienfaisant ; je n'aurai plus d'activité  
» que pour le bien !.... État respectable  
» où je serai forcée , pour me conformer  
» à la loi générale , de ne parler que pour  
» louer Dieu ou pour servir mes com-  
» pagnes , de ne travailler que pour les  
» autels ou pour les pauvres , de ne veil-

» ler que pour chanter les louanges de  
» l'Eternel ou pour soigner les malades !..  
» O mon Dieu ! c'est alors que je jouirai  
» de l'existence que je vous dois , j'em-  
» ploierai dignement tous vos dons et je  
» ne pourrai m'en en orgueillir ! Dans le  
» monde , la régularité chrétienne paroît  
» presque un prodige ; dans le cloître ,  
» elle n'est qu'un simple devoir ; c'est là  
» seulement qu'avec la perfection de la  
» conduite on peut conserver l'humilité.

» Vous vous étonnez que je puisse  
» renoncer au bonheur de vivre avec  
» mes enfans ; eh bien ! ma tendresse  
» même pour eux suffiroit seule pour  
» m'affermir dans ma résolution ! ils  
» ne rougiront point de leur mère , elle  
» aura tout réparé ! je vais mériter leur  
» estime ! mes erreurs ne corrompent  
» point ma fille , elle jugera de mes  
» regrets , de mes remords par mon  
» sacrifice ; je tire parti d'une grande  
» faute pour lui donner la plus frap-  
» pante des leçons ! En me consacrant  
» à Dieu j'acquerrai tous les droits de  
» la maternité ; indigne de guider ma

» fille en restant auprès d'elle, j'instrui-  
» rai sa jeunesse du fond de ma solitude ;  
» ce n'est qu'en rougissant que j'ose dans  
» ce palais lui parler de la vertu ! mais  
» il me sera permis de la recevoir dans  
» mon cloître, et là, dans ma cellule,  
» je lui tracerai ses devoirs avec force,  
» avec autorité. Aurois-je besoin de lui  
» dire, que l'amour et la pompe des  
» grandeurs ne consolent point de la  
» perte de l'innocence ? Cette grille qui  
» doit pour jamais me séparer du mon-  
» de, ce voile sacré qui va me cacher  
» à tous les yeux, seront plus persuasifs  
» que les plus éloquens discours. Assurée  
» qu'un jour je serai regrettée de ma  
» fille, il me semble que je l'aime mieux  
» encore et qu'elle m'appartient davan-  
» tage !.... Sans doute depuis six mois  
» je ne puis regarder mes enfans sans  
» être profondément attendrie !.....  
» Mais si le parti que je prends n'a-  
» voit rien de pénible, comment pour-  
» rois-je me réconcilier avec le ciel et  
» avec moi-même ? j'ai donné le plus  
» éclatant scandale, je dois à l'Europe

» entière l'exemple d'une grande expia-  
 » tion !.... Oui , je serai privée chaque  
 » jour du bonheur de voir ou d'attendre  
 » les objets de mon affection !.... Il en  
 » est un que je ne reverrai jamais !.....  
 » Son nom ne sortira plus de ma bou-  
 » che !... Il m'en coûtera peu de garder  
 » un silence éternel : que gagnerois-je  
 » à choisir un couvent moins austère ,  
 » n'y supporterois-je pas la même con-  
 » trainte ? m'y seroit-il permis de parler  
 » de lui ?.... Mais dans tous les instans  
 » je pourrai prier pour son bonheur et  
 » pour sa gloire , avec toute la ferveur  
 » d'une douce confiance !.... O que la  
 » charité chrétienne est consolante et  
 » sublime ! elle nous défend l'oubli ! et  
 » par le souvenir et les vœux elle nous  
 » unit encorè aux objets même dont la  
 » religion nous sépare !....

» Ne me plaignez donc point , mon  
 » amie ; songez aux maux dont ma re-  
 » traite me délivre , songez que l'ingrati-  
 » tudene me fera plus verser de larmes !...  
 » Ah ! c'étoit lorsque je n'avois nul em-  
 » pire sur moi-même que je méritois

» toute votre compassion. Combien l'a-  
» mour, les remords, la honte et la jalou-  
» sie m'ont fait souffrir ! qu'il m'étoit af-  
» freux de penser que tous ceux que je ré-  
» vérois, tous ceux dont j'ambitionnois  
» le suffrage, devoient me mépriser !...  
» Qu'il est doux de sortir d'un long abais-  
» sement, de reconquérir l'estime et  
» d'obtenir l'approbation de ceux qu'on  
» n'a jamais cessé d'admirer !... Hélas !  
» je dois jusqu'au tombeau gémir de mes  
» fautes, mais je ne suis plus dans la classe  
» des femmes méprisables, mon histoire  
» ne sera point une autorité pour le  
» vice, elle intéressera les cœurs sensi-  
» bles et vertueux, on y verra que la  
» foiblesse produit tous les genres de  
» peines, et que toutes les consolations,  
» une victoire glorieuse et la paix de  
» l'ame, sont les fruits heureux d'un  
» noble repentir. Adieu, mon amie. Ve-  
» nez, je vous attends avec impatience.  
» Quel plaisir j'éprouverai en vous re-  
» voyant ! je ne rougirai plus à vos yeux !  
» la suite de ma vie justifiera votre fidèle  
» amitié. Venez, non pour combattre un



» généreux dessein , mais au contraire ,  
» pour l'approuver et pour applaudir aux  
» sentimens qu'il rendent inébranlable ».

Cet écrit exprimoit avec simplicité la paix intérieure dont la duchesse commençoit à goûter le charme ; comme elle n'avoit dans sa conduite aucune espèce d'affectation , et qu'elle ne parloit plus de son dessein , on crut en général , au bout de quelques mois , qu'elle y avoit renoncé ; le roi même le pensa , et ce fut avec joie ; il apprécioit enfin une amie si parfaite. Depuis plusieurs mois différens événemens concouroient à l'éclairer sur le caractère de madame de Montespan ; il étoit refroidi pour elle ; il ne reprenoit point pour la duchesse les sentimens qu'il avoit eus ; un amour éteint ne se rallume point , mais le mécontentement que lui causoit madame de Montespan , en redoublant l'estime qu'il devoit à la duchesse , sembloit renouveler toute son amitié pour elle.

Cependant le temps s'écouloit , et madame de la Vallière vit enfin expirer le délai d'un an demandé par le roi. A l'ex-

ception de Bossuet et du maréchal de Bel-  
lefonds, personne au monde ne se dou-  
toit qu'elle fût à la veille de son départ....  
Elle fit en secret demander une audience  
particulière à la reine, et elle en reçut  
la permission de se rendre au château au  
déclin du jour : la duchesse, sachant  
que le roi ne viendrait pas chez elle dans  
la soirée, comptoit partir dans la nuit.  
On étoit au mois de mai. A neuf heures  
du soir, madame de la Vallière, vêtue  
d'une robe de bure noire, le visage cou-  
vert d'un voile, fut chercher, à pied, une  
chaise et des porteurs de place, et dans  
cet humble équipage elle se fit conduire  
au château. On l'introduisit chez la reine,  
et elle trouva cette princesse seule dans  
son cabinet. La duchesse en entrant re-  
lève son voile et découvre un visage  
inondé de larmes ; elle s'avance en chan-  
celant, et joignant les mains elle se jette  
à genoux devant la reine : Je viens, dit-  
elle, implorer un généreux pardon....  
Ah ! madame, ne me repoussez point !...  
dans quelques heures je serai pour jamais  
renfermée dans le couvent des Carméli-

tes !... A ces mots , la reine profondément attendrie , relève la duchesse et l'embrasse étroitement. Oh ! s'écria la duchesse , c'est de ce moment que je me crois véritablement réconciliée avec la vertu !... Comme elle prononçoit ces paroles , une porte s'ouvrit et le roi parut... Il reste immobile en voyant la duchesse de la Vallière dans les bras de la reine... il comprit que la reine recevoit un dernier adieu , cette pensée le fit tressaillir... Il voyoit la victime de sa séduction et de son inconstance prête à s'ensevelir pour jamais dans le cloître le plus austère.... et il la voyoit dans tout l'éclat encore de la jeunesse... (1). La duchesse avoit rougi en appercevant le roi ; ses larmes , le vif incarnat qui coloroit ses joues , le voile de crêpe et l'habit noir qui relevoit encore son éblouissante blancheur , tout , dans cet instant , donnoit à sa beauté un éclat surnaturel... En la contemplant , Louis prit son étonnement et son admiration pour des remords... il jura au fond de son

---

(1) Elle avoit vingt-huit ans.

ame de ne point la laisser partir , c'étoit obtenir sur elle une seconde victoire ; l'amour-propre eut peut-être autant de part à cette résolution soudaine que l'attendrissement et la pitié.

La duchesse ne put se défendre d'un mouvement de joie en appercevant le roi , qu'elle avoit cru ne revoir jamais ; elle jeta sur lui le plus tendre et le plus douloureux regard , mais aussi-tôt , appuyant sa bouche sur la main de la reine , et serrant fortement cette main contre son cœur : Adieu , madame , dit-elle d'un ton touchant et cependant assez ferme... A ces mots , elle s'inclina profondément , et elle sortit avec précipitation.

Cette apparition du roi avoit jeté dans l'ame de la duchesse un trouble involontaire que sa raison ne pouvoit surmonter ; elle rentra à l'hôtel de Biron ( il étoit dix heures du soir ) ; agitée , tremblante et sur-tout effrayée d'une émotion qu'elle se reprochoit vivement , elle cherchoit à se distraire en présidant elle-même aux préparatifs de son départ. Ses femmes et ses domestiques

instruits enfin de sa résolution , obéissent à ses ordres en pleurant , elle n'entendoit autour d'elle que des gémissemens , elle avoit beau répéter pour calmer leur douleur qu'elle leur avoit assuré à tous un sort heureux , la reconnoissance augmentoit les regrets , on ne lui répondoit que par des soupirs et par des sanglots , et la duchesse mêloit ses larmes à celles qu'elle faisoit répandre , charmée peut-être , en secret , d'avoir un prétexte de s'attendrir et de pleurer. A dix heures et demie on entend une voiture entrer dans la cour , et la porte étoit défendue !... Oh ! mon dieu , s'écrie la duchesse en pâlisant , voulez-vous que je subisse encore une cruelle épreuve !..... Ô daignez soutenir mon courage !... En disant ces paroles , elle se leva par un mouvement machinal , comme si elle eût voulu fuir ; dans cet instant , ses femmes se hâtèrent de sortir , on annonçoit le roi !... La duchesse retombe dans son fauteuil , Louis s'avance... mais ce n'étoit plus ce prince indifférent depuis si long-temps et si

froid encore la veille ; ses regards, son maintien, son expression, le son même de sa voix, tout étoit changé, tout en lui rappeloit à la duchesse un temps qu'elle vouloit oublier, tout lui retraçoit le charme auquel elle avoit cédé... Il étoit attendri, suppliant... il avoit toute la délicatesse, toute la douceur attrayante et timide que donnent l'incertitude et l'espérance... Il commença par déclarer qu'il n'avoit jamais accordé son consentement à un projet dont la seule idée lui faisoit horreur ; il ajoutoit qu'il avoit tout attendu de l'*amitié*, et d'un an de réflexions... Quittez-moi, poursuivit-il, abandonnez-moi, puisque vous ne pouvez trouver le repos qu'aux dépens de mon bonheur... je vous laisse la liberté de m'affliger et de faire le malheur de ma vie, mais je ne vous permettrai point de courir au vôtre ; choisissez une autre retraite, vivez loin de moi, mais restez libre... — Eh ! le pourrois-je ? m'est-il possible d'être à-la-fois séparée de vous et maîtresse de mes actions ?... — Eh ! pourquoi me fuir ?... — Je ne suis plus

à moi-même, j'ai juré de consommer mon sacrifice, et vous le savez, je ne trahis point mes sermens...—Ce serment est nul, il est barbare, il est impie, avez-vous donc le droit d'abrégér vos jours ? vous ne supporterez point un tel genre de vie...—Eh ! j'ai supporté sans mourir votre changement !...—Ah ! n'ayez pas la cruauté de me reprocher mes torts, cet instant de douleur et de crainte vous venge assez !...—Ces austérités qui vous effrayent n'ont plus rien de pénible pour moi, j'y suis accoutumée...—Comment ? — Venez vous en convaincre, daignez me suivre. A ces mots, la duchesse se lève, elle prend une clef attachée à sa ceinture, elle s'approche d'une petite porte, elle l'ouvre d'une main tremblante, et elle entre avec le roi dans un cabinet mystérieux qui présente aux yeux étonnés de Louis le triste aspect d'une cellule de Carmélite... On y voyoit pour tout ameublement un cercueil formant un lit, une chaise de paille, et une table d'un bois grossier, sur laquelle étoit posé un crucifix, une tête de mort,

une lampe et un livre d'évangiles !... A peine la duchesse eut-elle mis le pied dans cet humble sanctuaire de la religion formé par sa piété, qu'elle reprit tout son courage; il ne lui resta d'un attachement trop tendre encore, que la sensibilité, qui peut donner du prix à la victoire, et non la foiblesse qui la rend douteuse ou déchirante. Où me conduisez-vous ? s'écria le roi, pénétré des plus vifs sentimens de douleur, d'admiration et de pitié... Quoi ! ce seroit dans un lieu semblable que la plus intéressante de toutes les femmes passeroit le reste de ses jours ! Quoi ! tant de jeunesse, de charmes, de douceur et de vertus resteroient ensevelis dans cette affreuse solitude !... et j'en serois la cause !... voulez-vous donc, en me quittant, me laisser les remords des tyrans les plus impitoyables !... Ah ! reprit la duchesse, soyez sans remords, je suis heureuse, non de ce bonheur fugitif et fragile qu'on ne goûte qu'en tremblant, qui s'échappe avec rapidité, qui ne peut jamais renaître, et qui ne laisse au fond de l'ame que



des regrets amers et des flétrissures !.... mais d'un bonheur inaltérable et qui s'accroît avec le temps. Ah ! ce bonheur si pur, nul encore n'a pu le définir ! Avant-coureur des joies célestes, il est comme elles impossible à dépeindre ! il est le seul qui produise à-la-fois tous les transports de l'enthousiasme et toute la douceur d'un calme parfait !... Qui peut méconnoître l'essence de l'amour divin à ses effets surnaturels ! il exalte l'ame et il la repose, il l'enflamme et il en modère tous les mouvemens ; il la contente pleinement en excitant en elle un ardent desir qui ne peut être satisfait en cette vie ; il triomphe de la nature en donnant du charme aux objets les plus sombres et les plus terribles ! il embellit les déserts, il anéantit la mort ; rien n'est pour lui l'image de la destruction de notre être... Oui, tout ce qui m'entoure ici, loin de m'inspirer des idées lugubres, ne me parle que d'une heureuse immortalité !... et ce cercueil qui vous fait horreur, avec quel plaisir, depuis plus d'un an, je m'y repose chaque nuit !

l'affreux remords n'a jamais veillé sur cette couche, je vois les anges l'environner, je m'endors doucement sous l'abri de leurs ailes protectrices, et j'ai retrouvé le plus délicieux sommeil !....

Tandis que madame de la Vallière parloit avec toute l'énergie que peut donner un sentiment profond et sublime, le roi frappé d'étonnement l'écoutoit et la regardoit avec une espèce de ravissement inexprimable, jamais il ne l'avoit trouvée si belle, si noble et si touchante. O mon angélique amie, s'écria-t-il, ne m'abandonnez point ! Restez, pour donner à la cour l'exemple de toutes les vertus ; restez pour changer mon cœur et pour le purifier. Vous serez libre de vivre ici comme dans un cloître !.... Je ne vous demande qu'une amitié fraternelle, et je suis prêt à vous sacrifier le sentiment qui nous a désunis... Consentez à rester près de moi, et dans un quart-d'heure madame de Montespan recevra l'ordre de quitter la cour, sans retour et sans délai.... Parlez, dites un mot, et je vais avec transport et dans

cet instant même signer l'exil de votre ennemie... A cette offre inattendue la duchesse tressaille en regardant fixement le roi. Quoi ! dit-elle , vous consentiriez à vous séparer pour jamais de madame de Montespan ? Ah ! n'en doutez pas , reprit le roi , rien ne sauroit me coûter pour vous conserver !..... O mon Dieu ! s'écria la duchesse en se précipitant à genoux et en élevant ses bras vers le ciel : Mon Dieu ! c'est maintenant que je puis croire enfin que vous me pardonnez ! je puis vous offrir un digne sacrifice !... Ah ! poursuivit-elle , en tournant vers le roi un visage baigné de larmes , priez avec moi !... Que nos cœurs , jadis confondus ensemble par une passion coupable , se trouvent réunis par la vertu dans ce dernier adieu !... que j'emporte le doux souvenir de quelques instans d'une tendresse mutuelle , sans crime et sans foiblesse !... Priez avec moi !... que je puisse conserver jusqu'au tombeau cette pensée délicieuse : *Nos pleurs coulèrent en même temps , nos ames se répondirent et*

*s'élançèrent ensemble vers l'Éternel !...  
Ô priez avec moi !* Elle prononça ces paroles avec une douceur et une expression céleste ;... le roi ne put retenir ses pleurs ; il étoit debout , et l'excès de son attendrissement et de son émotion l'obligea de s'appuyer contre le mur , il mit ses deux mains sur son visage sans avoir la force de répondre ; la duchesse levant les yeux au ciel , avec l'action la plus pathétique : Dieu de bonté , dit-elle , je vous confie son bonheur ; que son trône qu'il a décoré de tout l'éclat de la gloire humaine , soit environné désormais de toute la majesté de la religion ; que sa grande ame , digne de vous connoître , s'élève jusqu'à vous ; qu'il devienne le soutien auguste et le défenseur de la foi ; qu'il sente enfin que ce qui est si grand , si consolant , si utile , ne sauroit être une illusion !... O souverain arbitre de nos destinées , veillez sur cet empire et sur le héros qui le gouverne... que la renommée de ses vertus et de ses succès parvienne encore jusqu'à moi ; que ce soit le seul bruit venu du monde qui puisse interrompre le

silence religieux des cloîtres ! O que je l'entende toujours , et je n'aurai rien perdu , je n'aurai rien à regretter !...

Après cette prière faite avec tant de ferveur , la duchesse ayant encore les mains jointes , resta quelques instans absorbée dans une profonde méditation ; ensuite essuyant ses pleurs , elle se releva , s'approcha du roi , et lui dit avec une voix enchanteresse , mais assurée : Il faut nous séparer ! Je vous laisse mes enfans , et je les quitte sans inquiétude !... Ne nous rappelons désormais nos erreurs que pour les déplorer !... mais gardons avec délices le ravissant souvenir de la sainte amitié qui préside à nos derniers adieux !... A ces mots Louis inondé de larmes , fléchit un genou devant elle , et saisissant une de ses mains : Laissez-moi , lui dit-il d'une voix entrecoupée par ses sanglots , laissez-moi rendre ce dernier hommage au seul objet que j'aie aimé !... Ah ! pour mon malheur éternel je n'ai su vous apprécier qu'au moment où je vous perds pour jamais !... je n'ai plus ni le droit , ni l'espoir de vous re-

tenir !... Il falloit à votre ame un sentiment céleste ; adieu ! remplissez votre destin sublime !... je vous admire trop pour vous plaindre , mais je suis accablé de regret et de douleur !... le ciel sera sans doute aux lieux que vous habiterez , vous y porterez la vertu , la sensibilité , vous y trouverez la paix !... et moi , privé de vous , je serai poursuivi d'un souvenir qui desséchera mon cœur en le déchirant : quel objet désormais pourra m'intéresser , me toucher ou me plaire !... Adieu ! vous partez , vous renoncez à tout , mais c'est moi seul que vous immolez !... En prononçant ces paroles , le roi appuya ses lèvres sur la main de la duchesse , ensuite s'élançant brusquement vers la porte il disparut !... Il traversa rapidement les appartemens en tenant son mouchoir sur ses yeux.... Arrivé au bas de l'escalier il s'arrêta , frappé de la pensée douloureuse qu'il ne reverroit jamais cette femme angélique dont il avoit bouleversé la destinée... il éprouva la tentation de remonter encore chez elle , non dans l'espoir de changer

sa résolution par de nouveaux efforts , mais uniquement pour la revoir , pour regarder encore une fois cet aimable et doux visage..... Sa voiture s'approcha sous la voûte , il se décida à y monter ; auparavant , se retournant vers le valet-de-chambre de confiance de la duchesse qui l'avoit suivi pour l'éclairer , il lui ordonna de venir le trouver le lendemain matin , en lui annonçant qu'il l'attacheroit à sa personne ; il ajouta qu'il donneroit des pensions à tous les autres domestiques de la duchesse , et il chargea le valet-de-chambre de lui apporter la liste de tous les infortunés dont à sa connoissance la duchesse prenoit soin.

Le roi partit , la duchesse prosternée dans la cellule , entendit sa voiture sortir de l'hôtel de Biron pour n'y rentrer jamais , et les deux battans de la grande porte se refermer !.... A ce bruit , qui retentit douloureusement sur son cœur , elle interrompit sa prière , en s'écriant : C'en est donc fait !.... je ne le reverrai plus que dans l'éternité ! Il me semble que l'univers entier vient de s'anéantir

à mes yeux ! avant même de quitter le monde il n'existe déjà plus pour moi !... Ses plaisirs , ses illusions , ses espérances , tout vient de s'évanouir !.... La vérité seule me reste ! quelle que soit son austérité durant ces jours d'exil , elle paroît douce et consolante lorsqu'on l'a cherchée de bonne foi et qu'on l'embrasse volontairement. Elle n'est effrayante que pour les âmes irrésolues ou vicieuses !... En disant ces paroles , elle se souleva , et regardant fixement son cercueil , toutes les souffrances humaines , dit-elle , se termineront là !... Encore un instant , et une paix immuable va succéder à tant d'agitations !...

Cette réflexion calma le trouble de son cœur ; elle resta quelques momens silencieuse , les yeux attachés sur son lit funèbre.... A l'aspect de cet objet imposant , les passions s'anéantissent ou se taisent....

La duchesse sortit du cabinet , afin de donner les derniers ordres pour son départ. Tout fut prêt à 2 heures après minuit : alors elle passa dans l'appartement



de sa fille ; cette dernière logeoit depuis deux ans au château avec sa gouvernante , mais la duchesse la retenoit souvent seule à coucher chez elle , et voulant la voir à l'instant même de son départ , elle l'avoit envoyé chercher la veille. Mademoiselle de Blois dormoit du plus profond sommeil ; une lampe de nuit éclairoit sa chambre. La duchesse s'approcha doucement de son lit ; elle entr'ouvrit son rideau , et , regardant cette enfant charmante , elle répandit un déluge de larmes ! Ton réveil sera douloureux , dit-elle ; tu demanderas en vain ta mère ! ... Elle sera dans un asyle paisible et sûr , à l'abri de tous les dangers qui vont environner ta jeunesse.... Je vais me réfugier au port , et je te laisse au milieu des orages ! O ma fille ! tu sauras les craindre quand je t'aurai peint tout ce que j'ai souffert ! .... Dans ce palais , je t'ai dérobé mes pleurs , je t'ai caché ma honte ; dans ma cellule , je t'ouvrirai ce cœur maternel ; tu verras ses profondes blessures ; tu verras qu'une courageuse expiation peut les cicatriser , mais que rien n'en cf-

face la trace ! . . . Adieu , enfant chérie ; hélas ! je dois à jamais gémir sur ta naissance ; mais Dieu m'ordonne de t'aimer et de te bénir , il me permet de te regretter ; la douleur que j'éprouve en te quittant n'est pas sans quelque douceur , du moins elle est légitime ! . . . adieu ! . . . Fasse le ciel que tu sois moins sensible et plus heureuse que ta mère ! . . . A ces mots laissant tomber le rideau , elle s'échappa de la chambre en versant un torrent de larmes . . . Elle rentra un moment dans son oratoire , elle y reprit à genoux la croix de cristal qu'elle avoit jadis reçue de sa mère , seul ornement qu'elle voulût emporter . Ensuite elle chargea son valet-de-chambre de confiance de la somme qu'elle destinoit aux pauvres , et de porter à plusieurs d'entr'eux des contrats de rentes viagères ; elle laissa aussi avec des lettres écrites de sa main quelques diamans dont elle dispoit en faveur de ses amis intimes ; après avoir ainsi exécuté elle-même cette espèce de testament , elle passa dans son salon où , par son ordre , tous ses domestiques étoient ras-

semblés ; elle leur demanda pardon du scandale qu'elle leur avoit donné , et leur fit l'exhortation religieuse la plus touchante ; en remplissant tous ces devoirs , elle se ranimoit , et elle sentoit progressivement toutes ses forces renaître ; enfin , au point du jour , elle embrassa ses femmes éplorées ; et s'arrachant de leurs bras , elle sortit d'un pas ferme , en disant : Grace au ciel , me voilà délivrée de tous les biens fragiles que la fortune peut enlever , et dont la mort nous dépoille ; je recouvre enfin la paix de l'ame , et ce trésor inestimable ne me sera plus ravi !... Cependant elle monta en voiture avec un peu d'émotion. Ses domestiques l'avoient suivie jusqu'au bas de l'escalier , leurs pleurs et leurs cris la troublèrent... Elle fit signe au cocher de partir ; il obéit. En passant le seuil de sa porte , mille souvenirs confus lui serrèrent le cœur ; elle écarta ceux qu'elle devoit repousser , en fixant sa pensée sur sa fille , et ses pleurs recommencèrent à couler... Au moment où elle entra dans l'avenue de Paris , elle apperçut le château , elle frissonna ,

et détournant aussi-tôt les yeux , elle baissa le store de ce côté.... Elle étoit seule dans une berline attelée de deux chevaux de remise , et suivie d'un domestique sans livrée ; elle n'emportoit du palais magnifique qu'elle venoit d'abandonner que son cercueil , qu'elle vouloit placer dans sa cellule ; il étoit enveloppé dans une couverture et attaché derrière sa voiture comme un coffre. Au bout d'une heure de route , elle jeta les yeux sur la campagne ; elle admira la fraîcheur de la verdure et la beauté des arbres en fleurs , et cette vue lui fit de la peine ; elle soupira : c'étoit un adieu aux champs , aux riens coteaux , à la nature !.... Elle leva les yeux au ciel : C'est là , dit-elle , que je dois fixer mes regards ! là désormais se dirigeront tous mes desirs ! ce corps mortel ne sera plus qu'une ombre sur la terre ; mon ame agrandie , exaltée , s'en détache dès cette vie , pour jouir avant le temps de sa nature divine et de son immortalité ! elle brise les liens qui la captivent , elle franchit l'espace qui la sépare de Dieu , elle

s'élançe dans son sein et s'y repose ; la foi lui découvre tout ce que la miséricorde suprême lui promet dans l'éternité, et l'amour lui fait posséder déjà le plus précieux de tous ces biens infinis , celui d'aimer Dieu sans mesure ! . . . Ces pensées la fortifièrent et l'élevèrent au-dessus d'elle-même ; elle arriva au monastère des Carmélites à six heures du matin ; la supérieure à la tête de la communauté vint la recevoir à la porte du couvent ; madame de la Vallière se jeta à ses pieds en lui disant : *Ma mère , j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté , que je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre* (1). On la conduisit à l'église ; lorsqu'elle en sortit , elle fit sur-le-champ couper ses longs et superbes cheveux , qu'elle envoya à ses enfans. On abrégea , en faveur de son zèle , les épreuves qui précèdent ordinairement l'entrée au noviciat ; elle choisit pour prendre l'habit de novice le troisième dimanche après

---

(1) Ses propres paroles.

la Pentecôte, qui fut cette année (1674) le 2 juin, jour où l'église propose aux fidèles la parabole du pasteur qui rapporte sur ses'épaules la brebis égarée, ce qui fit le texte du sermon prêché par l'évêque d'Aire : Bossuet et Bourdaloue étoient absens. Madame de la Vallière prit le nom touchant de *sœur Louise de la Miséricorde* (1). Durant l'année de son noviciat, madame de la Vallière, par sa piété, par sa ferveur, par son humilité profonde, étonna la sainteté même; les pieuses Carmélites se la proposèrent entre elles comme le modèle le plus parfait de la pénitence.

Le 4 juin de l'année suivante (2), madame de la Vallière prononça ses vœux : à l'exception du roi et de madame de Montespan, toute la cour se rendit aux Carmélites et voulut assister à cette cérémonie solennelle, dont Bossuet immortalisa le souvenir par le plus éloquent discours. L'illustre pénitente se montrait

---

(1) Tous ces détails sont historiques.

(2) En 1675.

pour la dernière fois, on ne pouvoit plus l'envier ou la haïr, on la vit avec admiration telle qu'elle étoit, belle, modeste, courageuse: jamais sa figure n'avoit paru si touchante et si noble; sa physionomie remplie de charme et de douceur avoit repris toute la sérénité de l'innocence, toute la dignité de la vertu. La reine lui donna le voile noir, madame de la Vallière se mit à genoux pour le recevoir; on la vit seulement alors lever avec timidité les yeux vers la reine; son regard suppliant sembloit encore implorer un pardon qu'elle avoit obtenu. La reine l'embrassa avec l'expression la plus tendre; madame de la Vallière baissa respectueusement la tête, et de douces larmes s'échappèrent de ses yeux.... Tous les cœurs furent vivement émus! Cet attendrissement s'accrut encore, Bossuet parla!....

Après la cérémonie, la reine entra dans le couvent des Carmelites; elle resta près d'une demi-heure enfermée avec madame de la Vallière: en la quittant, elle lui promit de revenir souvent

la voir , engagement qu'elle remplit avec exactiude jusqu'à sa mort.

Madame de la Vallière , dévouée toute entière à Dieu , parut se conduire avec si peu d'effort , qu'au milieu de tant d'austérités elle eut l'air de reprendre son premier caractère et de suivre son penchant naturel. Elle recouvra avec la paix du cœur une santé parfaite , et malgré la délicatesse de sa constitution , elle vécut plus de trente ans dans ce monastère. Chérie autant que révérée par sa fille , devenue princesse de Conti , elle termina doucement sa vie dans ses bras (1). Sa mort offrit un spectacle sublime ; son ame purifiée se sépara sans violence de sa dépouille mortelle , pour recevoir le prix glorieux de son généreux sacrifice et de ses longs travaux.

---

(1) Historique.

F I N.







PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

DC  
130  
L4G4  
1804

Genlis, Stephanie Felicite  
Ducrest de Saint-Aubin  
La duchesse de La Valliere

